

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/ Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/ Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/ Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> Pages damaged/ Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/ Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/ Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/ Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/ Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/ Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments . Commentaires supplémentaires | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

Le sieur
appartenant à
Louis Fortin
ce lot de terre
contient une
charge

HISTOIRE

ABRÉGÉE

DE

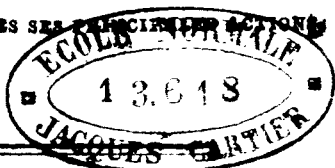
L'ANCIEN TESTAMENT :

ET DE LA VIE

DE NOTRE SEIGNEUR

JESUS-CHRIST,

OU SONT CONTENUES SES PRINCIPALES ACTIONS



NOUVELLE EDITION,

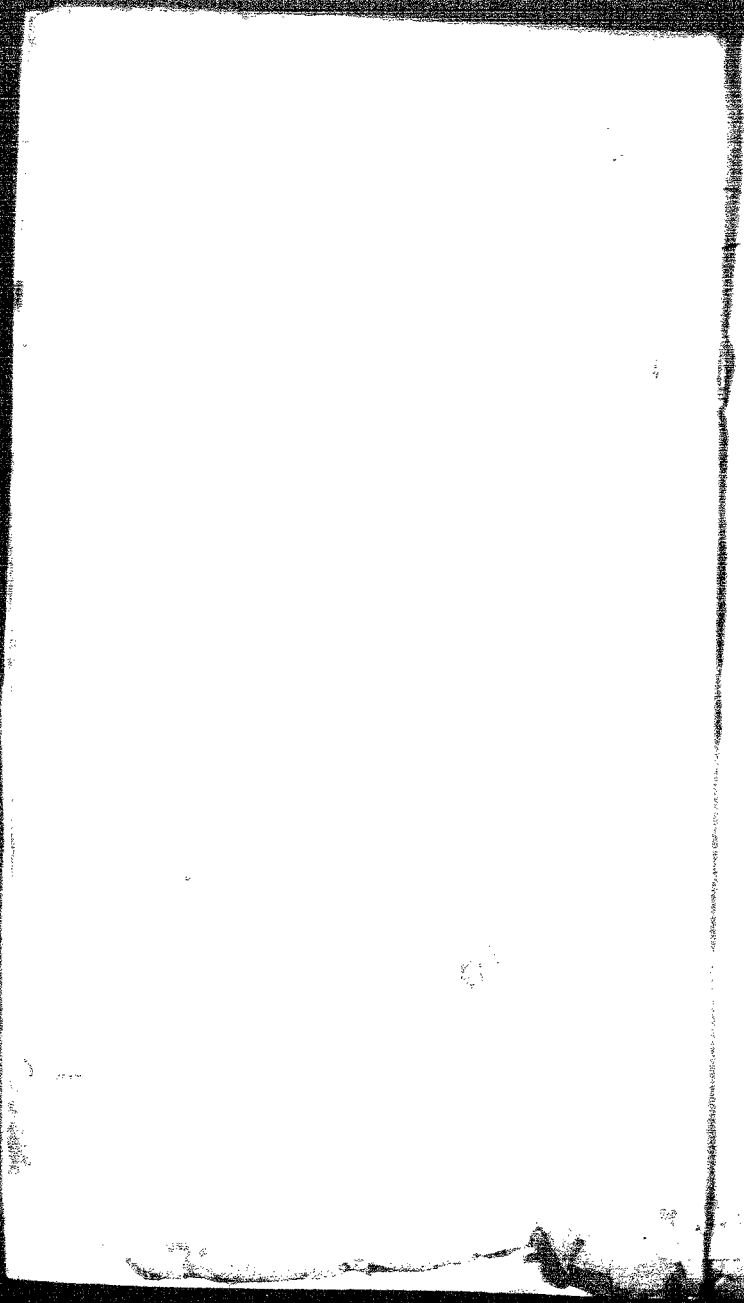
Imprimée sur L'Édition de Paris, de 1782.

Montreal :

IMPRIMÉ PAR C. B. PASTEUR,

RUE ST. JACQUES.

.....
1815.



APPROBATION.

JAI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ces deux livres. l'un qui contient l'*Histoire abrégée de l'ancien Testament*; l'autre, les *principales actions de la vie de Jésus-Christ*: l'un et l'autre imprimés ci-devant par ordre de feu Messire HENRI FEYDEAU DE BACOU, Evêque d'Amiens, pour être dans son Diocèse, après les Catéchismes, les premiers Livres d'Ecole François. Ces Ouvrages, très-dignes de la piété de ce Prélat, marquent parfaitement la solidité utile, non aux enfans seulement, mais généralement à tous les Fideles, et selon mon jugement, ne sauroient avoir trop de cours dans les différens Diocèses du Royaume.

Fait à Paris, ce trente Août 1707
BIGRES.

AUTRE APPROBATION

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux l'*Histoire abrégée de l'ancien Testament, et de la Vie de Notre-Seigneur*; et je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher une nouvelle édition.

à Paris, ce premier Octobre 1734.
MUSSON.

l
c
r
S
m
a
p
a
s
f
m
q
p
f
m
s
d
l
q
l
s
d



HISTOIRE

ABRÉGÉE

DE L'ANCIEN TESTAMENT.

L

Création du Monde.

L'ÉCRITURE-SAINTE nous apprend que Dieu a créé (c'est-à-dire qu'il a fait de rien) le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment. Il fit ce grand ouvrage en six jours. Au premier, il commanda que la lumière fût faite. Au second jour, il fit le firmament, auquel il donna le nom de Ciel. Au troisième, il sépara la terre d'avec les eaux, qu'il rassembla toutes, et auxquelles il donna le nom de Mer. Il commanda ensuite que la terre produisît toutes sortes d'herbes et de fruits qui eussent en eux-mêmes leur semence, pour se multiplier et se produire chacun selon son espèce. Au quatrième jour, Dieu fit le soleil et la lune, pour régler par leur mouvement et leur cours, les tems, les années, les mois, les jours ; il fit aussi les étoiles. Au cinquième jour, il produisit les poissons et les oiseaux. Au sixième jour, Dieu commanda à la terre de produire des animaux vivans de toutes sortes d'espèces. Il voulut créer encore ce même jour l'homme, qui étoit le dernier et le plus parfait de ses ouvrages, et pour lequel il avoit fait tout le reste. Il forma son corps de la poussière de la terre, et il lui créa en même temps une âme spirituelle et raisonnable, afin qu'il fût capable de reconnaître et d'aimer son Créateur.

A

115019

II. *Adam et Eve dans le Paradis terrestre.*

Après que Dieu eut formé l'homme, qu'il appella Adam, il le mit dans un jardin délicieux, où il avoit produit toutes sortes d'arbres beaux à la vue, dont le fruit étoit agréable au goût, afin qu'il s'y occupât et qu'il le gardât. Pour donner lieu au premier homme de lui témoigner sa fidélité, il lui fit un commandement très-juste en soi et très-facile à exécuter : il lui permit de manger du fruit de tous les arbres qui étoient dans ce jardin, à la réserve d'un seul qu'il lui masqua : ajoutant que s'il mangeoit du fruit de cet arbre, il mourroit. Comme Adam étoit seul, et qu'il n'avoit point de compagnie qui lui fut proportionnée, Dieu lui envoya un sommeil, pendant lequel il tira une de ses côtes, dont il forma la femme. Il l'amena ensuite à Adam, qui la voyant, dit : *Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et il demeurera attaché à sa femme, et ils ne seront plus deux qu'une même chair.*

Le Fils de Dieu rapporte ces paroles dans l'Evangile et en conclut : *Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint, pour nous faire entendre quelle doit être l'union et l'amour réciproque des personnes que Dieu même a jointes par le lien sacré du mariage.*

III. *Péché et punition d'Adam.*

Lorsqu'Adam et Eve commençoient à jouir du bonheur de l'état innocent où Dieu les avoit créés, le démon qui étoit déjà tombé du Ciel à cause de son orgueil, résolut de les attaquer, et de perdre en même temps tous les hommes qui naîtroient d'eux. Il se servit pour ce sujet du serpent, et s'adressant à la femme, il lui dit : *Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger indifféremment de tous les fruits de ce jardin ?* Eve au lieu de rejeter cette voix empoisonnée, et de ne pas même l'écouter, pour témoigner à Dieu combien elle lui étoit fidèle, répondit à son séducteur :

Nous avons la liberté de manger de tous les arbres de ce jardin : mais Dieu nous a défendu de toucher au fruit de cet arbre, de peur que nous ne mourions. Le démon ayant ainsi trouvé entrée dans son esprit, ôsa l'assurer que cela ne seroit point. Vous ne mourrez pas, lui dit-il, mais Dieu sait qu'au même jour que vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et que vous serez comme les Dieux, parceque vous saurez le bien et le mal. Eve séduite par ces promesses artificieuses, acheva tout-à-fait de se perdre, en s'arrêtant trop à considérer ce fruit. Elle vit qu'il étoit agréable à la vue : et ne doutant pas qu'il ne fût aussi très-délicieux au goût, elle en prit, en mangea, et en donna ensuite à son mari, qui en mangea comme elle : aimant mieux par une étrange lâcheté, désobéir à son Créateur, que de manquer de complaisance pour sa femme. Aussitôt ils commencèrent à ressentir les suites funestes de leur désobéissance par la révolte de leurs passions : n'osant paroître en cet état devant Dieu, lorsqu'ils entendirent sa voix : au lieu d'en être ravis de joie, comme ils avoient fait auparavant, ils s'enfuirent et se cachèrent. Dieu appella Adam, et lui reprocha sa désobéissance. Adam s'excusa en rejetant la faute sur sa femme. La femme s'excusa de même sur le serpent. Mais le Seigneur ne recevant pas ces excuses, maudit d'abord le serpent. Ensuite il dit à la femme qu'il multiplieroit ses peines, qu'elle enfanteroit avec douleur, et qu'elle seroit assujettie à l'homme. Enfin il dit à l'homme, que puisqu'il avoit préféré la voix de sa femme à la voix de Dieu, la terre ne lui produiroit que des épines et des ronces, et qu'il mangeroit son pain à la sueur de son visage, jusqu'à ce qu'il retournât dans la terre d'où il avoit été tiré. Il donna ensuite à Adam et à sa femme des habits de peau de bœuf, les chassa du paradis terrestre, et mit un Ange à la porte de ce lieu pour en défendre l'entrée.

C'est ainsi que le premier homme se vit tout d'un coup déchû de la grâce de Dieu, condamné au travail, aux misères, aux maladies, et à la mort. Toute sa posté-

rité fut enveloppée dans ce malheur. Le démon ayant rendu Adam son esclave, s'est acquis un droit sur tous les enfans qui descendent de lui. Ainsi nous naissons tous désagréables à Dieu, et dignes de l'enfer; et ce n'est qu'au prix du sang que le Fils de Dieu a répandu pour nous sur la Croix, et qui nous est appliqué dans le Bapême, que nous sommes rachetés de l'esclavage du démon.

IV. *Abel tué par Cain.*

Cain, le premier fils d'Adam, s'occupoit à cultiver la terre, et Abel son frere, fut pasteur de brebis. Cain offrit à Dieu des fruits de la terre; et Abel offrit des premières nées de son troupeau, et ce qu'il avoit de plus beau et de plus gras. Dieu qui voyoit la mauvaise disposition du cœur de Cain, n'eut point d'égard à son sacrifice; et au contraire il regarda favorablement Abel et ses présens, parcequ'il connoissoit sa foi et la simplicité de son cœur. Cette distinction mit Cain dans une si étrange colère, que son visage en fut tout abattu. Dieu qui vouloit guérir ce cœur empoisonné par l'envie, lui demanda pourquoi il se laissoit ainsi abatre par le chagrin, puisque, s'il faisoit bien, il en recevroit la récompense; et que, s'il faisoit mal, son péché retomberoit aussi-tôt sur lui, parcequ'il avoit le pouvoir de résister à ses mauvais desseins. Cain ne fut pas changé par ces reproches. Il continua d'écouter sa passion; et feignant un jour de vouloir se promener avec Abel, lorsqu'ils furent dans un lieu écarté, il se jeta sur lui et le tua. Après qu'il eut commis un crime si énorme, Dieu, pour le faire rentrer en lui-même, lui demanda où étoit son frere. Il répondit avec insidie qu'il ne savoit où il étoit et qu'il n'en étoit point le gardien. Mais Dieu, pour instruire tous les siècles à venir par le châtement de Cain, lui reprocha avec force le crime qu'il avoit commis, et lui dit que le sang de son frere lui demandoit justice. Il protesta qu'il seroit maudit sur la terre; que les arbres qu'il s'entretenoit en sa cour, alloient au mal, et qu'il

voit son fruit, et qu'il seroit fugitif et vagabond toute sa vie. Le Seigneur mit ensuite un signe sur Caïn, pour empêcher qu'il ne fût tué par le premier qui le trouveroit, parce qu'un crime si exécrationnable l'avoit rendu odieux à tout le monde. On ne sait pas bien quel il étoit ce signe. La plus commune opinion est, que le trouble de son ame paroissoit au dehors par la tristesse et l'abattement de son visage, et que le tremblement continu de son corps rendoit visible l'agitation de sa conscience toujours déchirée par l'image et par les remords de son crime.

V. *Arche de Noë. Déluge. Arc-en-ciel.*

A mesure que les hommes se multiplioient, l'impie se croissoit aussi dans le monde ; et à peine Adam étoit-il mort, que la malice de ses enfans étoit déjà montée à un tel excès, que Dieu résolut enfin de les exterminer. Mais Noë s'étant conservé dans l'innocence, trouva grace devant le Seigneur ; Dieu lui déclara donc qu'il avoit résolu de punir la terre par un déluge universel. Il lui ordonna de faire une arche, [qui étoit comme une espèce de grand vaisseau] et il lui marqua toutes les mesures et toutes les proportions qu'elle devoit avoir. Noë s'appliqua à la construction de cette arche, qui dura cent ans à bâtir ; c'étoit un avertissement et un temps que Dieu vouloit bien donner encore aux hommes, pour les engager à faire pénitence. Mais lorsque ce temps fut accompli, Dieu commanda à Noë de remplir l'arche de toute sorte de nourritures propres pour lui et pour tous les animaux qu'il lui donna ordre d'y faire entrer. Il lui ordonna de mettre sept paires de tous les animaux purs, (c'est-à-dire, qu'on pouvoit offrir en sacrifice) et deux simplement de tous ceux qui étoient impurs. Noë, après avoir exécuté ces ordres, entra lui-même dans l'arche avec ses trois enfans, Sem, Cham, et Japhet, un homme et les trois femmes de ses fils ; aussi-tôt Dieu fit pleu-
vir une pluie violente durant quarante jours et quarante

unite. Les eaux couvrirent toute la face de la terre, et s'élevèrent de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Tous les hommes, tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel périrent dans cette inondation, à la réserve de ceux qui se trouvèrent renfermés dans l'arche. Les SS. Peres ont remarqué que cette arche étoit visiblement la figure de l'Eglise dans laquelle on peut être sauvé, et hors de laquelle il n'y a point de salut.

La terre ayant été submergée durant cent cinquante jours, Dieu fit souffler un grand vent qui commença à diminuer les eaux; et sept mois après le commencement du déluge, l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Arménie. Noé, quatre mois après, ouvrit la fenêtre qu'il avoit faite dans l'arche, et laissa aller le corbeau, qui ne se mit pas en peine de rentrer. Mais la colombe que Noé fit sortir sept jours après, n'ayant pu trouver aucun lieu hors de l'arche où son pied put se reposer, y revint; et étant sortie encore sept autres jours après, elle apporta à Noé dans son bec un rameau d'olivier. Noé comprit de ce rameau vert, que les eaux s'étoient retirées. Il découvrit le toit de l'arche, et il vit que toute la face de la terre étoit desséchée: enfin après en avoir reçu un ordre exprès de Dieu, il sortit de l'arche, lui, sa femme, et ses enfans, avec tous les animaux, un an après y être entré.

La première chose que Noé fit en sortant de l'arche, fut d'élever un autel pour offrir à Dieu un sacrifice en reconnaissance d'une protection si particulière. Dieu agréa ce sacrifice; il bénit Noé et ses enfans, et leur ordonna de peupler le monde. Il leur donna un droit absolu sur les animaux, leur permettant d'en manger, et les leur abandonnant pour leur nourriture, comme il avoit fait auparavant des fruits et des herbes de la terre. Il fit une alliance éternelle avec Noé et ses enfans, et voulut que l'Arc-en-ciel fût comme le signe de la promesse qu'il leur fit, que les eaux n'inonderoient plus toute la terre. L'Arc-en-ciel nous est donc un gage de sa bonté; et nous devons en le voyant, bénir

le Seigneur, qui nous attend à la pénitence, et qui ne nous punit point dès à présent, autant que nos péchés le méritent.

VI. *Cham maudit de son pere.*

Des trois enfans de Noë, qui avoient été si miraculeusement preservés du déluge, il s'en trouva un qui ayant mérité la malédiction de son pere, s'attira aussi celle de Dieu. Car lorsque Noë fut sorti de l'arche, il s'exerça à cultiver la terre, et entr'autres choses il planta la vigne. Mais lorsqu'il eut bu du vin, dont il ne connoissoit pas encore assez la force, il fut assourdi et tomba dans l'ivresse, pendant laquelle il se trouva par hazard découvert d'une manière indécente. Cham, le second de ses fils, l'ayant vu dans un état si digne de compassion, en fit un sujet de raillerie : mais Sem et Japhet ne pouvant souffrir ce mépris injurieux, que Cham faisoit de leur pere, prirent un manteau sur leurs épaules, et marchant à reculons, ils le jetterent sur lui pour le couvrir. Noë apprenant à son réveil ce qui s'étoit passé, condamna l'action de Cham, et prit pour son fils Chanzam, seroit le serviteur des serviteurs de ses freres. Il benit au contraire Sem et Japhet, et leur promit une longue et heureuse posterité.

Cette histoire apprend aux enfans à respecter toujours leurs parens, que Dieu leur commande d'honorer, à ne se railler jamais de leurs défauts, à les cacher même autant qu'il leur est possible.

VII. *Tour de Babel. Confusion des langues.*

Les descendans de Noë se trouverent en peu d'années dans un si grand nombre, que ne pouvant plus demeurer ensemble, ils penserent à se séparer pour aller habiter en divers pays. Mais, avant cette séparation, ils résolurent de bâtir une ville, et de faire une tour qui s'élevât jusqu'au ciel. Leur dessein étoit de se faire leur nom célèbre, et

peut-être même de se préparer une retraite au cas que Dieu eût voulu punir les hommes par un second déluge. Mais Dieu se moquant d'une entreprise si ridicule, mit une telle confusion dans leurs paroles, qu'il leur fut impossible de comprendre ce qu'ils s'entredisoient les uns aux autres. Ainsi cet ouvrage demeura imparfait, et fut appelé la tour de Babel, c'est-à-dire, de confusion. La diversité des langues qui continde encore aujourd'hui, est comme une voix continuelle qui apprend à tous les peuples, comme dit saint Augustin, que la voie la plus courte et la plus assurée pour monter au ciel, est de s'abaisser devant Dieu, et de prévenir sa colère en la fléchissant par les larmes et la pénitence.

VIII. *Vocation d'Abraham. Loth se sépare de lui.*

Abraham étoit fils de Tharé, et demouroit avec son père en la ville d'Ur, dans le pays des Chaldéens, qui étoit un pays idolâtre. Dieu lui dit : *Sortez de votre pays, de votre parenté, et de la maison de votre père ; et venez dans la terre que je vous montrerai. Je vous rendrai le père d'un grand peuple, et en vous toutes les nations de la terre seront bénies.* Abraham crut, sans hésiter, cette parole de Dieu. Ainsi il quitta son pays avec Tharé son père, pour venir à Haran, ville de la Mésopotamie, où Tharé étant mort, Abraham vint en la terre de Chanaan, avec Sara sa femme et Loth son neveu. Lorsqu'il y fut arrivé, Dieu lui promit de lui donner tous les pays où il étoit ; et Abraham adorant Dieu avec reconnaissance, lui dressa un autel. Quelque temps après, il arriva une grande famine qui l'obligea d'aller en Egypte ; d'où étant revenu avec sa femme et son neveu, il éprouva bientôt le malheur qui accompagne les méchancés. Car comme ils étoient tous deux fort riches, il arriva des querelles entre les pasteurs de leurs troupeaux. Abraham, fâché de ces querelles, et prévoyant les suites funestes que ces divisions entre les domestiques pouvoient avoir, en pens

pré-
sent-
sent
com-
IX,
P
évin
prop
Rou
d'un
quat
à ce
les
me ;
tout
de s
trois
vât ;
dura
la en
voien
main
dome
les r
mis ;
et pr
seul.
de S
haut,
aut r
non e
glise,

Les uns des serviteurs aux maîtres mêmes, il résolut de les prévenir par une prompte séparation. Loth ne pensant pas assez quelle perte c'étoit pour lui que de se séparer d'avec un homme si sage et si éclairé, y consentit trop légèrement ; et choisissant le pays qui lui sembla le plus beau, il vint demeurer à Sodome ; et, par ce moyen, de la compagnie du plus grand serviteur de Dieu qui fut alors sur la terre, il tomba dans la compagnie des plus scélérats d'entre les hommes.

IX. Abraham délivre Loth. Sacrifice de Melchisédech.

Peu de temps après cette séparation, il survint un événement qui fit bien voir qu'Abraham ne l'avoit pas proposée par un refroidissement d'affection. Quatre Rois s'étant unis ensemble, et ayant ravagé tout le pays d'un près de Sodome, le Roi de Sodome et ceux de quatre autres villes voisines se joignirent pour résister à ces Princes ; mais ils furent eux-mêmes défaits. Les quatre Rois se voyant victorieux, pillèrent Sodome ; et entre les autres captifs, ils prirent Loth avec tout ce qu'il possédoit. Abraham, touché du malheur de son neveu, pensa promptement à le délivrer. Il prit trois cent dix-huit serviteurs des plus courageux qu'il eût ; et mettant son espérance en Dieu, il vint fondre durant la nuit sur ces quatre Princes, les défit, les tua en pièces, et poursuivit fort loin ceux qui se sauvèrent par la fuite. Il retira ainsi Loth d'entre leurs mains avec tout ce qu'ils lui avoient pris. Le Roi de Sodome vint au-devant de lui, et voulut lui laisser toutes les richesses qu'il avoit retirées des mains des ennemis ; mais Abraham refusa généreusement cette offre, et protesta qu'il ne vouloit tenir ses richesses que de Dieu seul. Ce fut en cette rencontre que Melchisédech, Roi de Salem, que l'Écriture appelle prêtre du Dieu très-haut, offrit du pain et du vin, que tous les saints Pères ont regardés comme une admirable figure du sacrifice non sanglant que Jésus-Christ devoit établir dans l'Église, où son corps et son sang sont offerts sous les es-

petes du pain et du vin. Ce saint Prêtre béni ensuite, Abraham, et rendit grâces à Dieu de ce qu'il lui avoit livré ses ennemis entre les mains; et Abraham, de son côté, lui donna la dîme de tout le butin qu'il venoit de faire.

X. Dieu promet un fils à Abraham.

Dieu, voulant renouveler à Abraham toutes les promesses qu'il lui avoit déjà faites, lui apparut, et lui ordonna la circoncision, comme une marque de l'étrôite alliance qu'il faisoit avec lui. Il lui promit que Sara, quoique déjà fort âgée, auroit un fils qu'il combleroit de toutes ses bénédictions, et duquel sortiroient plusieurs Rois et plusieurs peuples. Peu de temps après, lorsqu'Abraham étoit assis durant la chaleur du jour à l'entrée de sa tente, il aperçut trois hommes assez près de lui: (c'étoient trois Anges qui lui paroissent sous cette figure.) Comme il aimoit à exercer la charité à l'égard des étrangers, il alla au devant d'eux, les salua avec un profond respect, les pria de se reposer et de lui permettre qu'il lavât leurs pieds, qu'ensuite il leur servit à manger. Il courut à sa tente, et dit à Sara qu'elle préparât trois pains cuits sous la cendre. Il alla lui-même à ses troupeaux prendre un jeune veau fort gras et fort tendre, qu'il fit cuire promptement, et qu'il servit à ses hôtes. Après qu'ils eurent mangé, ils demanderent où étoit Sara. Abraham répondit qu'elle étoit dans sa tente; et les Anges l'assurèrent que, dans un an, lorsqu'ils viendroient, Sara auroit un fils.

Ce que l'Ange avoit dit de la part de Dieu, arriva: Sara eut un fils. Abraham lui donna le nom d'Isaac, et il le circoncit le huitième jour. Sara, en le nourrissant elle-même, quoiqu'elle fut considérée comme une grande Eriacesse, apprit à toutes les meres, que leur gloire et leur joie doit être de nourrir et d'élever leurs enfans.

XI. *Sodome consumée par le feu du Ciel.*

L'Ange qui avoit parlé à Abraham de la part de Dieu, et qui lui avoit promis que Sara auroit un fils, lui dit, en le quittant, qu'il alloit perdre Sodome, à cause de l'énormité des péchés de ce peuple. Ce saint Patriarche conjura le Seigneur de pardonner à cette ville en faveur des justes qui s'y trouveroient. Le Seigneur promit que s'il s'en trouvoit seulement dix, il épargneroit ce peuple si détestable. Deux Anges étant donc venus à Sodome vers le soir, Loth, qui étoit assis à la porte de la ville, alla audevant d'eux, et les pria d'entrer en son logis, afin qu'après y avoir passé la nuit, ils pussent le lendemain continuer leur voyage. Les Anges firent difficulté de recevoir cette offre, et dirent qu'ils demeureroient dans la place de la ville; mais la charité engagea Loth à leur faire tant d'instance, qu'enfin ils se rendirent à ses prières, et entrèrent dans sa maison. Il les reçut avec tous les témoignages possibles d'affection, et leur fit un grand festin. Cependant tous les hommes de cette ville, poussés d'une passion détestable, s'assemblerent autour de sa maison. Loth, percé d'une sensible douleur, sortit pour les détourner de leur mauvais dessein. Le peuple lui dit de se retirer, lui demanda si, tant étranger parmi eux, il prétendoit être leur juge, et il voulut même le maltraiter; mais les Anges le prirent par la main, et le firent rentrer dans sa maison. Ils frappèrent ensuite d'aveuglement tous ceux qui étoient audehors, de sorte qu'ils ne purent trouver la porte. Alors ils déclarèrent à Loth que Dieu les avoit envoyés pour perdre cette ville; et que s'il avoit quel qu'un de ses proches, il se hâtât de les en faire sortir avec lui. Loth alla en donner avis à ceux qu'il avoit destinés pour être ses gendres; mais ils se railloient de ses avertissemens. Le matin étant venu, les Anges presserent Loth de sortir; et comme il différoit trop, ils le prirent par la main, avec sa femme et ses deux filles; et l'ayant conduit hors de la ville, ils lui enfon-

nerent de se sauver au plus tôt, et de ne point regarder derrière lui. Peu de tems après, Dieu fit tomber une pluie de feu et de souffre, qui consuma Sodome, Gomorre, deux autres villes, les pays d'alentour, ceux qui y habitoient, et tout ce qui avoit quelque verdure sur la terre. La femme de Loth, oubliant la défense de l'Ange, tomba dans une curiosité qui fut punie à l'heure même; car ayant regardé derrière elle, elle fut changée en une statue de sel, pour nous apprendre qu'après avoir quitté le vice, et être entré dans le chemin du salut, il est extrêmement dangereux de s'arrêter et de regarder en arriere. Loth se retira sur une montagne, suivant le premier avis que les Anges lui avoient donné, et il demeura dans une caverno. St. Pierre nous avertit que Dieu a fait de l'embracement de ces villes infames, un exemple pour ceux qui vivoient dans l'impicté; et que la délivrance de juste Loth nous fait voir que le Seigneur sait de livrer ceux qui le craignent, des maux par lesquels ils sont éprouvés. Dieu a voulu que les marques de cet embracement durassent toujours, par les restes effroyables qui en sont demourés. *La corruption de ces villes, d'été tabies qui périrent par le feu, dit le St. Esprit, dans le livre de la Sagesse, est marquée par l'état même de cette terre qui fume encore, qui est demourée toute déserte, et où les arbres portent des fruits qui ne mûrissent jamais.* Cependant quelque effroyable qu'aient été ces châtimens, ils ne sont qu'une légère image des supplices que les impudiques souffriront éternellement dans l'enfer.

XII. Abimelech puni de Dieu.

Abraham ayant été obligé de quitter le lieu où il demouroit pour venir à Gerare, Abimelech qui en étoit Roi, fit enlever Sara, dans le dessein de l'épouser. Mais Dieu puni ce Prince, de menaça même de le faire mourir, et l'avertit que cette femme étoit mariée. Abimelech représenta à Dieu qu'il avoit cru

que Sara n'étoit que la sœur d'Abraham. Dieu lui dit que c'étoit en effet pour cette raison qu'il l'avoit voulu préserver d'un si grand malheur. Abimelech, effrayé des menaces de Dieu et de l'idée du crime qu'il étoit si près de commettre, appella ses officiers, auxquels il déclara ce qu'il venoit d'apprendre. Il fit venir aussi Abraham, lui fit de grands presents, et lui remit Sara entre les mains. Abraham pria Dieu pour ce Prince, et Dieu guérit aussitôt toutes les plaies dont il l'avoit frappé, et avec lui toute sa maison. Dieu fit voir en cette occasion, combien il a horreur de l'adultère ; que, comme il est l'auteur du mariage, il punit sévèrement tout ce qui en viole la sainteté.

XIII. *Sacrifice d'Abraham.*

Lorsqu'Isaac fut avancé en âge, Dieu ordonna à Abraham de prendre ce fils bien aimé, et de le lui aller immoler sur une montagne. Dieu agissoit de la sorte, pour éprouver la fidélité de son serviteur. Abraham se souvenant qu'il n'avoit eu ce fils que par un effet particulier de la bonté de Dieu, n'hésita point à le lui rendre. Il se leva dès le grand matin ; et, gardant un grand secret, il prit avec lui Isaac et deux de ses serviteurs. Il coupa du bois pour faire brûler son holocauste, et alla ensuite au lieu que Dieu lui avoit montré. L'ayant aperçu de loin le troisième jour, il commanda à ses serviteurs d'attendre jusqu'à ce qu'il eût été sur la montagne adorer Dieu avec son fils. Il prit le bois, et le mit sur les épaules d'Isaac, qui en montant ainsi la montagne, chargé du bois qui le devoit consumer, représentoit par avance Jésus-Christ, qui pour obéir à son père, monteroit un jour la montagne du Calvaire, chargé du bois sur lequel il devoit accomplir son sacrifice. Isaac demanda à son père qui tenoit en ses mains et le fer et le feu, où étoit donc la victime qu'il devoit égorger. Abraham répondit, que Dieu y pourvoiroit ; et étant arrivé au lieu que Dieu lui avoit marqué, il dressa un autel, y mit le bois

que son fils avoit apporté, l'Isaac, le mit sur le bûcher, prit l'épée; mais, comme il étendoit la main pour le frapper, Dieu, content de la disposition de son cœur, envoya un Ange lui défendre d'achever le sacrifice, et l'assurer qu'il avoit reconnu qu'il le craignoit véritablement, qu'il n'avoit pas épargné son fils unique pour lui obéir. Abraham ayant aperçu derrière lui un bélier qui s'étoit embarrassé les cornes dans un buisson, le prit, et l'offrit à Dieu en holocauste au lieu de son fils. L'Ange appella Abraham une seconde fois, lui promit que Dieu, pour le récompenser de son obéissance, lui donneroit une nombreuse et florissante postérité; et il ajouta que toutes les nations seroient bénies par celui qui sortiroit de sa race, c'est-à-dire, que Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes, naîtroit dans sa famille. Dieu ne commande plus aux peres et aux meres de sacrifier leurs enfans; mais il leur ordonne de se soumettre à sa volonté, lorsqu'il les leur retire, ou par la mort, ou en les appelant à un état plus parfait.

XIV. *Mariage d'Isaac.*

Abraham pensant à marier Isaac, ne vouloit point s'allier avec les filles du pays de Chanaan. C'est pourquoi il ordonna à Eliézer, son Intendant, d'aller dans la Mésopotamie chercher pour son fils une femme qui n'attirât point sur lui l'indignation de Dieu. Eliézer y étant allé, pria Dieu de lui faire connoître celle qu'il avoit résolu de donner pour femme à Isaac. A peine avoit-il achevé sa prière, qu'il aperçut Rebecca, fille de Bathuel, qui étoit venue à la fontaine, et s'en retournoit portant sur son épaule un vase plein d'eau.

Il alla audevant d'elle, lui demanda un peu d'eau pour boire. Elle lui en donna de très-bon cœur, et lui en offrit même pour ses chameaux. Eliézer ayant connu à cette marque que c'étoit celle que Dieu avoit destinée pour être femme de son jeune maître, lui

demanda qui elle étoit, et s'il y avoit place chez son pere pour s'y pouvoir retirer. Rebecca l'en assura, et se hâta d'aller chez elle donner avis de ce qui venoit d'arriver. Laban, son frère, alla trouver Eliézer, et le pria d'entrer chez eux. Eliézer y étant entré, leur dit qu'il étoit le serviteur d'Abraham ; que Dieu avoit rendu son maître extrêmement riche, et que voulant marier son fils, il l'avoit envoyé en leur pays, et Dieu lui ayant fait connoître qu'il destinoit Rebecca pour être femme d'Isaac, il la leur venoit demander. Bathuel et Laban reconnoissant véritablement le doigt de Dieu dans cette affaire, y consentirent. Aussitôt Eliézer fit de grands présens à la fille et à ses parens, et il se hâta de retourner vers Abraham, emmenant avec lui Rebecca. Il trouva en approchant du logis, Isaac dans la campagne. Rebecca ayant su d'Eliézer que c'étoit celui à qui Dieu la destinoit pour femme, se couvrit la tête de son voile. Eliézer raconta le succès de son voyage à Isaac, qui épousa Rebecca ; et l'amour qu'il eut pour elle, le consola de la douleur qu'il avoit encore de la perte de Sara sa mere, qui étoit morte trois ans auparavant. On voit, dans cette histoire, un modele de ce qu'on doit observer pour rendre un mariage saint et heureux ; consulter Dieu par la priere, se servir de l'avis et de l'entremise des personnes sages et vertueuses, avoir moins d'attention aux biens qu'aux moeurs, et à l'innocence des personnes que l'on recherche. Les jeunes filles doivent aussi apprendre de Rebecca, qui se couvre de son voile aussitôt qu'elle voit Isaac, combien elles doivent garder la modestie envers celui-là même qui leur est destiné pour mari, en ne se mettant pas en peine de gagner son cœur par la beauté et par leurs ornemens, comme Rebecca auroit pu faire, mais par leur sagesse et par la sainteté de leurs mœurs.

XV. *Jacob et Esau.*

1. Isaac et Rebecca demeurèrent vingt ans ensemble

sans avoir d'ontans. Mais Dieu exauça les prières d'Isaac. Rebecca accoucha de deux fils : le premier lui donna Esau, et on donna au second le nom de Jacob. Lorsqu'ils furent grands, il arriva que Jacob ayant préparé des lentilles, Esau, qui venoit de la chasse, où il s'occupoit d'ordinaire, dévora de ces lentilles avec une si grande avidité, que, pour les avoir, il ceda à l'heure même son droit d'aînesse à Jacob. Conduite peu sensée, mais cependant beaucoup moins surprenante que celle de plusieurs Chrétiens, qu'on voit si souvent préférer sans peine quelques biens fragiles, ou un plaisir d'un moment, à un héritage et à un bonheur éternel.

XVI. Echelle de Jacob.

Jacob ayant ainsi acheté le droit d'aînesse, s'assura plusieurs années après, cet avantage par la bénédiction qu'il reçut de son père Isaac. Esau en conçut contre lui une haine si envenimée, qu'il résolut de le tuer. C'est pourquoi Rebecca lui conseilla de s'éloigner pour quelque tems, ce qu'il fit avec le consentement de son père, qui le bénit une seconde fois. Dieu même lui confirma cette bénédiction : car étant venu en un certain lieu, comme il vouloit se reposer après le soleil couché, il mit une pierre sous sa tête ; et s'étant endormi, il vit une échelle dont le pied étoit sur la terre, et qui alloit jusqu'au ciel. Les Anges montoient et descendoient le long de cette échelle. Dieu parut au haut, et lui dit : *Je suis le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac ; je vous donnerai et à votre postérité la terre où vous dormez ; et tous les peuples du monde seront bénis en celui qui sortira de votre race.* Il lui promit ensuite d'être son protecteur partout où il iroit. Jacob s'éveilla, et tant effrayé de ce qu'il avoit vu, il dit en s'écriant, que ce lieu étoit terrible, puisque le Seigneur y étoit. Cette vision marquoit le soin que Dieu prend de ceux qui le servent, qu'il est avec eux dans le tems de leur affliction, et que les

Anges leur sont présens pour offrir à Dieu leurs prières, et pour leur apporter du Ciel les grâces et consolations de Dieu.

XVII. Retour de Jacob.

Jacob assuré de la protection de Dieu, vint en Mésopotamie chez Laban son oncle, qu'il servit durant vingt années avec beaucoup de fidélité, quoiqu'il en eût manqué plusieurs fois à son égard. Mais comme la bénédiction que Dieu répandoit visiblement sur ce saint Patriarche, et sur tout ce qui lui appartenoit, excitoit de plus en plus l'envie de Laban, il jugea qu'il étoit de la prudence de se retirer; et Dieu lui ayant commandé de retourner dans la terre de sa naissance, il partit secrètement, et emmena avec lui tout ce qui lui appartenoit. Laban le poursuivit durant sept jours avec une étrange colère: mais Dieu lui apparut pendant la nuit, et lui défendit de rien dire d'aigre ni d'offensant à Jacob. Dès qu'il l'eut joint, il commença à se plaindre de ce qu'il étoit parti à son insçu, et dit qu'il étoit en état de s'en venger, si Dieu ne lui eût défendu. Jacob en s'excusant lui fit connoître les raisons qu'il avoit eues de tenir son voyage secret, et lui remit ensuite devant les yeux toutes les injustices dont il avoit usé à son égard. Enfin leurs esprits s'étant adoucis, ils se séparèrent après s'être promis solennellement une amitié éternelle. Jacob délivré des mains de Laban, ne songea qu'à se sauver de celles d'Esau son frère. Il commença par lui envoyer de ses gens, pour le prier d'agréer son retour. Mais ses gens lui ayant rapporté qu'Esau s'étoit aussitôt mis en chemin avec quatre cens hommes, il fut saisi d'une extrême frayeur, et eut recours à Dieu. Seigneur, lui dit-il, qui m'avez dit: Retournez en votre pays, et je vous comblerai de bienfaits; je n'ai indigne de toutes vos miséricordes, et de la vérité que vous avez gardée dans toutes les promesses que vous m'avez faites à votre serviteur. *J'ai passé le fleuve du Jourdain,*

n'ayant qu'un bâton, et je retourne avec ces deux troupes de monde. Délivrez-moi, je vous prie, de la main de mon frere Esau, parceque je le crains extrêmement. Après avoir mis son principal appui en Dieu, il usa de toute la prudence naturelle. Il choisit une partie de ses troupeaux, dont il vouloit faire présent à Esau, et les fit marcher devant lui en plusieurs bandes ; afin qu'Esau les rencontrant les unes apres les autres, son esprit s'adoucit peu à peu par la vue de tant de présens, et par la soumission de ceux qui les lui offroient. Il s'avança le lendemain, apres qu'un Ange, qui lui changea son nom de Jacob en celui d'Israel, l'eût assuré qu'il n'avoit rien à craindre de la part des hommes. Ayant apperçu Esau, il s'approcha de lui, et le salua sept fois en se prosternant jusqu'à terre. Esau adouci par tant de soumissions, courut à Jacob, l'embrassa en versant des larmes, vit avec plaisir toute la famille de son frere qui le salua profondément, et reçut avec civilité les présens qu'il lui avoit fait offrir. C'est ainsi que la douceur et la soumission l'emportent sur la fierté et la violence. C'est ainsi que Dieu change, quand il lui plaît, en faveur de ceux qu'il aime, les ennemis les plus déclarés et les cœurs les plus endurcis.

XVIII. Joseph vendu par ses freres.

Joseph, l'un des plus jeunes fils de Jacob, conduisoit les troupeaux de son pere avec ses freres, et il les accusa devant son pere d'un crime énorme. Jacob aimoit Joseph plus que tous ses autres enfans, parcequ'il l'avoit eu tant déjà vieux, et il lui avoit donné une robe de plusieurs couleurs ; c'est pourquoi ses freres le haïssoient, et ne lui pouvoient parler sans aigreur. Il arriva aussi que Joseph rapporta à ses freres des songes qu'il avoit eus, qui furent dans leur cœur une semence d'une haine encore plus grande. Car il leur vint dire *Il me sembloit que jeinois avec vous des gerbes dans le champ ; une ma gerbe se levait,*

et se tenoit debout ; et que les autres étoient assis de la même manière devant elle, et l'adoroient. Ses frères lui répondirent : Est-ce que vous serez notre Roi, et que nous serons soumis à votre puissance ? Il eut encore un autre songe, qu'il raconta ainsi à ses frères. *Il me sembloit que je voyois le soleil et la lune et vos frères qui m'adoroient.* Lorsqu'il eut rapporté ce songe à son père et à ses frères, son père lui en fit réprimande et lui dit : *Que voudroit dire ce songe que vous avez eu ? Est-ce que nous vous adorons sur la terre, votre mère, vos frères et moi ?* Aussi ses frères étoient emus d'envie contre lui ; mais le père considéroit tout ceci avec attention sans en rien s'imaginer. Car dans ces premiers tems, Dieu se servoit quelquefois des songes pour instruire les hommes, et pour leur faire connoître ses volontés : maintenant qu'il a cessé de nous parler en cette manière, et qu'il nous instruit par ses saintes Ecritures et par la voix de son Eglise, ce seroit ordinairement vouloir se tromper soi-même, et tomber dans la superstition que d'ajouter foi aux songes qui nous arrivent. Les frères de Joseph étant allés à Sichem mener les troupeaux de leur père, Jacob dit à Joseph : *Revez, et je vous entretiendrai avec vos frères.* *Je suis tout prêt,* lui dit Joseph. Jacob ajouta : *Vous verrez s'ils se portent bien, et si les troupeaux sont en bon état ; et vous me rapporterez ce qui se passe.* Joseph donc alla vers ses frères. Lorsqu'ils l'eurent aperçu de loin, ils se résolurent de le tuer. Aussitôt donc qu'il fut arrivé, ils lui ôtèrent sa robe, et le jetèrent dans une vieille citerne qui étoit sans eau. Ils s'assirent ensuite pour manger ; et ayant aperçu des Marchands Ismaélites, ils se levèrent de la citerne, et le vendirent à ces Marchands qui le menèrent en Egypte. Ils prirent ensuite la robe de Joseph ; et l'ayant trempé dans le sang d'un chevreau qu'ils avoient tué, ils l'envoyerent à son père, lui faisant dire par ceux qui le lui portoient : *Voici une robe que nous avons trouvée, voyez si c'est pas celle de votre fils ?* Le père l'ayant reconnu dit : *C'est la robe de*

mon fils, une bête cruelle l'a dévoré. Et ayant déchiré ses vêtements, il se couvrit d'un cilice, et pleura fort long-tems. Il l'eût sans doute pleuré encote plus amèrement, s'il eût su que le trop grand amour qu'il avoit témoigné à Joseph étoit la cause de sa perte. Il est bon d'aimer ses enfans, dit St. Ambroise, à l'occasion de cette Histoire, il est juste même d'aimer davantage ceux qui ont le plus de vertu ; mais il est dangereux de faire paroître ce discernement, qui peut nuire à celui même que l'on aime, en excitant contre lui la jalousie des autres. Que les enfans apprennent aussi de cet exemple, combien ils doivent détester l'envie. Quelque foible que ce vice paroisse dans son commencement, il peut avoir des suites très funestes, si on ne l'arrache au plutôt de son cœur, et quand il n'engageroit point aux dernières extrémités, saint Jean nous avertit qu'il suffit de haïr son frere, pour être homicide devant Dieu.

XIX. *Joseph mis en prison.*

Les Israélites ayant mené Joseph en Egypte, le vendirent à un des principaux Officiers du Roi. Joseph gagna le cœur de son maître, par sa prudence et sa fidélité ; en sorte que cet Officier voyant qu'il se donnoit tout entier à son service, se reposa sur lui du soin de toute sa maison. Plusieurs années après, sa maîtresse conçut pour lui une affection impudique. Joseph résista avec horreur à ses sollicitations, et lui témoigna que la crainte de Dieu, et la reconnaissance qu'il devoit à son maître, ne lui permettoit pas de commettre un si grand crime. Cette femme l'ayant un jour trouvé seul, l'arrêta par le manteau. Joseph, dans un péril si pressant, laissa son manteau, et s'enfuit. Cette femme changea aussitôt son affection en une haine pleine de rage, appella les gens de sa maison, fit grand bruit, comme si Joseph l'eût sollicité à commettre un crime ; et lorsque son mari fut de retour, elle lui montra ce manteau qu'elle avoit reté-

au comme une preuve de sa fidélité et de la mauvaise volonté de son esclave. Le mari entra dans une grande colère, et fit mettre Joseph en prison. Les saints Docteurs nous apprennent que, comme Joseph est un parfait modèle de la chasteté, il l'est aussi de la manière dont on doit combattre le vice qui lui est contraire. Après avoir parlé à cette femme avec une fermeté et une sagesse qui auroit dû la confondre, il se retire avec précipitation, sachant qu'en une rencontre si dangereuse, c'est vaincre que de s'enfuir le plus promptement que l'on peut. C'est la règle que nous devons suivre, lorsqu'il s'agit de nous défendre dans les tentations où le démon excite en nous ces pensées qui empoisonnent l'âme, dès le moment que l'on s'y arrête. Il faut fuir à l'exemple de Joseph, c'est-à-dire, en éloignant son esprit autant qu'il est possible, et avoir recours à Jésus-Christ, afin qu'il remplisse notre esprit et notre cœur de l'espérance de ses promesses et de la crainte de ses jugemens.

Joseph dans la prison, fit paroître tant de vertu et de sagesse, que le gouverneur lui donna autorité sur tous les autres prisonniers, et qu'il ne se faisoit rien que par ses ordres. Lorsque ces choses étoient en cet état, deux Officiers du Roi Pharaon, l'un son grand Echanson, et l'autre son grand Panetier, l'ayant offensé, et étant mis en prison sous la conduite de Joseph, ils eurent chacun un songe qu'ils lui raconterent. Joseph le leur expliqua, et dit au Panetier que dans trois jours il seroit pendu ; et à l'Echanson, que dans trois jours Pharaon le rétabliroit : ce qui arriva comme il l'avoit prédit.

XX. *Joseph élevé en gloire.*

L'Echanson que Joseph avoit prié de se souvenir de lui, et à qui il avoit fait connoître son innocence, l'oublia tout-à-fait dans son bonheur, jusqu'à ce que deux ans après, Pharaon, effrayé de deux songes qu'il avoit eus, fit venir tous les sages de l'Égypte, sans

qu'il n'y avoit qu'un seul qui pût les interpréter. Alors l'Échanson se souvenant de Joseph, raconta au Roi ce qui lui étoit arrivé dans la prison. Le Roi commanda aussitôt qu'on le fît venir. Joseph, après avoir dit à Pharaon, avec beaucoup de modestie, que ce n'étoit pas de lui, mais de Dieu qu'il devoit attendre la réponse qu'il souhaitoit, ajouta que ces songes marquoient qu'il alloit venir sept années d'une fertilité extraordinaire, et qu'elles seroient suivies de sept autres, pendant lesquelles la stérilité seroit si grande, qu'elle feroit oublier toute l'abondance qui l'avoit précédée; qu'ainsi il étoit de la prudence du Roi de faire amasser, dans les greniers publics, pendant les sept années d'abondance, la cinquième partie des fruits de la terre, et de les réserver pour les sept années de famine, afin que le pays ne fût pas consumé par la faim. Pharaon admira la sagesse de ce jeune homme, et il crut qu'il n'y avoit personne plus capable que lui pour accomplir un si grand dessein. Il lui donna donc une pleine autorité sur toute l'Égypte, le fit monter sur son second char, et il commanda qu'un héraut marchât devant Joseph, pour obliger tout le monde à fléchir le genou devant lui. Il changea aussi son nom, et il l'appella en langue Égyptienne, le Sauveur du monde. C'est ainsi que ce saint homme sortit de l'état d'humiliation où Dieu avoit permis qu'il fût tombé, pour servir de fondement à la grandeur où il le vouloit élever. C'est aussi que, par un miracle beaucoup plus grand, et dont l'élevation de Joseph n'a été que la figure, ceux qui ont été comme foulés aux pieds des hommes, par les persécutions, ou par les peines qui n'ont duré qu'un moment, à une stérilité de genre que leur souffrance leur ont acquise.

XXI *Joseph se fait connoître à ses frères.*

Joseph ayant ramassé avec soin le bled des sept précédentes années, une grande famine survint dans tout le

tro
Ce
me
ava
voy
con
Pou
inté
leu
d'ec
fre
ren
les
con
leur
fou
pou
con
aut
et q
nus
pro
Egy
tre
qu'i
cro
l'ass
dout
rat
de l
rent
Cet
Cep
Jose
ha s
et le
vue
la
pour

monie. Le peuple d'Égypte eut recours à Pharaon. Ce Prince les envoya à Joseph, qui écoutoit favorablement leurs demandes, et ne rebuſoit perſonne. Jacob ayant appris que l'on vendoit du bled en Égypte, envoya ſes enfans pour en acheter. Joseph qu'ils ne reconnurent point, les traita d'abord comme des eſpions. Pour ſe juſtifier, ils dirent qu'ils étoient tous fils d'un même pere, qui étoit à Chanaan avec le plus jeune de leurs freres. Joseph leur dit qu'ils lui laiffaſſent un d'entre eux en ôtage, et qu'ils lui amenaffent ce jeune frere dont ils lui parloient. L'extrémité où ils ſe virent réduits, jointe aux remords de leur conſcience, les fit ſouvenir du mal qu'ils avoient fait à Joseph, et comme ils ſ'en plaignoient entr'eux dans la langue de leurs pays. Joseph qui les entendoit, touché juſqu'au fond du cœur, ſe retira un moment, parce qu'il ne pouvoit retenir ſes larmes. Il revint enſuite et ſe contentant de retenir Siméon prisonnier, il renvoya les autres, et ordonna qu'on remplît leurs sacs de bled, et qu'on y remit leur argent. Lorsqu'ils furent revenus chez leur pere, Jacob ne put ſe conſoler de la promeſſe qu'ils avoient faite de mener Benjamin en Égypte: il ſe ſouvit de la douleur que lui avoit autrefois cauſée la perte de Joseph, et il dit réſolument qu'il ne le laifferoit point aller. Mais la famine qui croiſſoit de jour en jour, fit enfin réſoudre Jacob à laiffer partir Benjamin. Joseph ayant vu ſes freres, donna ordre qu'on les fit entrer, et qu'on leur préparât un grand feſtin. Comme ils craignoient à cauſe de l'argent qu'ils avoient trouvé dans leur ſac, ils dirent à l'Intendant de Joseph qu'ils le rapporeroient. Cet officier les conſola et leur amena Siméon leur frere. Cependant ils préparèrent leurs preſens: et lorsque Joseph entra, ils les lui offrirent, le ſaluerent en ſe baiffant juſqu'à terre. Joseph leur parla avec douceur, et leur demanda des nouvelles de leur pere. Mais la vue de ce jeune frere le toucha ſenſiblement: et après leur avoir donné les benedictions du Ciel, il ſe retira pour plaire avec plus de liberté. Etant rentré aus-

si-tôt avec un visage ouvert, il se mit à table, et y fit mettre ses frères. Ce jour se passa dans la joie ; et lorsque les frères de Joseph étoient prêts de s'en retourner, il fit remplir leurs sacs de bled, et remettre leur argent comme la première fois. Mais il commanda qu'on mit sa coupe dans le sac de Benjamin. A peine étoient-ils partis, que l'Intendant de la maison courut après eux, se plaignant qu'on avoit volé la coupe de son maître. Ils s'excusèrent tous de ce crime, et ils consentirent que celui qui se trouveroit coupable de ce vol, demeurât esclave. On visita leurs sacs, et on trouva enfin la coupe dans le sac de Benjamin. Tous les autres furent alors dans une grande consternation. Ils offrirent de demeurer esclaves au lieu de leur jeune frère, dans la crainte où ils étoient que leur père ne mourût de douleur, lorsqu'il apprendroit la captivité de Benjamin. Joseph ne pouvant plus se retenir, commanda à tout le monde de sortir. Alors les larmes lui tombant des yeux, il jeta un grand cri qui fut entendu des Egyptiens, et de toute la maison de Pharaon, et dit à ses frères : *Je suis Joseph : mon père vit-il encore ?* Ses frères ne pouvoient lui répondre, tant ils étoient saisis de crainte. Il leur parla donc avec douceur, et leur dit : *Approchez-vous de moi ;* et, s'étant approchés de lui, il ajouta : *Je suis Joseph votre frère, que vous avez rendu à des Marchands qui m'ont amené en Egypte.* Il leur dit ensuite de ne rien craindre, et de ne se point affliger ; que Dieu avoit permis qu'ils l'eussent traité de la sorte, pour les préserver de la famine. Il les embrassa tous en pleurant, et leur ordonna de porter cette nouvelle à leur père, et de se hâter de le faire venir avec toute sa famille dans des charots que Pharaon, ravi de joie de ce qui étoit arrivé, leur fit donner, avec le bled dont ils avoient besoin, et des vivres pour le chemin.

XXII. Jacob va en Egypte.

Aussitôt que les frères de Joseph furent retournés

d'Égypte, et qu'ils eurent dit à Jacob que Joseph son fils vivoit, et qu'il étoit tout puissant dans ce Royaume, ce saint homme se reveilla comme d'un profond sommeil, et il ne pouvoit croire ce qu'ils lui disoient. Mais lorsqu'il eût appris plus en particulier la conduite que Dieu avoit tenue sur son fils, et qu'il eût vu les chariots et tout ce que Joseph lui envoyoit, il se résolut de l'aller trouver. Joseph averti que son pere approchoit, alla audevant de lui ; et voyant son chariot s'avancer, il mit pied à terre pour aller embrasser Jacob. Après les temoignages de joie et les larmes qu'une vue si inespérée causa de part et d'autre, Joseph mena son pere à Pharaon pour le saluer ; et comme il souhaitoit qu'ils demeurassent séparés des Égyptiens, il ne rougit point de porter son pere et ses freres à déclarer devant le Roi, qu'ils étoient d'une condition que les Égyptiens avoient en abomination, c'est-à-dire, qu'ils étoient pasteurs de brebis. Ayant donc obtenu du Roi la terre de Gessen pour y habiter, il ne sentirent aucun mauvais effet de la famine. Jacob vécut paisiblement dans l'Égypte pendant dix-sept ans. Lorsqu'il se vit à l'extrémité, il appella ses enfans, leur donna sa bénédiction, et leur prédit ce qui devoit arriver de plus considérable à leur postérité. Il mourut âgé de cent quarante sept ans. Joseph l'embrassa, et répandit beaucoup de larmes. Il fit embauver son corps ; et après l'avoir pleuré plusieurs jours, il le conduisit, accompagné des plus considérables de l'Égypte, jusque dans la terre de Chanaan où il le fit mettre dans le tombeau de ses peres, comme Jacob l'en avoit prié. Joseph retourna aussi-tôt en Égypte, où il demeura dans la même autorité jusqu'à la fin de sa vie. Il continua d'avoir soin de ses freres et de leur famille, et il mourut âgé de cent dix ans, en ayant commandé quatre-vingt à toute l'Égypte. L'histoire de Joseph qui nous apprend à rendre le bien pour le mal, est une admirable figure de la charité de Jésus-Christ, qui ayant été livré à la mort par les hommes, non seulement leur a pardonné et s'est prié pour

eux ; mais il a rendu encore le sang même qu'il avoit versé, le prix de leur redemption , et la guérison de leurs plaies.

XXIII. *Les Israélites persécutés.*

Les descendans d'Israël s'étant multipliés extraordinairement , et ayant rempli tout le pays où ils demeuroient, il s'éleva un nouveau Roi nommé aussi Pharaon ; c'étoit un nom commun à tous les Rois d'Egypte. Ce Roi qui ignoroit les services que Joseph avoit rendus à son pays, craignit que les Israélites ne se rendissent trop puissans ; et pour les affoiblir, il résolut de les accabler de travaux. Il leur faisoit faire de la brique, et d'autres ouvrages de terre fort pénibles ; il les faisoit travailler à de grands bâtimens ; il avoit établi des Officiers qui ne leur donnoient point de relâche, et les maltraitoient cruellement. — Mais Pharaon voyant que plus il opprimoit les Israélites, plus leur nombre se multiplioit, il ordonna aux sages-femmes d'étouffer tous les garçons au sortir du sein de leur mère : mais ces femmes craignirent Dieu, et aimèrent mieux s'exposer à la colère du Roi, que d'exécuter un ordre si barbare. Dieu les récompensa en établissant leurs maisons. Pharaon commanda donc à tout son peuple de jeter dans le Nil tous les enfans mâles qui naitroient parmi les Hebreux. Plusieurs périrent de cette manière ; et Moïse, qui naquit en ce temps-là, eût été enveloppé dans le même malheur, si Dieu (qui l'avoit choisi pour délivrer son peuple de servitude) n'eût inspiré à sa mère, qui avoit fait inutilement tous ses efforts pour le cacher, de le mettre dans une corbeille de jonc enduite de bitume et de poix, et de l'exposer ainsi sur le bord du fleuve. Le fille de Pharaon ayant aperçu cette corbeille parmi les roseaux, envoya une de ses filles pour l'apporter. Elle l'ouvrit ; et voyant ce petit enfant qui crioit, elle en eut compassion, le fit nourrir, et l'adopta ensuite pour son fils.

Que les personnes affligées apprennent de cette histoire à ne jamais désespérer de la providence de Dieu, Il sçait, quand il lui plaît, et même contre toute apparence, ménager des secours inespérés à ceux qui reconnoissent leur foiblesse, et qui ont recours à lui.

XXIV. Dieu apparôit à Moÿse.

Moÿse, devenu grand, renonça à la qualité de fils de la fille de Pharaon, aimant mieux, comme dit saint Paul, être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir du plaisir si court, qui se trouve dans le péché. Il alla donc trouver ses freres ; mais comme peu de tems après, Pharaon eut résolu de le faire mourir, il s'enfuit au pays de Madian, où s'étant marié, il passa quarante ans à paître les troupeaux de son beau pere. Avant un jour amené son troupeau dans le fond du désert, Dieu lui apparut sur la Montagne d'Horeb, au milieu d'un buisson qui bruloit sans se consumer. Il lui dit qu'il avoit entendu les cris de son peuple, qu'il avoit résolu de le délivrer de l'oppression qu'il souffroit en Egypte, et qu'il l'avoit choisi pour accomplir ce grand dessein. Moÿse s'excusa, et fit ce qu'il put pour ne point se charger d'un emploi si important ; mais il fallut obéir. Dieu lui donna le pouvoir de faire des miracles, et lui commanda de s'associer son frere Aaron. Ainsi, Moÿse ayant pris congé de son beau-pere, s'en retourna en Egypte.

XXV. Endurcissement de Pharaon.

Pharaon rejetta avec impiété, la proposition que Moÿse lui fit de la part de Dieu, de permettre aux Israëlités de lui aller sacrifier dans le désert : il traita ce saint homme et son frere Aaron de séditieux, et il fit augmenter considérablement le travail dont le peuple étoit chargé. Moÿse par un ordre de Dieu, retourna vers ce Prince, et, en sa présence, fit changer en serpent la verge qu'Aaron tenoit à la main. Ph.

raon ne s'étant point rendu à ce miracle, Moïse en fit plusieurs autres. Toutes les eaux du Nil furent changées en sang, et tous les poissons moururent. Une multitude innombrable de grenouilles couvrit tout le pays, et entra jusque dans la chambre et sur le lit du Roi. Il fit venir à diverses fois des mouches, des cousins, des sauterelles, qui incommodoient terriblement les Egyptiens. Pharaon promit plusieurs fois d'obéir, pour être délivré de ces fléaux ; mais quand Moïse les avoit fait cesser, ce Prince n'exécutoit rien. Moïse fit encore venir une peste sur les animaux, des ulcères sur les hommes, une grêle épouvantable, mêlée de feux, de tonnerres, et enfin, des ténèbres très-épaisses, qui durèrent trois jours, pendant lesquels des éclairs de feu et des phanomes affreux augmentoient la frayeur des Egyptiens. Tout cela ne servit de rien à ce Prince impie et superbe. Il avoit que les Israélites ne ressentoient aucune de ces plaies. Les Magiciens mêmes dont il avoit voulu opposer les enchantemens aux miracles de Moïse, s'étoient en sa présence confessés vaincus par la puissance de Dieu ; et cependant il demeura toujours endurci. Que cet exemple nous fasse trembler, et reconnoître avec humilité de quel aveuglement l'homme est capable, lorsqu'après avoir abandonné Dieu, Dieu, pour le punir, l'abandonne à sa propre malice et à la corruption de son cœur.

XXVI. *L'Agneau Paschal.*

Cependant Dieu ordonna à son peuple de prendre un Agneau sans tache dans chaque famille, de le sacrifier vers le soir ; de marquer de son sang les poteaux et le haut de la porte de chaque maison ; de le faire rôtir, et de le manger avec des pains sans levain et des laitues sauvages. Il voulut que les Israélites fissent ce souper en état de voyageurs, à la hâte, des souliers aux pieds, un bâton à la main, et que cette cérémonie fut appelée la Pâque, c'est-à-dire le pas-

Agne. Cette même nuit Dieu envoya un Ange qui fit mourir tous les premiers nés des Egyptiens, depuis le fils de Pharaon jusqu'au fils de la plus misérable servante, et jusqu'au premier né même des bêtes. Cet agneau representoit le Sauveur, qui devoit être immolé pour le salut des hommes, dont le sang auroit la vertu de sauver ceux à qui il seroit appliqué, et dont la chair seroit la nourriture des fideles qui s'en approcheroient avec un cœur exempt de corruption, et purifié par les amertumes de la pénitence. Les Egyptiens, épouvantés de la mort de leurs premiers nés, presserent les Israélites de sortir à l'heure même, et les mirent hors de l'Egypte, chargés de biens.

Dieu, qui avoit commandé aux Juifs de manger tous les ans l'Agneau Paschal, en mémoire de leur délivrance, ordonne maintenant à tous les Chrétiens de recevoir le Corps de Jésus-Christ, le véritable Agneau sans tache, en reconnaissance de ce qu'il les a délivrés de la tyrannie du démon, dont celle de l'Egypte n'étoit que la figure.

XXVII. *Etat des Israélites dans le désert.*

Pharaon, après avoir congédié les Israélites, s'en repentit, les poursuivit avec son armée, et les joignoit sur le bord de la mer rouge. Ils croyoient être perdus, quand Dieu fit ouvrir la mer, ensorte que l'eau se retira des deux côtés, s'arrêta comme un mur à droite et à gauche, et laissa un grand espace au lieu où les Israélites passerent à pied sec. Les Egyptiens voulurent les suivre; mais Dieu fit rejoinde la mer, qui les noya tous avec Pharaon. Ainsi Dieu fit voir qu'il est le maître de toutes les créatures, et qu'il punit sévèrement les hommes qui osent lui résister. Pendant le voyage, il fit paroître sa providence et sa bonté sur les Israélites. Il les mena par un grand désert, afin d'éprouver leur fidélité, de les exorcier à la patience, et de leur faire voir qu'ils ne pouvoient subsister que par ses grâces. Dieu leur donna pour nour-

riture la manne. C'étoit une espece de rosée qui tomboit du Ciel les matins; et qui s'épaississoit, en sorte que l'on en faisoit des pains d'un goût fort agréable. Chacun en recueilloit le matin autant qu'il en falloit pour se nourrir. Le sixieme jour de la semaine, ils en recueilloient une fois plus qu'à l'ordinaire; parcequ'il n'en tomboit point le jour du Sabbat, auquel Dieu vouloit qu'on ne s'occupât qu'à le servir. Quand ils manquerent d'eau, Moysé rendit douces les eaux d'une fontaine qui étoient ameres, et il en fit même sortir d'un rocher avec abondance en deux différentes occasions. Il leur obtint, par ses prières, une victoire considérable sur les Amalécites, en tenant les mains élevées au Ciel durant tout le combat; pour nous apprendre quelle est la force de la priere, sans laquelle nous ne pouvons pas espérer de vaincre les ennemis de notre salut.

XXVIII. Dieu donne sa Loi aux Israélites.

Peu de tems après la sortie de l'Egypte, les Israélites étant arrivés au mont Sinai, Dieu les fit s'journer pour leur donner sa Loi. Moysé, par ordre de Dieu, les avertit de se purifier, et de se préparer pendant deux jours. Le matin du troisieme jour, qui étoit le cinquantieme après la Pâque, ils virent le haut de la montagne tout en feu, et couvert d'un nuage épais d'où sortoient des éclairs et des tonnerres épouvantables. Ils entendoient aussi un son de trompette; mais ils ne voyoient personne. Alors une voix terrible sortant de ce nuage, prononça ces paroles: *Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Egypte, de la maison de servitude; tu n'auras point d'autre Dieu que moi, tu ne feras point d'idoles, tu ne les adoreras point; tu ne prendras point en vain le nom de Seigneur ton Dieu. Souviens-toi de sanctifier le jour du Sabbat. Honore ton pere et ta mere. Tu ne tueras point. Tu ne commettras point de fornication; tu ne déroberas point; tu ne rendras point de faux témoignage.*

grâce ; tu ne désireras point la femme de ton prochain, ni autre chose qui lui appartienne. Dieu ayant prononcé devant tout le peuple ces dix Commandemens, que l'on nomme le Decalogue, il les donna à Moïse écrits sur deux tables de pierres. Moïse demeura quarante jours sur la Montagne, où il reçut de Dieu beaucoup d'autres loix qui concernoient les ceremonies de la Religion, les affaires temporelles et la punition des crimes. Cependant les Israélites s'ennuyant de ne le plus voir, firent un veau d'or semblable à celui que les Egyptiens adoroient, lui dressèrent un autel, et lui offrirent des sacrifices. Moïse descendit de la montagne ; et s'étant approché du camp, il vit le veau et les danses que l'on faisoit auprès. Alors animé d'une sainte colère, et jugeant qu'un peuple si infidèle à Dieu étoit indigne de recevoir sa Loi, il brisa les deux tables qu'il tenoit à la main ; et prenant le veau d'or, il le mit dans le feu, et le réduisit en poudre, qu'il jeta dans l'eau pour en faire boire aux Israélites, et leur apprendre combien cette idole étoit improprie. Il fit mourir vint mille de ces idolâtres. Pour engager Dieu à pardonner au reste du peuple, il se mit au rang des coupables, et, par un acte héroïque de charité, il demanda de périr avec eux. Puis il retourna sur la montagne ; et après y avoir encore demeuré quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger, il descendit avec deux tables de la Loi semblables aux premières qu'il avoit rompues. Des rayons de lumière sortoient de son visage ; et le rendoient si éclatant, qu'il fut obligé avec la suite de se couvrir d'un voile, quand il venoit parler au peuple.

XXIX. *Le Tabernacle.*

Moïse ayant déclaré aux Israélites l'ordre qu'il avoit reçu de dresser un tabernacle, qui seroit comme une espèce de tente magnifique, ou plutôt un temple portatif, où Dieu venoit faire sentir plus particulièrement sa présence, il les exhorta à y contribuer de leur

ceur. A peine eut-il fait cette proposition, qu'ils apportèrent ce qu'ils avoient de plus précieux ; les femmes même n'épargnèrent point leurs ornemens et ces dons furent faits avec tant de zèle, qu'il y en eut bientôt plus qu'il n'en falloit : ensorte que Moïse fut obligé de faire publier que personne n'apportât plus rien. Le tabernacle fut construit suivant le modèle que Dieu avoit fait voir à Moïse sur la montagne. Tout le dedans étoit orné de broderie : on mit l'Arche d'alliance dans un endroit qui fut nommé le Saint des Saints, et séparé du reste par un voile. Cette Arche étoit un coffre de bois incorruptible, revêtu de toutes parts de lames d'or et couvert d'une table d'or, que l'on appelloit le propitiatoire, au-dessus duquel étoient deux Chérubins. On y enferma les deux tables de la Loi, et elle fut nommée pour ce sujet l'Arche d'alliance, parcequ'elle étoit comme un témoignage sensible de l'alliance que Dieu avoit faite avec son peuple ; aussi les Juifs n'avoient-ils rien de plus précieux. Dans la partie du tabernacle qui étoit endega du voile, Moïse fit placer une table où il y avoit toujours douze pains, que l'on appelloit les pains de proposition, et qui étoient comme un sacrifice continué par lequel Dieu vouloit que son peuple lui témoignât sa reconnaissance, de ce qu'il tenoit uniquement de sa bonté tout ce qu'il possédoit. Vis-à-vis de cette table étoit un chandelier d'or à sept branches. Et entre la table et le chandelier étoit un autel où l'on brûloit les parfums que Dieu vouloit qu'on lui offrît. La table et l'autel étoient d'un bois incorruptible, revêtu de lames d'or ; et le chandelier étoit d'or pur. Dieu vouloit par cette magnificence faire entendre aux Israélites, qu'on ne peut le servir avec trop de pureté et de perfection. Dans le parvis audevant du tabernacle étoit placé l'autel où l'on offroit les sacrifices. Il y en avoit de plusieurs espèces, que Dieu avoit établis comme autant de figures du véritable sacrifice que Jésus-Christ devoit offrir pour nous sur la Croix, et qui se renouvelle tous les jours dans le

saient sacrifiés de la Messe. Ces sacrifices devaient être offerts par Aaron et ses prêtres. Moïse reçoit ordre de leur faire des habits particuliers avec des ornemens précieux, et de les consacrer aux Sacrificiens. Dieu fit voir peu de temps après, avec quelle exactitude il vouloit être servi; car Nadab et Abi, les deux frères d'Aaron ayant mis dans leurs encensoirs un feu étranger, au lieu du feu sacré qu'ils devoient prendre sur l'autel, furent consumés par un feu que Dieu lança également dans le tabernacle mit au feu six ou sept jours entiers.

XXV. Blasphémateurs et violateurs du Sabbat punis.

Peu de temps après, deux hommes se querellant, un d'eux tira trois ou quatre fois le blasphème le saint nom de Dieu. On le rapporte à Moïse, qui voulut consulter le Seigneur sur ce qu'il devoit en faire. Dieu lui commanda de lui en parler, et de le faire hors du camp, et que si tous ceux qui avoient entendu le blasphème n'alloient avec eux pour se joindre à lui, on en suite tout le peuple le lapidât. Les ordres furent exécutés; et Dieu fit en ce moment un feu qui consumoit que tous les blasphémateurs seraient traités avec le même rigueur. A plus forte raison, quels supplices ne méritent pas les Chrétiens qui s'emparent à ces horribles excès! Dieu ordonnoit que tout le peuple contribuât au supplice de ces impios, pour nous apprendre que ceux qui entendent proférer des blasphèmes, doivent, s'il n'est pas en leur pouvoir de l'empêcher, le témoigner du moins, autant qu'ils le peuvent, l'horreur qu'ils ont de ces paroles execrables.

Dieu donna encore, dans une autre occasion, un exemple d'une punition sévère. On trouve dans le Deutéronome un homme qui commit le crime du Sabbat. Dieu ayant ordonné de sanctifier ce jour, et de ne ni d'employer ce jour au travail, ni de se rendre coupable par aucun des crimes que Dieu avoit commandés. Le coupable fut présenté à Moïse, à Aaron, et à tout le peuple: on le mit en prison, et le Seigneur ordonna

qu'il fut puni de mort, et lapidé par le peuple. Au lieu du sabbat, que les Juifs honoroient en mémoire de la création du monde, Dieu nous ordonne à présent de célébrer le Dimanche en l'honneur de la résurrection de Jésus-Christ. Que ceux donc qui s'occupent à des œuvres serviles et défendues en ce saint jour, ou, ce qui est encore plus criminel, qui en profanent la sainteté par leurs dissolutions, apprennent qu'ils encourent l'indignation de Dieu, et qu'ils perdent la vie de l'âme, mille fois plus précieuse que celle du corps.

XXXI. *Murmures et autres péchés des Israélites dans le désert.*

Les grâces que Dieu avoit faites à son peuple, et la sévérité des châtimens qu'il exerçoit de tant de manières sur les pécheurs, n'empêchèrent point les Israélites de l'offenser plusieurs fois par leurs murmures. — Ils regretterent souvent l'Égypte: et les viandes grossières dont ils étoient nourris; ils voulurent y retourner, et s'emportèrent en plusieurs occasions contre Moïse, jusqu'à vouloir le tuer. Comme ils étoient prêts d'entrer dans la terre que Dieu leur avoit promise, ceux qu'on avoit envoyés pour la reconnoître, jetterent l'épouvante parmi le peuple, en lui faisant entendre qu'ils auroient des géans à combattre. Le peuple voulut lapider Moïse, et se faire un autre chef pour retourner en Égypte. Dieu les eût tous exterminés si ce saint homme n'eût intercédé pour eux: et obtenu misericorde. Toutefois Dieu les condamna à demeurer errans dans le désert jusqu'au bout de quarante ans: il déclara qu'ils y mourraient tous, à compter depuis ceux qui avoient vingt ans, et qu'il n'y auroit que leurs enfans qui entreroient dans la terre promise: il en excepta seulement Josue et Caleb qui s'étoient opposés à leurs murmures. Il y eut encore une grande révolte, dont trois des principaux du peuple, Coré, Dathan et Abiron, étoient les chefs. Dathan et Abi-

don furent abîmés dans la terre, qui s'ouvrit sous leurs
 pieds, et les engloutit tout vivans avec leur famille et
 tout ce qui étoit à eux. En même tems Coré, avec
 deux cent cinquante autres qui vouloient faire les
 fonctions de Prêtres, fut dévoré par un feu miraculeux.
 Un semblable feu consuma encore le lendemain près
 de quinze mille rebelles, qui avoient murmuré de la
 mort des autres. Une autre fois Dieu, pour punir ce
 peuple de ses murmures séditieux, lui envoya des ser-
 pens brûlans qui en firent mourir un grand nombre ;
 mais Dieu voyant qu'ils reconnoissoient leur faute,
 sauva tous ceux qui purent regarder un serpent d'ai-
 rain que Moïse fit par son ordre. Ce serpent élevé
 comme un signal au milieu du peuple, étoit la figure
 de Jésus-Christ élevé en croix, pour délivrer de la
 mort éternelle ceux qui ont recours à lui. Le Fils de
 Dieu n'a pas daigné en cette occasion de se faire
 représenter sous la figure de ces animaux, dont les
 morsures venimeuses causoient la mort aux Israélites,
 pour signifier qu'il devoit un jour se revêtir d'une
 chair semblable à celle des pécheurs, pour nous gué-
 rir des blessures mortelles du péché. Enfin les Juifs
 se débauchèrent avec les filles des Madianites, qui
 leur firent adorer les idoles : et pour punition de ces
 deux crimes, il en fut tué vingt quatre mille. Ainsi
 ce peuple rebelle oublioit à la première occasion tous
 les bienfaits dont Dieu l'avoit comblé ; et Dieu qui le
 punissoit de temps en temps pour l'obliger de revenir
 à lui, ne l'abandonna point malgré toutes ses ingrati-
 tudes : ils furent toujours conduits par un nuage qui
 leur faisoit ombre le jour contre l'ardeur du soleil, et
 se changeoit la nuit en une colonne de feu pour les
 éclairer. La manne ne cessa point de tomber tant
 qu'ils furent dans le désert, et leurs habits ne s'usèrent
 point pendant quarante ans que dura ce voyage.
 C'étoit l'image de la vie présente, où Dieu, malgré
 nos ingratitude et nos désobéissances, ne laisse pas
 continuellement de nous faire du bien.

XXXII. *Mort de Moïse.*

Vers la fin de la quarantième année depuis la sortie d'Égypte, Moïse ayant fait assembler les Israélites, leur représenta les inconvénients qu'ils avoient reçus du Seigneur, et ceux qu'ils en devoient espérer. Il répéta en abrégé tous les préceptes qu'il leur avoit donnés, prédit la venue du Sauveur, ajouta de terribles menaces contre ce peuple, s'il étoit infidèle à Dieu, leur donna enfin sa bénédiction, et monta ensuite sur le haut d'une montagne, où il mourut après avoir vu de loin la terre que Dieu avoit promise aux Israélites. Ainsi il conduisit ce peuple jusqu'à la terre de promesse; mais il n'y eut pas la consolation d'y entrer. Dieu lui avoit opposé cette peine, parce qu'il n'avoit pas fait paraître dans une occasion difficile toute la confiance qu'il devoit avoir en sa bonté; et c'est la conduite qu'il observe encore quelque fois à l'égard de ceux qu'il aime: il achève de les purifier durant cette vie, en punissant leurs fautes par des peines temporelles, pour les rendre dignes d'un bonheur plus parfait et d'une gloire plus élevée.

XXXIII. *Passage du Jourdain.*

Dieu qui avoit choisi Josué pour commander son peuple après Moïse, lui ordonna de passer le Jourdain pour entrer dans la terre promise. Josué en avertit les Israélites, et les exhorta à se sanctifier, parce que Dieu vouloit faire de grands miracles en leur faveur. Il dit aux Prêtres qui portoient l'Arche d'alliance, de marcher devant le peuple, et de descendre dans le Jourdain, dont les eaux étoient alors extrêmement hautes. Dans le moment que les Prêtres qui portoient l'Arche, eurent touché l'eau de leurs pieds, celle qui descendoit s'enhaussa remonta vers sa source, et celle qui étoit au-dessous, s'écoula entièrement, et laissa le lit du fleuve à sec. Mais par un second miracle, les eaux remontant vers

vers le
meil
s'éleva
l'air.
mal, j
il tire
nosces
outut
la fler
tr-to
e gra
aire c
gneur.

Dieu
cho. et
rendit
que les
autres
que tou
devant
qu'on fi
sans pe
suivi d
fois le t
sonnoie
Jettex u
cho. T
les mur
mens, e
de lui.
l'avoit o
que les
un effet
armes :
miracle
Eglise.

vers leur source, au lieu d'inonder tout le pays comme il semble qu'ils auroient dû faire naturellement, ils éleverent comme une haute montagne suspendue en l'air. Les Prêtres demeurèrent dans le milieu du canal, jusqu'à ce que tout le peuple fût passé. Josué fit tirer de ce même endroit douze pierres, qui furent posées au lieu où le peuple campa la nuit suivante. Il voulut encore qu'on prit douze pierres sur le bord du fleuve, et qu'on les plaçât à l'endroit où s'étoient arrêtés les Prêtres qui portoitent l'Arche, pour attester ce grand miracle à la postérité; et par ce moyen lui faire connoître et craindre la toute-puissance du Seigneur.

XXXIV. Prise de Jéricho.

Dieu commanda ensuite à Josué de prendre Jéricho, et lui prescrivit la manière dont il vouloit qu'il se rendit maître de cette place. Josué ordonna donc que les prêtres portassent l'Arche d'alliance, que sept autres Prêtres sonnassent de la trompette devant elle, que tous les gens de guerre marchassent en armes devant l'Arche, que le reste du peuple la suivit, et qu'on fit ainsi le tour de la ville une fois chaque jour sans parler et sans jeter aucun cri. Cet ordre fut suivi durant six jours; le septième jour on fit sept fois le tour de la ville; et pendant que les Prêtres sonnoient de la trompette, Josué dit à tout Israël: *Jettez un grand cri, car le Seigneur vous a livré Jéricho.* Tout le peuple ayant donc jeté un grand cri, les murailles de la ville tombèrent jusqu'aux fondemens, et chacun entra par l'endroit qui étoit vis-à-vis de lui. La ville fut mise à feu et à sang, comme Dieu l'avoit ordonné. Ce miracle apprenoit aux Israélites que les conquêtes qu'ils alloient faire, seroient plutôt un effet de la protection de Dieu, que la force de leurs armes; mais il figuroit en même tems un plus grand miracle qui devoit arriver, dans l'établissement de l'Eglise, où toutes les forces de l'idolâtrie seroient dé-

racontées par la prédication de l'Évangile.

XXXV. Punition d'Achan.

Josué envoya ensuite trois mille hommes contre une ville nommée Hai; mais ceux de la ville les ayant chargés, ils s'enfuirent aussitôt, et se retirèrent avec perte. Josué se jeta le visage contre terre devant l'Arche du Seigneur, et donna ainsi prosterné jusqu'au soir, avec tous les anciens d'Israël. Le Seigneur dit qu'Israël avoit rompu l'accord qu'il avoit fait avec lui, en se réservant des dépouilles de Jericho contre la défense expresse qu'il en avoit faite; qu'il ne pourroit subsister devant ses ennemis, et qu'il l'abandonneroit jusqu'à ce qu'il eût exterminé celui qui avoit commis ce crime. Josué fit donc assembler le peuple; et Dieu fit connoître qu'Achan étoit le coupable. Achan avoua qu'il avoit péché en prenant un manteau d'écarlate, deux cens sicles d'argent, et une règle d'or, qu'il avoit cachés en terre dans sa tente. On trouva toutes ces choses dans le même lieu qu'il avoit dit, et on les apporta à Josué en présence de tout le peuple. Josué fit prendre à l'heure même Achan, et le manteau, l'argent et la règle d'or avec ses enfans, ses troupeaux, sa tente même, et tout ce qui lui appartenoit, le fit mener dans une vallée où tout Israël le lapida; et tout ce qui avoit été à lui fut consumé par le feu. C'est ainsi que ceux qui veulent s'enrichir en prenant ce qui ne leur appartient pas, s'exposent à se perdre eux-mêmes avec ce qui leur appartient. Que si Dieu permet quelquefois que leur crime demeure impuni devant les hommes, ce n'est que pour leur faire sentir plus efficacement dans l'autre vie la sévérité de sa justice, en les précipitant dans un feu qui ne s'éteindra jamais.

XXXVI. Josué arrête le Soleil.

Après le supplice d'Achan, le Seigneur dit à Josué

qu'il
 La
 nite
 pou
 allia
 point
 lous
 que
 anq
 bom
 qui
 avoi
 jour
 Seig
 avec
 a né
 mille
 le so
 jour
 enne
 rien
 par l
 my si
 la fig
 XXX
 Jos
 lui.
 l'exp
 fronte
 peupl
 mais l
 parce
 ce du
 dix me
 l'aut
 boug

qu'il ne craignit rien; qu'il lui avoit livré la ville d'Héli. En effet, elle fut bientôt prise et brulée. Les Gabaonites craignant un pareil traitement, usèrent d'artifice pour engager Josué et les principaux d'Israël à faire alliance avec eux, et ils obtinrent qu'ils ne seroient point exterminés. En haine de cette alliance, cinq Rois Amorrhéens mirent le siege devant Gabaon. Josué vint au secours de cette ville, et mit en fuite les cinq Rois. Pendant qu'ils fuyoient, le Seigneur fit tomber sur eux de grosses pierres en forme de grêle, qui en tuèrent beaucoup plus que les Israélites n'en avoient tués par l'épée. Josué craignant que la fin du jour n'arrêtât le progrès de sa victoire, s'adressa au Seigneur; et dans le transport de son zèle, il s'écria avec une confiance que Dieu même lui inspiroit: *Soleil arrête-toi sur Gabaon: Lune, n'avance point sur la vallée d'Aialon.* Dieu exauça le désir de son serviteur: le soleil et la lune s'arrêtèrent durant l'espace d'un jour, jusqu'à ce que le peuple eût achevé de détruire son ennemi. Ce miracle nous doit faire juger qu'il n'est rien de difficile que nous ne puissions obtenir de Dieu par la prière, lorsqu'il s'agit de combattre les ennemis insaisissables de notre salut, dont les Amorrhéens étoient la figure.

XXXVII. *Etablissement des Israélites dans la Terre promise.*

Josué continua de vaincre tout ce qui s'opposoit à lui. La plupart des idolâtres furent exterminés dans l'espace de six années; et l'Écriture compte jusqu'à trente-un Rois défaits par ce généreux Conducteur du peuple de Dieu. Tout le pays fut partagé au sort; mais la tribu de Lévi n'eut point de terre en part; parce qu'étant consacrée à Dieu, et destinée au service du tabernacle, les autres tribus devoient lui payer dixme de tous leurs biens. On assigna seulement aux Lévitiques des villes pour y habiter, avec leurs pâturages pour nourrir leurs troupeaux. Dieu est avec

occasion, fit voir la vérité de ses paroles par l'accomplissement des promesses qu'il avoit faites à Abraham et à Jacob, de donner la terre de Chanaan à leur postérité ; et il fit éclater en même temps la rigueur de sa justice par la destruction de ces peuples idolâtres qui étoient abandonnés à toutes sortes de crimes.

Cette même justice de Dieu parut encore d'une manière bien sensible dans la punition d'Adonibezec. Ce Roi superbe et cruel ayant été vaincu par ceux de la tribu de Juda, ils lui couperent les extrémités des mains et des pieds. Alors ce malheureux Prince avoua qu'il avoit fait le même traitement à soixante-dix Rois, et reconut l'équité des jugemens de Dieu, qui permet que les méchans soient traités comme ils ont traité les autres.

XXXVIII. Gédéon défait les Madiannes.

Après la mort de Josué et des anciens qui avoient été témoins des prodiges que Dieu avoit faits en faveur d'Israël, le peuple ayant contracté des alliances avec les habitans du pays, contre la défense expresse que Dieu en avoit faite, s'accoutuma avec eux à adorer les idoles, et commit les mêmes abominations que ces impies. Ils commencèrent alors à ressentir l'exécution des menaces de Dieu. Toutes les fois qu'ils le quitterent, il les livra à leurs ennemis ; et toutes les fois qu'ils revinrent à lui, il leur suscita des libérateurs : qui furent la plupart de ceux qui gouvernèrent sous le nom de Juges. L'un des plus célèbres fut Gédéon. Un Ange du Seigneur lui apparut sous la figure d'un étranger, et lui déclara qu'il délivreroit Israël des mains des Madiannes. Gédéon le pria de confirmer par quelque signe la vérité de ses paroles, et d'attendre jusqu'à ce qu'il revint lui servir à manger. Lorsque Gédéon fut de retour, l'Ange lui fit mettre sur une pierre ce qu'il avoit apporté, et le toucha d'une bague que'il tenoit à la main. Aussitôt il sortit du feu de cette pierre qui consuma tout ce que Gédéon y

voit mis ; et en même tems l'Ange disparut. Peu de tems après, les Madianites joints à d'autres peuples, tant entrés dans le pays pour le ravager, comme ils avoient accoutumé de faire depuis sept ans ; l'Esprit du Seigneur remplit Gédéon, qui rassembla quelques troupes, et envoya des couriers dans plusieurs tribus qui se joignirent à lui, et le reconnurent pour leur chef. Ce succès ne l'enfla point. Comme il étoit extrêmement humble, il ne vouloit rien entreprendre sans avoir consulté Dieu, qui lui confirma de nouveau par deux miracle, qu'il vouloit se servir de lui pour délivrer son peuple. Gédéon assuré de la volonté de Dieu, s'approcha du camp des ennemis à la tête de trente deux mille hommes. Mais Dieu qui ne vouloit point qu'Israël pût se glorifier de s'être délivré par ses propres forces, ordonna à Gédéon de faire publier que ceux qui avoient peur, s'en retournassent. Vingt-deux mille hommes se retirèrent, et il n'en resta plus que dix mille. Ce nombre étant encore trop grand pour le dessein de Dieu, il commanda à Gédéon de les mener tous en un lieu où il y avoit de l'eau. Lorsqu'ils y furent, Dieu dit à Gédéon de remarquer ceux qui prendroient de l'eau seulement en passant dans le creux de la main, et ceux qui s'agenouilleroient afin de boire plus à leur aise. Il n'y en eut que trois cens des premiers. Dieu dit à Gédéon de renvoyer les autres, et de ne mener que ceux-là contre l'ennemi ; pour nous faire entendre que ceux qui sont trop attachés à leurs commodités, ne méritent pas d'être à son service. Gédéon obéit, et ne retint que les trois cens hommes, à qui il commanda de prendre chacun une trompette dans une main, et dans l'autre un vase de terre vide, où il y eut une lampe. Il les partagea en trois bandes, qu'il disposa autour du camp des Madianites. Vers le milieu de la nuit Gédéon entra par un endroit du camp et sonna de la trompette. Les trois cens hommes firent aussitôt retentir le son de leurs trompettes, brisèrent les vases de terre qu'ils tenoient à la main, firent paroître leurs lampes ardoantes,

et sans quitter les postes où Gédéon les avoit placés, ils crièrent tous ensemble : *L'Espée du Seigneur et de Gédéon.* A ce bruit la frayeur saisit les Madienites et par un effet tout visible de la puissance de celui qui vengeoit leurs crimes, ils commencèrent à fuir avec un si grand désordre, que ne se reconnaissant point dans l'obscurité, ils se massacroient les uns les autres, comme si leurs propres soldats eussent été des Israélites qui les poursuivoient. Une manière de combattre si extraordinaire étoit la figure de celle dont Jésus-Christ, le véritable Gédéon, s'est servi pour l'établissement de son Eglise. Les Apôtres n'ont eu pour armes que la parole de Dieu, qui s'en fait retentir par toute la terre : leurs corps, qui n'étoient que des vases d'argiles, ont été brisés par les supplices ; il en sortit une lumière éclatante qui a dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, et confondu l'empire du démon.

XXXIX. *Vœu de Jephthé.*

Les Juifs étant retombés dans l'idolâtrie, Dieu permit que les Ammonites les tourmentassent par de cruelles guerres. L'affliction où ils se trouverent, les obligea de recourir au Seigneur, qui eut compassion de leurs miseres. Ceux qui étoient les plus exposés au ravage des ennemis, prièrent Jephthé de se mettre à leur tête, et l'éurent pour leur Prince. Jephthé envoya des Ambassadeurs au Roi des Ammonites pour le porter à la paix ; mais ce Prince demeurant inflexible à toutes les remontrances, Jephthé marcha contre les Ammonites, et fit vœu à Dieu que, s'il lui donnoit la victoire, il offrirait en holocauste le premier qui sortiroit de sa maison pour venir au-devant de lui. Il défit en effet ses ennemis : mais lorsqu'il retournoit dans sa maison, sa fille unique vint au-devant de lui, en dansant au son des tambours et avec des cœurs de musique. Jephthé fut percé de douleur lorsqu'il aperçut sa fille ; il lui déclara le vœu qu'il avoit fait,

et elle s'exhorta généreusement à l'accomplir : elle lui demanda seulement deux mois pour aller sur les montagnes pleurer avec d'autres filles le malheur qu'elle avoit de mourir sans avoir mis des enfans au monde ; (ce que les Juifs regardoient comme un opprobre, par le désir qu'ils avoient que le Messie pût naître de leur postérité.) Ces deux mois étant passés, elle revint trouver son pere, qui accomplit ensuite son vœu. Les Saints Peres nous font remarquer dans cette histoire les suites d'un vœu fait avec témérité. Il est bon de faire des vœux à Dieu ; mais il est dangereux de les faire indiscretement, et on ne peut trop avertir le commun des fideles de n'en faire aucun sans une mâre délibération, sans avoir pris conseil des personnes éclairées.

XL. Force de Samson.

La naissance de Samson fut annoncée par un Ange qui déclara à sa mere qu'elle cesseroit d'être stérile, et qu'elle auroit un fils qui commenceroit à délivrer Israël de la puissance des Philistins. Ses parens l'éleverent de la maniere que l'Ange leur avoit prescrit. On ne lui coupa point les cheveux, et il ne but point de vin, ni de toute autre liqueur qui pût enivrer ; c'est ce qu'observoient alors ceux qui étoient consacrés à Dieu par un vœu particulier, et qu'on appelloit Nazaréens. Samson devint cependant le plus fort de tous les hommes. Ayant un jour apperçu un jeune lion furieux qui venoit en rugissant pour le dévorer, il le mit en piéces avec ses mains aussi facilement que si c'eût été un chevreau. Il brûla quelque temps après la moisson des Philistins. Il les battit ensuite, et en fit un grand carnage. Les principaux d'entr'eux assemblèrent une armée pour le perdre ; ceux de la tribu de Juda craignant les malheurs de la guerre, promirent de le livrer. Il se liait donc avec de grosses cordes et mener vers les Philistins, qui vinrent au devant de lui avec de grands cris.

Alors l'esprit du Seigneur ayant saisi Samson, il rompit sans peine les cordes dont il étoit lié, et ayant trouvé la mâchoire d'âne, il la prit et en tua mille hommes. Les Philistins toujours attentifs à lui tendre de nouveaux pièges, ayant appris qu'il étoit dans la ville de Gaza, mirent des gardes autour et aux portes de la ville, pour le tuer au matin lorsqu'il sortiroit. Samson s'étant levé au milieu de la nuit, alla prendre les deux portes de la ville avec les poteaux et leurs ferrures, il les mit sur ses épaules, et les porta sur le haut d'une montagne.

Ce grand homme qui avoit assez de force pour déchaîner les lions, et pour s'opposer lui seul à des armées entières, céda enfin aux artifices d'une femme nommée Dalila. Quelque raison qu'il pût avoir de se défier de la mauvaise volonté de cette femme, elle l'importuna tant par ses reproches et par ses caresses, qu'il lui dit que le rasoir n'avoit jamais passé sur sa tête : et que si on le rasoit, il deviendroit aussi foible que les autres hommes. Dalila en ayant averti les Philistins, lui fit couper les cheveux pendant qu'il dormoit. Samson perdit aussitôt toute sa force, non qu'elle fût enfermée naturellement dans ses cheveux, mais parcequ'il avoit plu à Dieu de l'y attacher comme un signe de la grace qu'il lui avoit accordée. Samson se voyant à son réveil investi des Philistins, croyoit se jouer de leurs efforts, comme il avoit déjà fait plusieurs fois ; mais Dieu s'étoit retiré de lui, dit l'Écriture. Les Philistins donc l'ayant pris, lui creverent aussitôt les yeux, le chargerent de chaînes, et le renfermerent dans une prison, où ils lui firent tourner la meule d'un moulin. Cependant ses cheveux commencerent à revenir. Les Philistins ayant fait une grande solemnité à l'honneur de leurs idoles, à qui ils attribuoient la prise de Samson, ils commanderent qu'on le fit venir dans le lieu où ils étoient assemblés, afin qu'il jouât devant eux. Ce lieu étoit rempli d'hommes et de femmes : tous les Princes des Philistins y étoient, et il y avoit bien trois mille per-

années, qui du haut de la touron regardoient Sanson
 courir devant eux. Sanson n'indist fait courir le pro-
 phe des deux principales colonnes qui soutiennent tout
 l'édifice, comme pour s'y appuyer et se reposer; il
 invoqua le Seigneur, et le pria de lui rendre ses pré-
 cieuses forces. Il prit ensuite les deux colonnes, et les
 arracha avec tant de force, que tout l'édifice tomba et
 écrasabla sous ses ruines ce grand nombre de Philistins
 qui y étoient assemblés. Sanson y périt avec eux;
 comme il paroît qu'il fut par ce moyen la cause de
 sa mort, nous aurions sujet de détester cette action
 comme un crime, si le miracle que Dieu fit en lui
 pendant ses premières forces, ne nous faisoit juger
 qu'il n'agit en cette occasion que par un instinct par-
 ticulier de l'Esprit de Dieu, qui vouloit se servir de
 cette rencontre pour punir les Philistins. En effet,
 l'Écriture marque que Sanson en fit périr beaucoup
 plus en mourant, qu'il n'en avoit tué pendant sa vie.
 On peut trouver dans cette histoire une image assez
 naturelle de ce qui arrive à une âme élevée dans la piété
 et qui s'est consacrée à Dieu des ses plus tendres an-
 nées: elle est invincible à tous les différens efforts des en-
 nemis de son salut: mais si elle est assez malheureuse
 pour se laisser séduire aux attrait du péché, Dieu se
 retire, elle perd toute sa force, tombe dans un funeste
 aveuglement, devient l'esclave et le jouet des démons;
 et ce n'est que par la pénitence, et en joignant
 de grands efforts à la prière et à la mortification,
 qu'elle peut sortir d'un état si déplorable, et redevenir
 victorieuse de ses ennemis.

XLI. *Naissance et éducation de Samuël.*

Anne mere de Samuël, après avoir passé une grande
 partie de sa vie dans la stérilité, pria Dieu avec tant
 de ferveur, qu'enfin elle obtint de lui cet enfant, qui
 fut le fruit de sa prière, et la récompense de sa foi.
 Elle le consacra pour toute sa vie au Seigneur, et
 lorsqu'il eut environ trois ans, elle le mit entre les

mais du Grand Prêtre Eli. Dieu bénit la part de la nuit, par un abondance de grains sur sa fin. Et lorsqu'il étoit de douze ans il étoit occupé au service du Grand Prêtre et du Ministre du Temple, où il couchoit auprès de l'Arche, Dieu le favorisa d'une révélation, par laquelle il fut jugé d'abord qu'il devoit être un jour. Il l'appela par trois fois durant la nuit, lorsqu'il dormoit. Et comme le petit Samuel croyoit que c'étoit la voix du Grand Prêtre, il lui alla demander chaque fois ce qu'il desiroit de lui. Mais dans la quatrième fois Dieu lui parla, et lui déclara les jugemens qu'il étoit sur le point d'exercer sur Elï et toute sa famille. Il lui fit entendre qu'il ne pouvoit plus souffrir la négligence criminelle de ce père lâche, qui sachant les désordres de ses enfans, se contentoit de leur en faire une légère réprimande. Quelque instance qu'Elï fit le lendemain pour savoir du jeune Samuel ce que Dieu lui avoit dit durant la nuit, il arracha avec peine de sa bouche ce que son respect pour le Grand Prêtre le portoit à supprimer. Elï reconnaissant enfin la justice de l'arrêt de Dieu, vit trop tard qu'il ne suffiroit pas à un père d'être bon, s'il ne travailloit à rendre ses enfans sages, et se disposa à souffrir avec une humble soumission la peine qu'il avoit méritée par la mauvaise éducation de ses deux fils.

228

XLII. Punition d'Elï.

Dieu voulant accomplir les malheurs qu'il avoit prédits à la famille d'Elï, se mit que les Philistins fissent une nouvelle guerre aux Israélites. Étant donc incités contre son peuple, ils négocierent de le ravoir de sa force par les Philistins. Les Israélites surpris d'un si malheureux succès, se persuadèrent que pour ne plus tomber dans un semblable accident, ils devoient en apporter ce qu'ils avoient de plus saint, c'est-à-dire l'Arche d'Alliance. Mais dans ce qu'ils firent.

quand on l'arriva, ce qu'il a mesuré de plus sacré de
 monde, laissa porter l'Arche dans le camp, sans se
 mettre en peine de la défendre. Toute l'armée la re-
 çut avec de si grandes acclamations de joie, que les
 Philistins en furent d'abord étonnés. Mais ces idées
 s'étant rasurées ensuite, fondirent avec impétuosité
 sur les Juifs, prirent l'Arche, tuèrent les deux
 Rois d'Heü, taillèrent en pièces trente mille hom-
 mes et mirent le reste en fuite. Heü qui attendoit
 avec beaucoup d'inquietude le succès de cette guerre,
 qui trembloit pour l'Arche, de peur qu'elle ne fût
 profanée par les Philistins, entendant un homme qui
 venoit du combat, lui en demanda des nouvelles
 et l'homme lui annonça la défaite de l'armée : et
 lorsqu'il dit que l'Arche avoit été prise, ce Grand
 Prêtre, âgé de près de cent ans, tomba de sa chaise
 la renversa, et se cassa la tête. La femme d'un de
 ses fils, qui étoit enceinte, apprenant la mort de son
 mari et la prise de l'Arche, accoucha subitement, et
 mourut sur l'heure. Apprenons de cet exemple, que
 Dieu ne protège que ceux qui l'honorent, et qu'il ne
 fait éclater sa gloire que pour ceux qui travaillent à
 s'en rendre dignes.

XLIII. L'Idole de Dagon renversée.

L'Arche de Dieu ayant été prise, paroissoit desho-
 née ; mais elle ne fut jamais plus glorieuse que lors-
 qu'elle fut entre les mains des Philistins. Des qu'ils
 en furent les maîtres, ils la menerent à Azot, et la
 mirent dans le Temple auprès de l'Idole de Dagon.
 Mais le Seigneur fit bien voir en cette rencontre
 qu'il n'est pas semblable aux faux Dieux. Dagon ne
 put subsister devant l'Arche ; et le lendemain on le
 trouva renversé par terre. Ceux d'Azot étant sur-
 pris et affligés de la honte de Dagon, le relevèrent et
 le remirent en sa place. Mais le jour suivant on le
 trouva encore par terre, sans tête et sans mains. La
 vengeance de Dieu passa de cette idole aux idolâtres.

Les habitans d'Azot et des environs furent frappés de maladie, et il sortit tout d'un coup des champs et des villages une multitude de rats qui désola tout leur pays. Les Philistins voyant que ceux d'Azot ne pouvoient plus supporter la présence de l'Arche, la firent mener dans d'autres villes où elle causa de semblables maux. C'est pourquoi craignant qu'enfin elle ne les fit tous mourir, ils assemblèrent leurs sages et leurs dévots, qui leur conseillèrent de renvoyer l'Arche avec un petit coffre, dans lequel ils mettroient des pains que exprimeroient les plaies dont Dieu les avoit frappés. Ainsi Dieu fit voir en cette rencontre, qu'il n'a pas besoin du secours des hommes pour faire paroître sa gloire, et qu'il puni t, et ou tard l'abus des choses qui lui sont consacrées.

XLIV. Les Philistins renvoient l'Arche.

Les Philistins, suivant le conseil de leurs sages, firent un chariot tout neuf pour mettre l'Arche dessus, et y attelèrent deux vaches dont ils enfermèrent les petits; afin que si ces animaux, malgré l'instinct de la nature, ne laissoient pas d'aller vers les terres des Israélites, ils conussent que ce n'étoit point par hazard, mais par un effet visible de la puissance de Dieu qu'ils avoient été frappés de tant de plaies. Dieu s'accommoda en quelque façon à leur foiblesse, et fit que les vaches surmontant la tendresse naturelle qu'elles avoient pour leurs petits, traînèrent l'Arche sans s'arrêter. Elles allèrent droit vers la terre des Juifs, et devinrent ainsi une admirable figure de la manière dont on doit aller à Dieu en s'élevant au-dessus de toutes les affections de la terre. Les grands d'ente les Philistins voulurent être témoins de cette merveille, et ils virent avec étonnement que l'Arche s'arrêta en Bethshams qui étoit la première ville des Juifs. Le peuple de cette ville fut dans une extrême joie en voyant l'Arche, dont la prise tenoit tout Israël dans le deuil. Mais cette joie fut bientôt changée en

l'ar
des
per
che
qu
pren
la m
sont
né
esur
qu'à
y m
bon
lieu
pos
à is
Ainsi
corps
hard
leur
la vie

Par
Prop
dans
et leu
afin d
heure
y rai
les id
manda
pour
leurs
solenn
trou
sevo
sur po

armes, lorsque Dieu punit les regards trop curieux des Bethsamites, et d'appa plus de cinquante mille personnes, parce, dit l'écriture, qu'ils avoient vu l'Arche du Seigneur. La frayeur dont ils furent misis, fit qu'ils envoyèrent prier ceux de Gath de venir reprendre l'Arche. Il y vintrent, enlevèrent l'Arche, et la mirent dans la maison d'Abinadab, où elle n'attira point de plaies sur le pays, mais plutôt toutes sortes de bénédictions. Ce qui nous a encore semblablement que Jesus Christ dont elle étoit la figure, ne demande qu'à répandre ses grâces sur les hommes, quand on n'y met point d'obstacle. Les Bethsamites sembloient honorer l'Arche en se réjouissant de la recevoir au milieu d'eux; mais parcequ'ils mettoient leur gloire à posséder ce dépôt sacré sans se mettre en peine d'obéir à la Loi de Dieu, ils furent punis de leur sacrilège. Ainsi, dit saint Grégoire, plusieurs s'approchent du corps du Fils de Dieu avec une confiance pleine de hardiesse; et parcequ'ils ne travaillent pas à rendre leur ame pure, ils trouvent la mort dans la source de la vie.

XLV. *Défaite des Philistins.*

Pendant que les choses étoient en cet état, le saint Prophète Samuël, animé de l'esprit de Dieu, prêcha dans tout Israël, représenta à ce peuple leurs péchés, et leur promit que s'ils vouloient quitter leurs idoles afin de ne plus adorer que Dieu seul, ils seroient heureux à l'avenir et que Dieu les délivreroit de la tyrannie des Philistins. Lorsqu'ils eurent renversé les idoles de l'Ashtoret et de l'Astartoth, Samuël leur commanda d'assembler à Mizpah, afin qu'il y pût prier pour eux. Quand ils y furent, ils se couronnèrent de jeûnes et de pleurs passés. Le lendemain un jeune soldat, ils s'humilièrent devant Dieu, et se couronnèrent de jeûnes et de pleurs passés. Le lendemain un jeune soldat, ils s'humilièrent devant Dieu, et se couronnèrent de jeûnes et de pleurs passés. Le lendemain un jeune soldat, ils s'humilièrent devant Dieu, et se couronnèrent de jeûnes et de pleurs passés.

de pitié, ils furent surpris d'apprendre que les Philistins marchèrent pour les venir combattre. Ces ennemis du peuple de Dieu sachant que les Juifs étoient assemblés à Maspha. crurent que c'étoit une occasion de se défaire d'eux en un seul jour ; et ne sachant par que le Seigneur du qui dépend la victoire, s'étoit reconcilié avec son peuple à la prière de Samuël, ils espéroient le même succès de leur entreprise, qu'ils avoient éprouvé peu auparavant. Samuël offrit son holocauste à Dieu ; et à lui fut si agréable, qu'il leuca au même moment de grands tonnerres contre les Philistins. Ils en furent si épouvantés, qu'ils prirent la fuite d'eux-mêmes. Les Israélites en tuèrent plusieurs et les poursuivirent longtem. Ainsi Samuël, par cet holocauste qu'il offrit à Dieu pour se reconcilier avec son peuple, rendit la paix aux Juifs en faisant cesser leur dérèglement qui leur avoit attiré la guerre ; et il les gouverna depuis avec le soin et l'amour d'un vrai pere. Mais sa violence arrêta le cours de toutes ces prospérités : car Samuël eut des enfans qui n'imiterent point ses vertus. Les Juifs prirent cette occasion pour demander à être gouvernés par un Roi comme les autres peuples, et ils se laisserent d'être gouvernés de Dieu même par l'entremise de ses Ministres. Samuël extrêmement affligé de cette proposition, s'en plaignit devant Dieu ; et Dieu lui témoignâ que c'étoit sur lui-même que cette offense retomboit. Il lui commanda néanmoins de leur accorder ce qu'ils désiroient. Mais il voulut auparavant que Samuël les avertît de tout ce que ce nouveau Roi exigeroit d'eux ; ce qui n'étonna point ce peuple. On admire, comme remarquent les saints Peres, que les Juifs aient préféré le gouvernement d'un homme à celui de Dieu ; et on n'admire point que la plupart des Chrétiens aiment mieux obéir au démon qu'à Jésus-Christ dont ils sont les membres.

XLVI. *Sam est fait Roi.*

Dieu voulant accorder à son peuple le Roi qu'il

demandoit, élut Saül de cette sorte. Son pere ayant perdu ses anesses, envoya Saül les chercher. Il ne les trouva point ; et il étoit près de s'en retourner, si un serviteur qui l'accompagnoit, ne lui eût dit qu'il pourroit en sçavoir des nouvelles par Samuel. Ils allèrent donc le trouver, et Dieu déclara à Samuel que c'étoit celui qu'il avoit choisi pour être Roi, et pour délivrer son peuple de la violence des Philistins. Le saint Prophet le reçut chez lui, et le traita avec bonté et respect. Lorsque Saül s'en retourna le lendemain, il le conduisit ; et ayant fait marcher devant le serviteur qui l'accompagnoit, il répandit une petite phiole d'huile sur sa tête, et lui déclara que par l'ordre de Dieu il le sacroit Roi d'Israël. Saül ne dit rien à son pere de tout ce qui s'étoit passé ; il ne se trouva pas même dans l'assemblée solennelle que Samuel avoit convoquée pour l'élection d'un Roi. Néanmoins dans cette assemblée le sort tomba sur Saül, qui fut déclaré Roi. On l'alla prendre chez lui, où Dieu avoit fait connoître qu'il se tenoit caché. Samuel le montra à tout le peuple, et leur fit remarquer qu'il n'y en avoit point qui fût d'une taille plus avantageuse. Il fut fort humble d'abord, et il dissimula par sa modestie la révolte de quelques uns qui ne voulurent pas le recevoir pour leur Roi. Mais il fit voir par la suite, et principalement par le sacrifice qu'il vouloit offrir lui-même au lieu de Samuel, par une précipitation indiscrete, qu'il est difficile d'être bien humble dans les grandes dignités, et qu'il est souvent plus avantageux de demeurer dans un état mediocre, que d'être élevé au-dessus des autres.

XLVII. *Victoire de Jonathan.*

Saül étant en guerre contre les Philistins, les deux armées se trouverent assez proches l'une de l'autre. Les Juifs qui étoient beaucoup plus foibles, demouroient cachés dans des cavernes ; mais Dieu qui vouloit humilier les ennemis de son peuple, inspira à Jo-

nathas, fils de Saül, d'aller lui seul avec son écuyer, dans le camp des Philistins. Ce jeune Prince y étant arrivé en grim pant par des rochers presque inaccessible, tua d'abord quelques Philistins qu'il rencontra ; ce qui ayant peu à peu mis l'ennemi dans le camp, ils furent tous saisis d'un tel trouble, qu'ils retournerent leurs armes contre eux-mêmes. On entendit le bruit de ce désordre du camp des Israélites ; et Saül ayant conjecturé ce qui s'étoit passé par l'absence de Jonathas qui ne se trouva point dans le camp, il se hâta d'aller poursuivre les Philistins, et d'achever une victoire que son fils avoit commencée. Il fit même un serment, et maudit celui de toute l'armée qui mangeroit avant la nuit. Ce qui fit que toutes les troupes passant par un lieu plein de miel, n'osèrent y toucher. Mais Jonathas qui ne savoit rien de cette défense, pressé par la nécessité, et par l'épuisement de ses forces, étendit le bout de sa baguette pour prendre un peu de miel, qui lui redonna une nouvelle vigueur. Après quelque repos qu'on prit le soir, comme on vouloit recommencer à poursuivre encore les Philistins pendant la nuit, Saül consulta Dieu pour savoir quel seroit le succès de cette entreprise ; mais il ne put en avoir aucune réponse. Il répondit aussitôt que quoiqu'un du peuple avoit irrité Dieu, et juré que quand ce seroit Jonathas même, il mourroit. On sut en effet que c'étoit Jonathas. Saül lui demanda ce qu'il avoit fait. Ce jeune Prince plaignit son malheur, et lui dit : *J'ai pris en passant un peu de miel au bout d'une baguette, et pour cela on m'a dit la vie.* Saül persista dans le dessein de faire mourir son fils, qui empêchoit ce jour-là qu'on exterminât entièrement les Philistins. Mais le peuple touché de l'action admirable de Jonathas, l'arracha d'entre les mains de son père, jura qu'il ne mourroit point, le délivra ainsi du péril : ce qui apprend comme disent les saints Pères, combien il est dangereux de goûter, pour peu que ce soit, le miel, c'est-à-dire, le plaisir du monde ; ce miel plait pour un temps, mais enfin il cause la mort.

Les
 sur ce
 part a
 pargn
 e qui
 quabr
 terpr
 qu d
 voit d
 des, s
 Roi.
 rrité c
 Saül q
 Saül v
 accom
 dit Sa
 Saül r
 in mole
 teile, r
 l'avoit
 et que
 monteu
 voix de
 ment l'
 la prés
 est con
 qui ne
 sorte s
 pendan
 et lui d
 dire qu
 jour ét
 tenoes,
 effacen
 qu'elle
 mettai
 Propri

XLVIII. *Saul désobéit à Dieu.*

Les péchés des Amalécites étant montés jusqu'à leur comble, Dieu ordonna à Samuël de dire de sa part à Saül de les détruire entièrement sans rien épargner, et sans réserver la moindre chose de tout ce qui leur appartenoit. Saül alla donc avec une ombreuse armée contre ce peuple idolâtre : mais il interpréta à sa fantaisie le commandement qu'il avoit reçu de Dieu. Il consentit qu'on réservât ce qu'il y avoit de meilleur et de plus beau, soit dans les troupeaux, soit dans les troupeaux ; et il sauva Agag leur Roi. Dieu fit connoître à Samuël combien il étoit irrité de cette désobéissance. Samuël alla trouver Saül qui s'étoit déjà fait élever un arc de triomphe. Saül vint audevant du Prophète et lui dit qu'il avoit accompli les ordres du Seigneur. *D'où vient donc, dit Samuël, que j'entends ce cri de bêtes et de troupeaux ?* Saül répondit que le peuple les avoit réservés pour les immoler à Dieu. Mais ce saint Prophète animé de zèle, représenta à ce Prince orgueilleux, que Dieu l'avoit élevé, sans qu'il l'eût mérité, à la dignité royale, et que cependant il s'étoit laissé aller à un intérêt honteux, qui l'avoit empêché d'obéir fidèlement à la voix de Dieu. Il lui fit voir que c'est principalement l'obéissance que Dieu exige des hommes ; qu'il la préfère à tous les sacrifices ; que la désobéissance est comme une espèce d'idolâtrie, (parce que celui qui ne veut obéir qu'à lui-même, s'établit en quelque sorte son Dieu, puisqu'il veut se rendre comme indépendant.) Il lui déclara enfin que Dieu le rejettoit, et lui étoit le Royaume. Ce mot toucha Saül, lui fit dire qu'il avoit péché. Mais cette confession a toujours été regardée comme la figure des fausses pénitences, qui augmentent plus les fautes qu'elles ne les effacent, et qui attirent encore plus la colère de Dieu, qu'elles n'excitent sa miséricorde. Car ce Prince se mettant peu en peine de la colère de Dieu, prit le Prophète de l'honneur au lieu de devant le visage ; et

son ambition fit bien voir avec quelle justice Dieu n'écoutoit point sa confession hypocrite ; puisque, comme il regarde plus le cœur qu'il n'écoute les paroles, il voyoit dans l'ame de ce Prince superbe un desir passionné d'être honoré des hommes.

XLIX. *David est sacré Roi.*

Saul ayant été rejeté de Dieu à cause de sa désoberissance, Dieu choisit aussitôt un autre Roi pour gouverner son peuple. Il se servit encore de Samuel pour le sacrer. Ce saint Prophète alla offrir un sacrifice en Bethléem. Lorsqu'il y fut arrivé, il invita à manger Isai, pere de David, avec ses enfans. Il les considéra les uns après les autres, parceque Dieu lui avoit déclaré qu'il avoit choisi l'un d'eux pour Roi. Mais il vit bien en cette occasion, que Dieu ne s'arrête pas comme nous aux apparences extérieures dans les jugemens qu'il fait des hommes. Car les sept enfans d'Isai ayant paru devant lui, sans que Dieu témoignât en élire pas un d'eux, il demanda s'il n'y en avoit plus. On lui dit qu'il en restoit encore un petit qui païssoit les brebis. Il le fit venir ; et Dieu lui dit que c'étoit celui-là qu'il devoit sacrer. Dès ce moment l'esprit de Dieu remplit David, et quitta Saul. Ce Prince abandonné de Dieu fut saisi de l'esprit malin, qui l'agitoit de fureur, et le tourmentoit cruellement. Ses Officiers lui conseillerent de chercher dans son Royaume quelque personne qui jouât excellentement de la harpe ; afin que lorsque l'esprit malin se saisiroit de lui, l'harmonie de cet instrument le soulageât. Il ne se trouva personne plus habile en cet art que David. Saül l'aima avec beaucoup de tendresse ; il le fit son écuyer, et voulut l'avoir toujours à sa suite.

L. *David tue Goliath.*

Il se fit la guerre aux Philistins ; et les armées étant campés assez près l'une de l'autre, Goliath,

Phil.
frun
tant
qu'il
ble ;
qu'il
battr
ne m
insul
ou d
l'ava
Isai
étie
qu'il
se se
man
colui
prom
cet e
sorte
avec
quitt
de vo
d'aut
hant
ment
cont
On l
comp
vit tr
perm
disan
à se
lesqu
ce qu
d'ac
son é
cet é
quoi

Philistin, d'une grandeur de corps qui étoit monstrueuse, mais d'un orgueil encore plus grand, vint durant quarante jours insulter aux Israélites, et leur dit qu'il étoit inutile que tant de monde combattit ensemble; qu'il falloit terminer ce différend par un duel; qu'aussi le plus hardi des juifs n'avoit qu'à venir combattre contre lui. Il accompagnoit ce défi de tant de mépris, que tout Israël ne pouvoit souffrir cette insulte. Mais la fierté de ce géant et la grandeur de son corps, jointe à l'appareil effroyable de ses armes, faisoit trembler les plus hardis. En ce même temps Saül envoya son fils David vers trois de ses frères, qui étoient à l'armée, pour leur porter des nouvelles. Lorsqu'il fut au camp, il vit ce Philistin audacieux; et se sentant animé de zèle de la gloire de Dieu, il demanda qui étoit cet homme, et ce qu'on donneroit à celui qui le tueroit. On lui répondit que Saül avoit promis sa fille et de grands biens à celui qui déferoit cet ennemi. Mais ses frères l'entendant parler de la sorte, lui reprochèrent sa vanité, et le renvoyèrent avec mépris à la garde de ses brebis qu'ils n'avoit quittées, disoient-ils, que par un desir présomptueux de voir le combat. David qui sentoit dans lui bien d'autres mouvemens que ceux que produit une vanité humaine, et brûlant du zèle de Dieu, dit assez clairement parmi les soldats, que ce seroit lui qui iroit contre cet homme, et qu'il ne le craignoit point. On l'écoute, on l'interroge, on le mène à Saül, qui, comparant sa petitesse avec la grandeur de Goliath, vit trop d'inégalité dans ce combat, et ne l'eût jamais permis, si David lui-même ne lui eût persuadé, en lui disant qu'il étoit accoutumé, en gardant les troupeaux, à se battre contre les ours et contre les lions, après lesquels il couroit pour leur arracher d'entre les dents ce qu'ils lui avoient emporté de son troupeau. Saül d'ne se rendit, et donna à David ses propres armes et son épée. Mais David ayant essayé de marcher dans cet équipage, il ne le put faire librement. C'est pourquoi quittant cet appareil, il se voutut que les armes

ordinaire, qui étoient un bâton et une fronde. Goliath le voyant approcher, se moqua de lui, et courut pour le percer de sa lance. David, de son côté, courut au-devant de Goliath, et d'un coup de fronde, il lui enfonça une pierre dans le front. Ce coup ayant renversé le Philistin par terre, David se jeta sur lui, lui coupa la tête de sa propre épée, et repandit par cette mort la terreur dans toutes les armées des Philistins. La surprise et la joie étoient si grande, qu'ils ne pouvoient assez admirer le courage de celui qui les avoit délivrés de ces ennemis. Le Roi commença à s'informer plus particulièrement qui étoit David; il voulut sçavoir de quelle maison il étoit, et comment se nommoit son pere. Jonathan, fils de Saül, qui avoit fait lui-même de si grandes actions contre les Philistins, bien loin de porter une basse envie à un inconnu qui effaçoit par une seule victoire tout ce qu'il avoit fait jusques là de plus glorieux, lia avec lui une amitié très étroite. Il se défit de tous ses ornemens et de toutes ses armes, et en revêtit David. Mais l'admiration du peuple passa plus avant; car lorsque David revint de la guerre, les femmes sortirent de toutes les villes au-devant du Roi Saül, en chantant et en dansant avec des instrumens de musique: elles se répondoient l'une à l'autre, et disoient en chantant, que Saül avoit tué mille Philistins, mais que David en avoit tué dix mille. Cette parole déplaît étrangement à Saül; et depuis ce jour-là il ne regarda jamais David de bon œil.

LI. Saül veut tuer David.

L'envie de Saül contre David croissoit de jour en jour; et elle alla si loin, que ce Prince le voulut percer d'une lance pendant qu'il jouoit de la harpe en sa présence, selon sa coutume. David évita le coup, et s'enfuit. Saül, pour le prendre plus adroitement, lui fit dire qu'il lui donneroit sa fille Michal en mariage, pourvu qu'il tuât cent Philistins. Cette

position, qui ne tendoit qu'à exposer David aux
 meurs, tournas à la confusion de Saul, et à la gloire
 de celui qu'il persécutoit : puisqu'ayant tus deux
 des Philistins, au lieu de cent que Saul lui deman-
 doit, il épousa sa fille sans tomber dans le péril qu'il
 avoit préparé. Saul vouloit encore une fois le
 tuer de sa lance, lorsqu'il jouoit de la harpe ; mais
 David prévint ce coup par son adresse, et s'enfuit.
 Saul résolu enfin de perdre David, quelque prix que
 coûtât, fit investir sa maison par des archers durant
 la nuit, afin que le jour étant venu, on le tuât. Mi-
 chelle, femme de David, étuda cet ordre barbare, et
 descendit la nuit par une fenêtre. Saul se voyant
 trompé par sa propre fille, fit poursuivre son ennemi,
 qui s'étoit retiré chez Saoul. Tous ceux qu'il en-
 voya furent saisis de l'esprit de Dieu, sans pouvoir
 enser d'avantage à exécuter les ordres de Saul, qui
 étant venu le matin fut aussi saisi comme eux de
 l'esprit de Dieu, et fut contraint de s'en retourner
 sans rien faire. Dieu fit voir par là que les méchans
 ne peuvent aver de leur puissance à l'égard de ceux
 qui ne qui leur sont les plus odieux, qu'autant que
 Dieu le leur permet ; et qu'il seut, quand il lui plait,
 trer leur violence.

LII. Saul fait tuer le Grand Prêtre.

Jonathas qui avoit inutilement fait ses efforts pour
 que cessât l'animosité que son père avoit contre
 David, alla en secret trouver son ami, qui s'étoit re-
 tiré dans une caverne, et lui fit savoir, par un signal
 dont ils étoient convenus, qu'il devoit s'enfuir. Da-
 vid sortit de sa caverne ; ils s'embrassèrent et se pro-
 mirent réciproquement une amitié éternelle. David
 dans cet état de fugitif où il manquoit de toutes
 choses, alla trouver le Grand Prêtre Achimelec : il
 lui exposa qu'il manquoit de vivres. Achimelec
 ayant point d'autres pains que ceux qui avoient été
 offerts à Dieu, les lui donna par une nouveauté, que

nécessité où se trouvoit David, rendoit excusable. Il lui donna aussi l'épée de Goliath, et l'aida de tout ce qu'il put. Mais cette charité lui coûta la vie; car Doëg, Iduméen, un des Officiers de Saül, lui vint dire ce qu'Achisellec avoit fait à David. Saül fit venir aussitôt le Grand Prêtre, qui se justifia en protestant qu'il ne savoit rien de l'innuité du Roi contre David, et qu'il le considéroit au contraire comme son fidele serviteur et comme son gendre. Mais sa défense si juste n'arrêta pas la fureur de Saül, et son innocence n'empêcha pas qu'il ne le fit tuer sur l'heure. Et comme personne n'osoit mettre la main sur le Prêtre du Seigneur, il ne se trouva que Doëg assez hardi, non seulement pour tuer le Grand Prêtre, mais encore quatre-vingt-cinq Prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux. David fut extrêmement affligé de cette nouvelle. Il prit Abiathar, fils d'Achisellec, en sa protection, et lui promit de ne l'abandonner jamais.

LIII. David fuyant Saül.

Saül persécutoit David avec tant de violence, que pour prendre un seul homme, il employoit toutes les forces de son Royaume. Il vint enfin l'assiéger dans le désert de Ziph, et il s'y opiniâtra à le vouloir prendre à quelque prix que ce fût. Lorsqu'il passoit les nuits avec toute son armée dans le désert, David, par un courage qui lui étoit inspiré de Dieu, vint deux fois Abiathar, le trouver la nuit dans sa tente. Il vit que non seulement Saül, mais Abner, son Capitaine des Gardes, et tous ses Officiers, étoient dans un profond sommeil, comme n'ayant à poursuivre qu'un ennemi dont ils n'avoient rien à craindre. Abiathar représenta alors à David, que Dieu livroit lui-même son ennemi entre ses mains, et qu'il pourroit en un moment se délivrer de toutes ses peines. Mais David respectant son ennemi l'apocritou saute dont il avoit été sacré Roi, non seulement refusa de mettre

la main sur lui, mais ne voulut pas même permettre à Abissai de le faire. Il se contenta d'emporter sa lance et sa coupe ; et lorsqu'il s'en fut allé, il appella de loin Abner, pour le réveiller. Il lui reprocha la négligence avec laquelle il gardait son Prince, et lui demanda où étoit la lance et la coupe de Saul. Saul se réveilla à ce bruit ; et entendant la voix de David, lui témoigna quelque bonté en apparence, et l'appella même son fils. Mais David lui demanda, avec une tendresse admirable, pourquoi il persécutoit avec tant d'animosité un de ses serviteurs, qui n'étoit que comme un chien mort auprès de lui. Il lui représenta l'innocence de toute sa vie, et finit en lui disant que si c'étoit le Seigneur qui l'irritoit contre lui, il prioit Dieu d'agréer son sacrifice ; mais que si c'étoient les hommes qui l'animoient à la vengeance, ces hommes quelque'ils fussent, étoient maudits de Dieu. Saul eut rien à répondre à la justice de ces plaintes. Il trouva qu'il avoit péché ; il reconnut sa folie, et il comença qu'il avoit beaucoup ignoré de choses. Il le laissa donc en paix, et David lui envoya sa lance. Ce qui redoubla la gloire de cette action, c'est que David n'avoit pas lieu d'attendre aucune reconnaissance de sa douceur, comme il en avoit eu un exemple depuis peu, ayant point voulu tuer Saul dans une caverne où il étoit retiré, sans sçavoir que David y étoit caché avec ses gens. Car s'étant contenté de couper un morceau de sa robe sans le toucher, Saul admira cette générosité de David, et il ne laissa pas néanmoins de le poursuivre comme auparavant. Cette douceur, dans un temps où l'on n'avoit pas encore vu celle du Fils de Dieu sur la terre, doit bien confondre les Chrétiens qui ne font point difficulté de pousser aussi loin qu'ils peuvent leur animosité et leur vengeance contre leurs frères.

LIV. *Mort de Saul.*

Saul, qui étoit en guerre contre les Philistins, ayant demandé à Dieu pour sçavoir le succès du combat, sans

en recevoir aucune réponse, agit en désespoir et en fureur, et vouta demander au dieux ce qu'il ne pouvoit obtenir du Ciel. Mais lorsqu'il eut fait ses vœux sortis à vaines contre les dieux, il ne laissa pas de les consulter. Il se déguisa ; et étant entré chez une femme qui se mêloit de ces autres sciences, il lui demanda qu'elle lui fit venir le Prophète Samuel. Et Dieu, pour punir la curiosité d'un de ce Prince, permit que ce Prophète, ou peut-être un Saméon, parut sous la figure de Samuel, et lui dit d'une voix étonnante ; *Pourquoi m'interrogez-vous, puisque le Seigneur vous a déjà abandonné, pour passer à celui qui doit régner à votre place ? Dieu va faire jeter par vous tous les noms dont il vous a nommés. Il donnera votre Royaume à David ; il va vous laisser aux mains d'un Philistin ; et bientôt, vous et vos enfants, serez avec moi.* Samuel disparut à cette parole, et Saul tomba par terre sans vouloir prendre ni breuvage de nourriture, quoiqu'il fût en extrême faiblesse. La prédiction fut accomplie. Les troupes de Saul furent toutes employées, et ses ordres furent tous. Il fut blessé d'une seule flèche, dont le blessure, jointe au désespoir qui le pressoit, le porta à prier son Loyer de le tuer. Ce que cet Officier lui ayant refusé, il s'enfonça lui-même la pointe de son épée dans l'estomac, et se laissa tomber évanoui. Telle fut la fin de ce Prince malheureux, qui pour avoir épargné Amaléc par une compassion insensée, et traité si cruellement les Filles du Seigneur, tomba ensuite dans une si grande barbarie contre lui-même : trop heureux s'il eût péri dans une telle entreprise si estimable, qu'il fit paroître d'abord dans son exaltation.

LV. David joint les meurtriers de Saul.

La joie que les Philistins eurent de la mort de Saul fut si grande, qu'ils conjurèrent en tête par la faire voir sans toutes leurs veilles, et pour l'offrir ensuite avec ses armes dans le temple de leur dieu. Ils en

firent en cela que ce que fait le commun des hom-
 mes, qui se rejouissent toujours de la mort de ceux
 qui leur font de la peine. Mais David, qui suivoit
 d'autres maximes, eut bien d'autres sentimens : et
 fermant les yeux et aux biens qu'il en alloit recevoir,
 et aux maux qu'elle lui épargnoit, il pleura d'une
 douleur sincere Saül et Jonathan, et composa un
 antique funebre en leur honneur. Il témoigna de-
 plus une reconnaissance particuliere aux peuples de
 Gabaï Gaiad, qui avoient rendu aux corps de Saül
 et de ses enfans les derniers honneurs, et qui avoient
 accompagné leurs funérailles de jeûnes et de larmes.
 Mais le respect qu'il avoit pour ce Prince, même
 après sa mort, parut dans une racontre encore bien
 plus considérable. Un Amalécite étant venu trouver
 David dans Siceleg, David lui demanda des nouvelles
 du combat, et principalement de Saül et de Jona-
 than. Cet Amalécite lui dit que Saül étoit mort :
 pour lui en donner des preuves, il ajouta que s'étant
 trouvé par hazard sur la montagne de Gelboe, il avoit
 vu Saül appuyé sur la pointe de son épée, afin de s'en
 couvrir le corps, et que les Philistins étant près de
 jeter du foin sur lui, Saül l'avoit appelé et l'avoit prié de
 s'en faire promptement mourir : ce qu'il avoit fait : et
 qu'après la mort de ce Prince, il étoit pris sans s'en
 douter, qu'il apportoit à David. David, qui dans le dou-
 leur sensible où il se trouvoit, étoit bien éloigné de se
 voir obligé à un homme qui lui apportoit cette con-
 nouvelle, et qui disoit avoir contribué à cette mort, déchir-
 a ses vêtements, demanda à cet Amalécite comment il
 avoit été si près de lui pour mettre la main sur l'œil de
 ce prince, et s'il l'avoit même. Il commanda à un de
 ses serviteurs de le tuer, laissant un grand exprobra-
 tion sur cette conduite, de ne se rejouir jamais de la mort
 de son ennemi, ni du mal, quoique juste, qu'il avoit
 fait. Après la mort de ce malheureux Prince, David
 vint résider à Hebron, pour y être dans sa capitale, où la
 tribu de Juda le sacra pour être son Roi, pour alors
 étant l'âge de trente ans. Deux ans après, Saül

sa th. fils de Saül, ayant été assassiné en dormant, par deux scélérats qui apportèrent sa tête à David, le Prince ne témoigna pas la moindre joie d'une mort qui lui alloit donner un Royaume possible sur toutes les Tribus. Et ayant fait le même traitement à deux hommes qui à l'Amalécite, qui s'étoit vanté de voir tuer le Roi Saül, il fit voir par ce double exemple de générosité et de douceur, qu'il aimoit sincèrement ses ennemis.

LVI. Oza frappé de mort.

Aussi-tôt après la mort d'Isboseth, toutes les Tribus d'Israël vinrent se soumettre à David, qui, reconnoissant que c'étoit alors que Dieu vouloit l'établir dans le Royaume qu'il lui avoit donné dès le vivant de Saül, fit de grandes guerres, et alla attaquer Jérusalem, qui étoit encore soumise aux Jébuséens. Il le défit malgré la manière outrageuse dont ils le traitèrent d'abord, dans la croyance qu'ils avoient d'être invulnérables. Dès que David fut maître de Jérusalem, et que les choses furent un peu tranquilles, il témoigna plus de piété que Saül n'avoit fait durant le temps qu'il fut Roi. Car au lieu que ce misérable Prince n'eut aucune pensée pour l'Arche, qui étoit toujours demeurée chez Abinadab, depuis que les Philistins l'envoyèrent soixante-dix ans avant ceci; David, bien loin d'imiter cette indifférence, lui fit préparer elle-même une tente magnifique; et assembla de ses sujets jusqu'au nombre de trente mille, pour la transporter à Jérusalem. Cette cérémonie fut accompagnée de toute la magnificence que la piété de ce saint Roi put inspirer. Il jouoit lui-même de la Harpe, et une infinité d'autres personnes faisoient retentir toutes sortes d'instrumens. Lorsque cette pompe remplissoit tout le peuple de joie, un accident imprévu changea tout d'un coup cette joie en tristesse, et jetta l'épouvante dans tous les esprits. Oza, fils d'Abinadab, qui conduisoit le chariot, où l'on avoit porté

Arche
de
et. Y
de
de
de
ment.
ne ta
in qu
Trom
craie
oyant
on d'O
blut un
Les Le
onie c
outes v
extraor
reuf et
Arche
ravers
eu que
vant p
sans r
ette pe
on cen
David r
Michol
ma
e rois
C'est po
résence.
eux; et
David
ites, au
en. — ae

L'Arche vit int que les bœufs qui traînoient ce chariot regardoient, que l'Arche étoit en danger de tomber, y porta aussitôt la main pour la soutenir : mais Dieu entra dans une grande colère à cause de la témérité de cet homme, le frappa sur l'heure, et il tomba tout-mort. Tous ceux qui furent à moins de ce chariotement, en furent sans de crainte ; et David lui-même tant qu'il fut de frayeur, changea aussitôt le dessein qu'il avoit de mener l'Arche chez lui.

Trois mois s'étant passés depuis la mort d'Oza, et la crainte de David s'étant peu-à-peu diminuée et voyant la prospérité dont Dieu avoit comblé la maison d'Obed-édon où l'Arche étoit en dépôt, il se résolut une seconde fois de la faire venir à Jérusalem, les Levites la portèrent sur leurs épaules. L'harmonie des chants de musique et des instrumens de toutes sortes de manières y fut ordonnée avec un soin extraordinaire. De six en six pas on immoloit un veuf et un bœuf. On fit entrer ainsi en triomphe l'Arche sainte dans Jérusalem, et on l'alla porter au travers d'une foule prodigieuse de monde, dans le lieu que David lui avoit fait préparer. Le Prince ayant paru en cette occasion revêtu d'un saphir de lig sans robe royale, Michol, sa femme, qui regardoit cette pompe des fenêtres du Palais, le surprisa dans son cœur, et lui en fit même des railleries. Mais David ne rougissant point de ce mépris, répondit à Michol : *Dieu m'a tiré des derniers de son peuple, et m'a préféré à votre père ; c'est par lui seul que je suis aujourd'hui établi paisiblement sur tout Israël. C'est pourquoi je m'humilierai de plus en plus en sa présence. Je serai toujours petit et méprisable à mes yeux ; et je ferai ma gloire de cet abaissement.*

LVII. *Crime de David.*

David ayant envoyé une armée contre les Ammonites, au lieu d'aller lui-même à la guerre suivant sa coutume, il demeura en repos dans Jérusalem. Un

jour qu'il se promenoit sur la terrasse de son Palais, ayant regardé une femme qui étoit fort belle, se laissa aller à un mauvais desir. Il s'informa qui elle étoit. On lui dit que c'étoit Bethsabée, femme d'Uri. Il la fit venir chez lui, et il commit un adultère avec elle. Ce premier crime fut suivi d'un autre : car ayant appris que cette femme étoit devenue enceinte, et voulant à quelque prix que ce fût cacher son adultère, il prit une résolution bien opposée à toute la douceur, qui jusque là lui avoit été si naturelle. Il donna ordre à Joab, son Général d'armée, d'exposer Uri dans l'éclaboussure qu'il jugeroit le plus dangereux, et de l'y abandonner avec tous ceux qui l'auroient accompagné. Joab obéit, et ayant laissé périr Uri dans une rude attaque où il ne lui donna point de secours, il envoya aussitôt la nouvelle à David qui épousa peu de tems après Bethsabée. Les châtes des saints doivent nous faire trembler, nous qui sommes beaucoup plus foibles. Aussi l'Écriture les propose non pour excuser ceux qui suivent ces grands hommes dans leurs péchés, mais pour tenir tous les justes dans l'humilité salutaire, et pour apprendre à ceux qui tombent comme David, à se relever comme lui par la pénitence.

LVIII. Pénitence de David.

David ayant commis deux si grands crimes, se voir par le peu de soin qu'il eut de se relever de cette chute, les profondes tenebres que le péché jette dans l'ame de ceux même qui sont les plus clairs. Il demeura en paix pendant une année dans un si grand d'ordre, si la paix n'auroit pu être dans un cœur qui a offensé Dieu d'une manière si criminelle. Mais lorsqu'il étoit dans cet oubli de Dieu et de lui-même, Dieu fut pitié de lui, et lui envoya Nathan, son Prophète, pour lui ouvrir les yeux, et pour lui faire sentir sa peine. Ce saint Prophète ayant reçu de Dieu un commandement si détestable, fit voir, par la manière adroit

tout il ne parla d'abord, avec quelle sagesse on doit
 reprendre les personnes qui sont dans un rang élevé,
 sans les rebuter par des paroles trop sèveres et trop
 dignes. Nathan usa de la parabole d'un homme qui
 ayant beaucoup de brebis, en ôta une à un pauvre qui
 n'avoit que celle-là, et qu'il avoit enquerrent. Ce
 Prince, qui n' étoit pas encore aveuglé dans ce qui se
 regardoit pas, prononça la sentence contre cet hom-
 me. Alors le Prophète n'usant plus de dissimulation,
 lui dit, avec une gravité digne de celui dont il étoit le
 ministre, que c' étoit lui-même qui étoit cet homme.
 Il lui représenta les biens que Dieu lui avoit faits, et
 les maux dont il l'avoit délivré. Il lui fit voir quel
 outrage il faisoit à Dieu, en payant tant de grâces
 d'une si norme ingratitude. David alors rentra en
 lui-même : il ne s'irrita point contre la vérité, lors
 même qu'elle le condamnoit. Il ne s'aigrit point
 contre le Prophète qui la lui représentoit sans le flater.
 Il ne lui demanda pas qui il étoit pour oser ainsi
 reprendre son Prince, et pour examiner la vie de son
 souverain. Il oublia en ce moment qu'il étoit Roi,
 pour se souvenir seulement qu'il étoit pécheur. La
 parole qu'il prononça, *j'ai péché contre le Seigneur*, fut
 en lui une parole de pénitence plus sincère qu'elle
 n'avoit été en Saül, et qu'elle n'est aujourd'hui en
 plusieurs Chrétiens. Il embrassa avec une humble
 soumission tous les maux que Nathan lui prédit devoir
 arriver sur sa propre famille ; et il vit cette longue
 suite de malheurs qu'on lui marqua, comme un moy-
 en favorable de satisfaire à Dieu, et d'appaiser sa co-
 lère. Mais en voyant avec un regret et une douleur
 amère, de quel état il étoit tombé, il ne désespéra point,
 comme remarque saint Chrysostôme, qui admire en
 cela le grand courage de ce Prince, et sa grande con-
 fiance en Dieu ; mais dès qu'il reconnut sa perte, il
 travailla, sans s'inquiéter, à la réparer le mieux qu'il
 lui fut possible, par une pénitence qui dura autant que
 sa vie.

Dieu ayant fait rentrer David en lui-même par ces avertissemens de Nathan, il lui fit bien voir par la manière dont il le traita ensuite, que sa plus grande préoccupation qu'il puisse faire aux pecheurs, étoit de ne les point épargner. Car premierement il frappa de mort son fils qui étoit né de son adultère, sans que ses larmes ni ses pleurs pussent changer l'arrêt de Dieu. Ensuite son fils Amnon commut son inceste avec Tamar sa sœur. Absalon irrité de cet outrage, tua son frère qui étoit né de la même mère que lui, et résolut de tuer Amnon, Il attendit deux ans après, et prit l'occasion d'un festin qu'il fit à tous ses frères en un jour de réjouissance, au milieu duquel il le fit assassiner. S'étant ensuite réfugié dans un pays étranger, il ne se permit de tant d'adresse, qu'au bout de trois ans David le permit de retourner dans sa maison, et deux ans après de revenir à la Cour. Mais des que ce fils ingrat eut vit bien avec son pere, il commença d'entreprendre contre son Royaume et contre sa vie. Il gagna d'abord l'affection du peuple, et se rendant populaire avec tous ceux qui venoient devant David pour terminer leurs différends, il leur faisoit entendre que s'il étoit Roi, il sauroit bien leur rendre justice. Ayant donc ainsi travaillé durant quatre ans à attirer beaucoup de monde dans son parti, il demanda à David la permission d'aller en Hébron, sous prétexte d'un vœu qu'il avoit fait pendant son exil. Lorsqu'il y fut arrivé, il se fit tout d'un coup déclarer Roi. Quand David l'eut sçu, il se vit obligé, à l'âge de plus de soixante ans, de sortir à pied de Jérusalem. Il passa le torrent de Cédron, et monta nus pieds et en pleurant, la montagne des Olives, accompagné de quelques gens de guerre, et d'une troupe de peuple qui le suivoit aussi en pleurant. Il souffrit dans cet état, avec une humilité prodigieuse, les insultes de Seméi, qui le maudissoit, et qui lui jettoit des pierres, et considérant cette étroite de son sujet comme l'insulte

re de sa révolte contre Dieu, il la regarda comme un effet de la justice de Dieu sur lui, et il reçut toutes ces injures avec la même soumission que si Dieu eût commandé à cet homme de les lui dire. Cependant Absalon étant entré en triomphe dans Jérusalem commença par violer les femmes de son père. Dieu permit que David reçut cet outrage pour le punir de celui qu'il avoit fait : Urie par son adultère ; et ce Prince éminent reconnut, par sa propre expérience, que quand l'homme se souleve contre Dieu, toutes les créatures se soulevent en même tems contre lui, pour venger Dieu de l'injure qu'on lui a faite. Ainsi il vit sa faute punie par le désordre de toute sa famille, par l'outrage de Thamar par la mort d'Amnon, par l'attentat d'Absalon contre lui-même, par les insultes d'un homme insolent, et enfin par le péril d'une mort toujours présente, qu'il n'évita que par une fuite honteuse, accompagnée de tant d'extrémités, qu'il n'y avoit que la vie de Dieu et l'espérance de pouvoir appaiser par tous ces maux, qui le passent sans cesse dans un état si déplorable. Cet exemple nous fait bien voir la vérité de cette parole de saint Augustin, que si nous voulons nous reconcilier avec Dieu, nous devons nous punir nous-mêmes, et recevoir volontiers tous les maux ou intérieurs ou extérieurs qu'il lui plait de nous envoyer : parceque tôt ou tard, ou dans ce monde ou en l'autre, ce péché ne peut demeurer impuni, et qu'il faut qu'en quelque manière que ce soit, la mesure de la justice de Dieu soit remplie.

LX. Mort d'Absalon.

Absalon étant maître de Jérusalem, délibéra des moyens de perdre le Roi. Il fit assembler son conseil Achitophel, qui en étoit le plus habile, fut d'avis de poursuivre promptement David, pendant que ses troupes étoient en désordre. Mais Dieu ruina heureusement ce conseil par le moyen de Chusaï, qui se retourna Absalon. Ce qui irrita de telle sorte le sus-

perdre Achitophel, qui alla chez son oncle, et se confida en lui. Chose et promptement avec le conseil de passer à Joudan, et qu'on étoit prêt de le poursuivre. Il se fit le fil rassembler tout ce qu'il avoit de moules, et se prépara à une bataille. Il voulut y aller avec sa femme, mais on ne le voulut pas souffrir; et on se contenta de lui envoyer expressément à Joab et aux autres Officiers, au présent de toute l'armée, qu'on étoit prêt de aller avec deux armées etant aux mains, et de d'absalon, quoiqu'incapablement la plus nombreuse, fut battue. Il s'en fit un grand carnage, et vingt mille de ses gens demeurèrent sur la place. Absalon lui-même chercha son salut dans la fuite. Lorsqu'on vint à passer sous un chêne fort épais et fort haut, les cheveux qui étoient extraordinairement grands, s'en enroulèrent dans les branches de cet arbre, et Absalon continuant toujours de courir, il demeura suspendu par les cheveux sans pouvoir se dégager. On vint en donner avis à Joab, qui se fachant qu'on ne l'avoit pas tué, et qu'on se fut arrêté aux prières que David avoit faites de l'épargner. Et ne trouvant personne assez hardi pour porter la main sur le fils du Roi, lui-même se fit mener où il étoit, lui perça le cœur de trois dards, et fit sonner aussitôt la retraite, afin de terminer le combat, et d'épargner le reste du peuple. Cette nouvelle fut aussitôt portée à David, qui n'étoit en peine que de son fils Absalon, et dès qu'il en eut la mort, il changea en deuil toute la joie de sa victoire.

LXI. *Fléau de la peste.*

A peine David respiroit des troubles que Dieu avoit permis qui fussent excités dans sa maison et dans son Royaume, pour le punir du péché qu'il avoit commis, que la paix qu'il commençoit à goûter fut cause encore qu'il retomba dans un autre, et qu'il fit voir par son exemple, que l'homme, quelque juste ou quelque pécheur, qu'il soit, est toujours homme, et qu'il est ex-

La
onna
qu'ils
mort.

es à des tentes, et il se bâta de toujours nouvelles
 tentes, par son orgueil, et rapporta la première fois ;
 et se fit aussi séduire en cette occasion à la vanité,
 et se bâta de chercher aux plus parfaites. Il vou-
 loit, par un mouvement d'orgueil, faire le denombre-
 ment de tout son peuple. Ses serviteurs s'y opposèrent
 d'abord, et lui dirent qu'il suffisoit de prier Dieu d'aug-
 menter son peuple de plus en plus, sans se mettre en
 peine de savoir si particulièrement quel en pouvoit
 être le nombre. Car le Roi le leur ayant commandé
 seulement, ils furent dix mois à parcourir tout le
 pays ; et trouverent dans Israël, huit cent mille hom-
 mes portant les armes, et cinq cents mille hommes dans
 la seule Tribu de Juda. David reconnoit enfin cette
 faute, et il n'eut point besoin ici, comme la première
 fois, qu'un Prophète lui vint ouvrir les yeux. Il con-
 fessa de lui même son péché, et conjura Dieu de lui
 pardonner encore. Lorsqu'il étoit dans une humilia-
 tion profonde, Dieu lui envoya son Prophète Gad,
 non pour lui dire qu'il lui pardonneroit sa faute sans
 le punir, mais pour lui donner à choisir lui-même la
 punition de ces trois punitions il auroit le choix, ou
 d'une famine de sept ans, ou d'une guerre de trois
 mois, ou d'une peste de trois jours. David, dans un
 mal si affligeant, se déterminoit à la peste, qui dans
 les trois jours marqués, emporta soixante et dix mille
 hommes. Ce Prince, se regardant comme la cause
 des maux que souffroit son peuple, jeta vers Dieu
 des soupirs ardens : *C'est moi, dit-il, qui ai péché ;
 c'est moi qui ai fait un injustice ; tournez votre face
 contre moi et contre toute ma famille. Dieu enfin
 appaisa et fit cesser cette plaie.*

LXII. Salomon est déclaré Roi.

La fin de la vie de David approchant, sa vieillesse
 donna lieu à ses enfans de se brouiller, par le desir
 qu'ils avoient de s'emparer de son Royaume après sa
 mort. Mais lorsque tout le monde étoit en suspens

pour savoir qui seroit son successeur. Adonias, l'un de tous les enfans de David après Absalon, étoit mort, ne put attendre la mort de son père dans l'impatience de régner, il fit un festin magnifique où il invita tous les Grands, qu'il avoit rassemblés gagnés, afin qu'au milieu du festin, il le déclarassent Roi. Mais le Prophète Nathan, instruit de ce qui se passoit, et sachant d'ailleurs que Dieu avoit résolu de faire régner Salomon après David, vint trouver Bethsabée, pour la porter à aller parler au Roi, afin de l'informer de l'entreprise d'Adonias, et de le faire souvenir de la promesse qu'il avoit faite de laisser son Royaume à Salomon. Nathan entra lorsque Bethsabée parloit encore à David, et lui demanda si c'étoit par son ordre qu'on déclaroit Adonias Roi. David ne différa pas d'avantage : il ordonna sur l'heure qu'on allât sacrer Salomon, et qu'on le fit asscoir sur son trône. Cette nouvelle s'étant aussitôt répandue de tous côtés, intimidâ de telle sorte tous ceux qui étoient avec Adonias, que leur assemblée fut dissipée, et qu'Adonias lui-même ne chercha plus qu'à sauver sa vie en prenant le coin de l'Autel. Mais Salomon promit de ne lui rien faire, pourvu qu'il demeurât en repos. Quelque mois après David mourut après avoir donné à Salomon les avis qu'il lui croyoit nécessaires, et les ordres qu'il devoit exécuter. Salomon étant resté dans son Royaume, Dieu lui apparut en songe. Il lui témoigna qu'il l'aimoit à cause de David son père, et lui offrit de lui donner ce qu'il lui demandoit. Ce Prince considérant qu'il étoit Roi d'un grand peuple, que cette dignité devoit être soutenue par une grande prudence, et que plus elle l'élevoit plus elle l'exposoit à de grands périls, crut que ce qui lui étoit nécessaire étoit la sagesse pour bien gouverner ses Etats. Dieu fut touché de ce choix. Il lui promit de faire qu'il n'y auroit eu, ni devant, ni après lui, personne qui l'égalât en sagesse. Et pour lui faire voir combien il agréoit qu'il eût prié de cette demande aux autres biens, il promit de les lui donner

rame
plus
vécit

Salom
pr. se
are d
quatre
une c
tites
s : qu
s qu
succur
nt, e
ne le
s, et l
vit q
rtous
étoit
ed m
som.
mon,
mon.
et qu
p ve
ou à
l'au
verit
ra le
lui v
tablier
ont S

Le r
oute s
e repa

comme par aurores, et de le rendre le plus riche et le plus magnifique Roi de tous ceux qui l'avoient précédé, et de ceux qui devoient le suivre.

LXIII. Jugement de Salomon.

Salomon ayant reçu de Dieu le don de sagesse, il pr. senta aussitôt après une écession qui la fit paraître dans son éclat. Deux femmes de mauvaise vie vinrent trouver pour le prier de juger leur différend. L'une des deux lui dit, que lorsqu'elles demeuroient toutes seules dans une maison, elle y accoucha d'un enfant : que trois jours après, l'autre accoucha aussi d'un enfant, qu'elle étouffa en dormant et que s'étant levée le lendemain, elle lui avoit pris le sien lorsqu'elle dormoit, et lui avoit mis son enfant mort en sa place : le matin s'étant levée pour donner à son enfant, et le trouvant mort, elle le regarda attentivement, et vit que ce n'étoit pas le sien. L'autre femme nioit tout ce que la première avoit dit et soutenoit que c'étoit son enfant qui étoit vivant, et que celui qui étoit mort, étoit à celle qui lui disputoit maintenant son enfant. Une affaire si brouillée, sans preuve, sans nom, eut besoin d'un Roi aussi éclairé qu'étoit Salomon. Il se fit apporter une épée, et prononça ce jugement qui paroissoit bien étrange : *L'une dit : cet enfant est à moi ; et l'autre soutient qu'il est à elle ; ou le divise en deux, et que chacune en ait la moitié.* La fausse mère consentit d'abord à ce jugement ; mais la véritable sentant toutes ses entrailles émuees, contra le Roi de le donner plutôt tout entier à celle qui lui vouloit ravir. Ce fut alors qu'on reconnut véritablement la vraie mère, et qu'on admira l'adresse dont Salomon s'étoit servi pour le découvrir.

LXIV. Temple de Salomon.

Le regne de Salomon fut un regne de paix et de toute sorte de bien. Les richesses infinies du Prince se répandoient sur ses sujets, qui vivoient paisiblement.

nom comme dit l'Ecriture. Il ne s'agit point de figures et de figures. La paix dont on jouissoit en son royaume a Salomon le don de l'acquittement. La paix fut nécessaire pour le dessein de bâtir le Temple. David eut fait le projet, et qu'il n'eût pu le mener à bout à cause de toutes ses guerres. C'est pourquoy il appela tous ses vassaux, et leur exposa cette entreprise. Il destina trois mille six cents hommes pour veiller sur les ouvriers, quatre-vingt mille hommes pour couper et transporter les pierres dans les montagnes, et six mille hommes pour porter sur leurs épaules ce qu'il y avoit à porter. Il bâtit un temple où l'on sembloit prendre plaisir de faire voir jusqu'au portier aller la magnificence des hommes. Ce temple commença la quatrième année de règne de Salomon, et fut achevé au commencement de l'année du monde trois mille, justement mille ans avant la naissance du Messie, dont il étoit la figure. Ainsi Salomon, qui n'avoit guère que vingt ans quand il commença cet ouvrage, eut la bonheur d'achever ce temple en quatre-vingt ans, qui eût été impossible à d'autres, le plus superbe édifice qui eût été jamais alors. Mais après avoir consacré à Dieu un Temple de pierres en sa jeunesse, il perdant l'usage de son sens en sa vieillesse, comme nous le verrons dans la suite, le temple de son propre corps, et il apprit par l'exemple à ceux qui, comme lui, font des présents à Dieu ou à son Eglise, de ne pas trop s'appliquer sur ces dons, quelque félicité qu'ils soient aux yeux des hommes; mais de se souvenir que le vrai bonheur de l'homme dans cette vie, comme le remarque saint Augustin, est d'être abaissé, non pas d'être élevé, puisque tout ce que Salomon a fait et possédé de magnifique, n'a pu empêcher qu'il n'ait été enfin couronné et accablé sous le poids de sa félicité et de sa gloire.

LXV. Dédiace du Temple.

Lorsque Salomon eut achevé tout l'édifice du Temple, et ce qui y étoit nécessaire pour le culte des

fire, et parut à le dédier, et à transporter l'Arche
 de son lieu d'origine, et à la rendre cette
 fois plus auguste, il assembla tout son peuple,
 et se rendit avec toute sa multitude. Salomon
 vint lui-même devant l'Arche, qui étoit portée
 sur des bœufs, et il offroit des sacrifices sans nom-
 bre. Lorsque il fut arrivé au Temple, les Prêtres
 portèrent l'Arche dans le lieu le plus intérieur du
 sanctuaire, et lorsqu'ils en furent sortis, une nuée
 apparut devant le Temple, en sorte que les Prêtres ne
 pouvoient s'y tenir, ni faire ce qui étoit de leur charge.
 Le Prince, ravi de joie de ce que Dieu témoignoit par
 cette marque extérieure agréer ce lieu qu'il lui avoit
 préparé, se mit à genoux devant l'Autel, et levant
 les mains en haut, s'écria: *Est-il bien possible que
 on puisse habiter sur la terre? Si le ciel et la terre ne
 peuvent contenir, combien mieux le pourra cette maison
 que j'ai bâtie!* Il pria Dieu ensuite de verser ses be-
 nédiction sur son peuple, d'écouter favorablement
 ceux qui viendroient dans ce Temple, de leur faire
 mémoire, selon qu'ils se mettroient en état de la
 louer, d'arrêter en leur faveur les fléaux de sa jus-
 tice, que les péchés des hommes auroient attirés sur la
 terre, et de faire sentir sa protection à tous ceux qui
 s'approchoient avec de véritables sentimens de péniten-
 ce. Cette cérémonie dura quinze jours, parce qu'elle
 trouva jointe à la Fête des Tabernacles, qui ajouta
 encore huit jours aux jours de la Dédicace: après
 quoi Salomon renvoya tout le peuple, ayant offert
 à cette solennité vingt-deux mille bœufs et six-
 cent mille brebis. Les Saints Peres remarquent que
 ce que fit alors Salomon pour le Temple qu'il avoit
 bâti, devoit inspirer un profond respect à tous les
 chrétiens, lorsqu'ils entrent dans les Eglises, puisque
 Dieu y possède aujourd'hui la vérité, dont les Juifs
 avoient autrefois que l'ombre dans ce Temple si
 magnifique, et que quand on ouvreroit les yeux, et le
 cœur des cœurs, comme dit admirablement S. Chrysoste

leur fait, ainsi et le trouva, pour le bien de son royaume, et le bien de ses sujets, de les décharger de ces peines, et de leur donner ce qui leur étoit nécessaire, que Sa Majesté le Roi leur en donna, et leur fit dire qu'il leur manda trois jours pour en délibérer, et en suite de cela les vieillards dont son père étoit le plus aimé, et qui lui avoient été ses conseillers, tous de traiter doucement le peuple, et de lui rendre une réponse favorable, afin de gagner les esprits dans le commencement de son règne, puis en être ensuite plus parfaitement se maître. Mais ce jeune homme gardant le conseil des vieillards, et de conseil et des jeunes gens avec lesquels il étoit lié, et de ceux qui étoient de sa Cour, qui lui conseillèrent de répondre durement à ces députés, et de les menacer qu'ils ne venoient point à venir encore plus sévèrement que son père n'avoit fait. Roboam suivit le conseil de ces jeunes gens. Le peuple aussitôt se révolta contre ce Prince, et protesta qu'il ne lui obéiroit jamais. Roboam pour empêcher ce tumulte, envoya un de ses principaux Officiers, qui fut lepele de tout le peuple, et il leur demanda même chercha son salut dans la fuite. Il fut donc, c'est-à-dire, dix Tribus, se séparèrent de Roboam, et prièrent Jéroboam d'être leur Roi. Comme Roboam se prépara à se rendre avec son armée de cent quatre-vingt mille hommes, et de se rendre à Jérusalem, qu'il avoit levés de la seule Tribu de Juda, que l'on a toujours fidèlement attaché à son service, par la méritation de David, qui n'avoit eu égard à aucun homme, Dieu, nommé Sémuel, lui vint ordonner de ne rien faire, et de se retirer paisiblement contre Jéroboam, parce que ce trouble étoit venu par son ordre, et ainsi, qu'il l'avoit prévu. Il fut donc ici que commença cette longue division du Roi de Juda et d'Israël.

LXIX. Jéroboam engage le peuple dans l'idolâtrie.

Jéroboam se voyant maître des dix Tribus d'Israël, se persuada que si ce peuple venoit à retourner à Jérusalem pour y offrir des sacrifices à Dieu, il se

venant. Mais la langue sécher se levant en sa bouche, elle tarit tout de ses forces. Dieu commanda au Prophète d'aller, sans pain, chez une veuve, à laquelle il avait ordonné d'avoir soin de lui. Dès qu'il approcha de sa porte, il vit près des portes une femme qui ramassait quelques petits morceaux de bois. Il lui demanda où elle allait, et où elle lui allait chercher le bois. Elle lui pria de lui apporter un peu de pain. Mais cette femme lui répondit qu'elle n'avait plus chez elle qu'un peu de farine avec un petit peu d'huile, et qu'elle venait de ramasser deux ou trois petits bâtons pour en faire un pain, le manger avec son enfant et mourir ensuite. Elle dit à cette femme qu'elle était lui faire un petit pain de cette farine, et lui prédia que ni sa farine ni son huile ne diminueroient point jusqu'au jour que Dieu commenceroit à répandre la pluie sur la terre. Ce motif de transport de joie eut pour elle une veuve. Mais la mort de son fils unique chargée bientôt sa joie en tristesse, elle se donna sa douleur à Elie, qui eut recours à Dieu, et obtint par la fervente de ses prières, la résurrection de cet enfant. Les grâces que Dieu fit à cette veuve nous apprennent que la charité est bonne en plus de la loi à ceux qui l'exercent, qu'au prochain, me à qu'on la fait.

LXXI. *Le sacrifice d'Elie.*

Pendant que le Prophète Elie étoit en assurance chez la veuve de Sarepta, Achab et Jzabel le cherchoient de toute part pour le faire mourir. Quand la fin de cette sécheresse de trois ans fut arrivée, Dieu commanda à Elie de se faire voir à Achab. Dès que ce Prince l'aperçut, il lui dit : *Est-ce vous qui troublez tout Israël ? Ce n'est point moi qui trouble Israël,* répondit le Prophète ; *c'est vous, ô Prince, et c'est la maison de votre père qui avez abandonné Dieu pour se consacrer à Baal. Mais faites assembler, lui dit-il, tout Israël et tous les Prêtres de Baal. Ce qui était fait, Elie dit à tout le peuple : Jusqu'à quand serez-*

LXXII. *Fin d'Eli.*

Il avoit avéré qu'il étoit le vrai Dieu. Les Prophètes lui envoyèrent qu'on étoit venu de la part de Baal, et sans lui en faire de plus grande menace, s'en alla aussitôt dans le desert, où étant adonné d'ours, et de tout genre de bêtes sauvages. Un Ange le vint réveiller, et lui dit : *Levez-vous, mangez.* Il y eut sa nourriture, et pour ce qu'il n'avoit rien de plus à faire. Il le fit, et apres avoir mangé marcher durant quarante jours et quarante nuits, se reposant par ce pain miraculeux, qui a toujours été gardé comme la figure de l'Eucharistie, qui subsiste par la force divine durant le temps de sa vie. Elle étant arrivé à la montagne d'Oreb, Dieu lui apparut, et lui commanda d'aller à Darias, Roi de Syrie, et Jehu Roi d'Israël. Elle donc quittant cette montagne pour obéir aux ordres qu'il avoit reçus de Dieu, se va en son chemin Elisee, qui labouroit avec deux charrues, dont lui-même en conduisoit une. Il mit son manteau sur lui; et Elisee aussitôt poussé de l'esprit de Dieu, quitta son travail, et courut après Eli. Il le pria seulement de lui permettre d'aller un moment chez lui pour dire les derniers adieux à son père et à sa mère. Eli se levant prit congé de ses parents, tua deux bœufs, dont il fit cuire la viande avec le bois de sa charrue, et la donna à manger au peuple. Aussitôt après il s'en alla et suivit Elie, qui servoit comme son disciple.

LXXIII. *Mort d'Achab.*

Les péchés d'Achab et de Jezabel montoient jour en jour jusqu'à leur comble. Mais ce qui achève de les rendre insupportables aux yeux de Dieu

de le faire de même que Naboth. Les Femmes
 de la ville achetèrent une vigne, qu'il cultiva avec
 eux, et en tira le vin pour eux-mêmes. Achab deura
 jaloux de son agrandir ses jardins. Mais Naboth
 refusa de vendre à prix d'argent cette vigne. Le refus irrita
 Achab, et il se grand chagrin, qu'il ne pouvait
 manger. Jézabel ayant appris de lui-même le sujet
 de sa tristesse, le calma de sa simplicité. Elle écrivit
 un message aux premiers de la ville d'où étoit Naboth,
 et leur dit qu'on trouva deux faux témoins qui
 accusoient que Naboth avoit mal parlé de Dieu et
 du Roi, et que sur l'heure on le fit venir pour le con-
 damner à mort et le lapider. La Reine est où le
 récit. On trouva deux faux témoins : Naboth est
 accusé, condamné et lapidé en un même jour. Jéza-
 bel reçoit la nouvelle, qui la va porter à Achab,
 et qui en triomphe. Achab, guéri de son chagrin,
 voit cette vigne où le Prophète Elie vint le trou-
 ver, et lui dit ces mots : *Vous avez tué Naboth, vous
 n'avez pas tué le Seigneur, mais les chiens lé-
 chent son sang au lieu même où il a été lâché, et de
 même, et de même ont Jézabel.* La guerre qu'A-
 chab entreprit aussitôt après contre la Syrie, servit à
 accomplir cette prédiction. Ce Prince pria Josaphat,
 Roi de Juda, de venir avec lui. Mais Josaphat étant
 en-doute que l'on consultât auparavant les Prophetes,
 commanda de venir quatre cens faux Prophetes, qui lui
 promirent tous la victoire. Josaphat demanda s'il
 n'y avoit pas quelque Prophete du Seigneur. Jézabel
 dit qu'il y en avoit un : mais qu'il le haïssoit, parce-
 qu'il ne lui predisoit jamais que du mal. C'étoit le
 vrai Prophete Michée, qu'il fit venir de même à la
 cour de Josaphat. Michée dit hardiment quel seroit
 le véritable succès de cette guerre, et assura, malgré
 toutes les promesses de ces faux Prophetes, qu'Achab
 seroit tué. Achab irrité de cette prédiction, com-
 manda qu'on le gardât en prison, afin qu'il le fit mou-
 rir à son retour. Le Prince marcha donc contre le
 Roi de Syrie ; mais pendant le combat, une flèche

Et le Seigneur le porta dans son chariot, et il mourut de cette blessure dès le soir même. Le sang qui sortoit de sa plaie remplit tout le chariot. Et comme on le lavoit dans la piscine de Sennacher, on remarqua que les chiens lécherent son sang, suvant la parole que le Seigneur avoit prononcée par la bouche d'Elie.

LXXIV. *Elie est enlevé au Ciel.*

Achab étant mort, laissa le Royaume à son fils Ochosias, qui marcha sur les traces de son père et de sa mère Joram. Mais il ne vécut pas longtemps, ayant régné deux ans, il tomba d'une fièvre, étant en danger de mourir, il envoya consulter Balaam le Dieu d'Accaron, pour savoir ce qui arriveroit de sa chute. Dieu étant irrité qu'un Roi d'Israël eût recouru à ces oracles des démons, envoya Elie au-devant des Ambassadeurs, pour leur ordonner qu'ils demandassent au Roi s'il n'y avoit point de Dieu dans Israël, et pour l'assurer qu'il ne releveroit pas de cette maladie. Ochosias informé de ce que lui fit et cette réponse, crut tout d'un coup que son mal leur avoit parlé. Et ayant reconnu à leur aspect que c'étoit Elie, il envoya un Capitaine avec cinquante hommes pour le prendre. Elie fit ce que Dieu lui ordonna, sur ce Capitaine et sur tous ses gens. Le Capitaine fut enlevé au second qu'Ochosias tint en sa main, le troisième, qui craignoit d'être traité comme les deux premiers, parla de loin avec beaucoup d'humilité, et un Ange dit à Elie d'aller avec ce Capitaine. Il obéit et alla trouver Ochosias, auquel il prédit sa mort, et arriva bien tôt après. Ce fut la dernière action qu'Elie fit en public, et Dieu bientôt après le porta enlevé au ciel, ne le voulant pas laisser quitter, quoiqu'il eût promis qu'il lui en fit. Il lui survit donc en divers lieux; et lorsqu'ils furent arrivés ensemble au bout du Jourdain, Elie prit son manteau, et se couvrit de

appelés à eux qui se couronnent, et à se pareront
 de fleurs à pied sec. Ils s'aligneront sous le vent
 du Nord, pendant qu'ils s'entre-tuillent à l'abri
 d'un mur, et les fileaux de leur les sépareront
 de l'autre, et les filements se croiseront à l'au-
 tomne. Ils sont d'inst sur leurs filets, et les
 marges partent de sa charité, et nous appren-
 t, pour le mal d'ignorer de nous le ciel, et de
 lever, vivent en esprit par des devoirs plus
 et le terreur.

LXXV. Divers miracles à Béthsaïde.

Elle eut le même miracle que les prophètes. On
 lui fit marcher en montant au ciel, et il ne fut en
 une temps le dou de prophète, et de sa robe
 encloué, on ne son maître, et on lui en sépareront
 à l'un à pied sec, après on avoir été en sa robe
 frappant avec le manteau d'été. Les disciples les
 prophètes qui avoient vu de son es-querveles, virent
 aussi au devant de lui, et se prosternerent à
 ses pieds. Elle eut encore à Jérusalem, les peuples
 de cette ville lui représenterent que la demeure de
 son père, mais que les eaux en étoient amères,
 et qu'elles rendoient le terrain fort stérile. Il se
 fit un miracle à leurs prières, se fit apporter un
 seau de terre, où il mit un peu de sel qu'il jeta dans
 les sources de ces eaux, assurant que par ce moyen
 il ôteroit leur qualité mal-faisante. L'effet suivit
 sa promesse. C'étoit une admirable figure du re-
 nouvellement que Jésus-Christ devoit faire un jour
 sur toute la terre, repandant son sel, c'est-à-dire,
 après, dans les eaux amères, c'est-à-dire, per-
 les peuples corrompus par le péché, pour ôter la
 racine de la terre, et la rendre féconde en vertus.
 Ce miracle fut suivi d'un autre, qui nous apprend
 que c'est un plus grand mal que de se peuser d'insulter
 les fruits du prochain, et surtout de ceux qu'on
 obligé de respecter à cause de leur âge ou de

de par un prétre, de mauvaises herbes. Il fit encore une admirable multiplication de pains, qu'il distribua à tout un peuple, malgré la résistance de Giezi, qui ne crut pas tout n'avoir pas la même foi, ni le même sentiment que son maître. Mais une des actions les plus célèbres d'Elisée, et dont Jésus-Christ parle dans l'Evangile, est celle qui se passa à l'égard de Naaman, Général de l'armée du Roi de Syrie. Ce Seigneur étoit fort considéré de son maître, mais il étoit lepreux. Et une fois un Juif avoit dit souvent à un homme, disoit elle étoit esclave, que s'il vouloit aller au Royaume d'Israël, Elisée le guériroit de sa lepre. Un jour un eunuque, et obtint du Roi de Syrie des lettres à Joram, Roi d'Israël, par lesquelles il le pria de guérir Naaman. Joram regarda cette embauche comme un péage que le Roi de Syrie vouloit dresser : il déchira ses vêtements, et demanda si on prenoit pour un Dieu, pour guérir ainsi de la lepre ceux qui en étoient frappés. Mais Elisée fit dire simplement au Roi, qu'il lui en coûtoit à Naaman. Naaman vint donc à sa porte avec un grand équipage, et sans même lui aller parler, lui fit dire seulement par son serviteur, qu'il s'allât laver sept fois dans le Jourdain. Le Seigneur considéra ce traitement comme un mépris insupportable, et il s'en retournoit avec transport de colère : mais ses serviteurs lui ont représenté que, puisque ce qu'on desiroit de lui étoit si facile, il devoit au moins l'essayer. Il se fit donc aller se laver sept fois dans le Jourdain, et il fut guéri. Il en vint aussitôt rendre grâces à Elisée, et lui offrir le grand présent, dont le Prophète ne lui en recevoit. Mais Giezi, bien loin d'admirer l'humilité de son maître, et de l'imiter, courut à sa Seigneurie, pour avoir de lui quelque argent dont il put acheter des terres. Elisée reconnut l'Esprit de Dieu être avare de son don. Il lui reprocha, et lui prédit que la lepre seroit dans lui et dans toute sa maison. Et voilà malheureux sorti de chez son maître tout couronné.

de lepre. Cette lepre, qui n'a baïnée qu'elle par
a'vtoit cependant que la by et d'usa a'pre
et beaucoup plus horrible dont se trouvent
les ames de ceux qui cherchent a s'enrichir par
voies de fraudes.

LXXVII. Siège de Samarie.

Le Roi de Syrie, ayant plusieurs fois dressé im
ment des embuscades pour surprendre Joram,
d'Israël, entra dans une étrange colère contre
ses serviteurs, parce qu'il en avoit eu six traités.
Mais l'un d'eux ayant dit que c'étoit le Prophète E
qui traversoit tous ses desseins, et qui venoit
de tout au Roi d'Israël, et de se faire pendre
il envoya beaucoup de troupes pour luy servir
où il demouroit. La servante d'Israël, étant levée
le matin, et voyant ce grand nombre de gens,
se crut perdue avec son maître. Mais le Prophète
pour la rassurer, pria Dieu de lui ouvrir les yeux,
afin qu'il vit un bien plus grand nombre d'Anges
l'entourer pour le défendre. Il pria le Roi
contraire, de frapper d'aveuglement tous ceux
voulent perdre, et il eut ainsi le dessus sur
vant d'eux. Et s'étant offert de leur mort, il
min il les mena au milieu de Samarie, où il y
une seconde fois de leur ouvrir les yeux, et
comprissent le danger où ils se trouvoient. Le
Jor ne pensa d'abord à faire passer tous ses
ac fil de l'épée, mais le Prophète se fit tuer.
Il leur fit donner, au contraire, du pain et du
et les renvoya en paix. Cependant le Roi de
Syrie, ne pouvant appaiser, ni contenir le Roy
et contre le Roi, fit un dernier effort pour
grosse armée, et vint avec un nombre d'ar
de soldats, assiéger Samarie. Le siège fut
marie à une famine si affreuse, que l'on vendoit
tête d'un ne quatre-vingt s'ens, cent-a-tre
de six vingt livres de notre monnoie. Ce fut sa

l'arriva cette histoire, et que, dans le temps qu'il
 se jettoit à la prière de Joram, pour lui demander
 aide. Le Prince lui demanda ce qu'elle devoit de
 dire. Il lui dit qu'elle étoit accordée avec une
 autre femme de manger leurs enfans, qu'elle le avoit
 donné, et donné le sien, et qu'elle l'avoient mangé
 ensemble, mais que ils n'ont mangé de même l'enfant
 de l'autre, la mère l'avoit caché, et ne vouloit pas
 lui donner. Ce Prince, déscapré d'un accident si
 fâcheux et si noir, déchira ses habits, et l'on vit le
 sang dont le toit étoit trempé sur sa chair. Mais il tourna
 l'arrêt contre Élisée comme l'accusant de pouvoir
 ruiner la Ville, s'il eut voulu, et de ne le faire pas, et
 envoya sur l'heure un homme pour le tuer. Élisée
 fut averti par l'Esprit de Dieu, et fit fermer la
 porte à cet homme, parce qu'il s'avoit que le Roi
 étoit apès enverroit un nouvel ordre au premier
 prisonnier, par cette conduite du Roi de Samarie, com-
 me il est dangereux, lorsqu'on est dans l'affliction,
 de se laisser aller à l'impétuosité. Ce Prince souffrit, et
 mourut même d'un habit de pénitence, mais il ne
 s'humilia point, il perdit la confiance en Dieu, et il
 fit faire assassiner le Prophète, qui détournoit seul,
 par sa sainteté, la ruine entière de cette ville. Au con-
 traire les vrais serviteurs de Dieu sont humiliés dans
 l'affliction, parce qu'ils reconnaissent, et qu'ils confes-
 sent leurs péchés, et qu'ils ne méritent rien de Dieu
 que de très-sincères actions de grâce, parce
 qu'ils ne se considèrent pas tant comme des sages, qui
 sont des criminels, que comme un père, qui veut
 punir ses enfans, et qui ne les châtie que parce qu'il
 les aime.

LXXVIII. Délivrance de Samarie.

Lorsque le Roi Joram vint se plaindre à Élisée de
 l'état où la famine avoit réduit son royaume, le saint
 prophète console le peuple, et lui fait voir qu'il y a encore
 quelque chose de salut, à la même heure, la famine et l'orge se

donneroit presque pour rien. On eut peine à croire une Prophétie si surprenante : et entre autres, un des Seigneurs qui accompagnoient le Roi, soutint que cela étoit impossible. Le Prophète lui répondit : *Vous le verrez de vos yeux ; mais vous n'en mangerez point.* Cette prédiction se vérifia de cette sorte : Samarie étant de plus en plus pressée par les Syriens, quatre lepreux, qui demeuroient à la porte de cette ville, se dirent entre eux : *Que faisons-nous ici ? Pourquoi nous laissons-nous mourir de faim ? Allons nous rendre aux Syriens.* Ils se hazarderent donc d'aller au camp des ennemis ; mais ils furent bien surpris de n'y voir personne. Dieu les avoit tous frappés pendant la nuit d'une épouvantable frayeur, et leur avoit fait entendre comme la marche d'une grande armée, qu'ils crurent que le Roi d'Israël faisoit venir à son secours. Dans cette terreur, toute l'armée s'étoit dissipée, et avoit laissé dans le camp un riche butin. Ces lepreux, s'en voyant ainsi les maîtres, commencèrent par manger ce qu'ils trouverent dans une tente. Ils prirent ensuite de l'or et de l'argent tout ce qu'ils en voulurent, et le cachèrent. Mais reconnoissant combien ils seroient coupables de ne pas annoncer une si bonne nouvelle à la ville, ils allèrent dire à ceux qui gardoient les portes, qu'ils venoient du camp des Syriens, et qu'il n'y avoit vu personne. Joram crut aussitôt que c'étoit un stratagème ; et comme il restoit encore cinq chevaux dans Samarie, il en fit monter deux, pour aller battre la campagne, et découvrir où étoient les ennemis. On vit tout le chemin plein de vases et de meubles précieux, que les Syriens effrayés avoient jetés de toutes parts, lorsqu'ils se hâtoient de fuir. Tout le peuple de Samarie ayant appris cette nouvelle, alla en foule piller le camp des Syriens ; et la farine et l'orge y furent données pour le prix même qu'Elisée l'étoit prédit le jour précédent. Mais il arriva ensuite, que le Roi ordonna à ce Seigneur, qui avoit tenu tant d'incredulité aux paroles d'Elisée, de se tenir aux portes de Samarie pour y faire garder

quelqu'ordre. Et ce fut ce commandement qui causa sa mort, et qui v'rifia cette parole d'Elisée : car la foule du peuple qui entroit et qui sortoit fut si grande, que cet homme fut foulé aux pieds. Il est impossible, dit saint Ambroise, de ne pas adorer Dieu dans ses merveilles, lorsque l'on voit que tout l'avenir lui est présent, et qu'il le découvre si clairement à ses serviteurs. Il sauve Samarie d'une manière admirable, et il combat lui seul pour aller contre ses ennemis, qu'il remplit de crainte. Et lorsque tout le peuple est dans des transports de joie, il n'y a qu'un seul Grand du monde qui est foulé aux pieds ; pour apprendre, par une mort si funeste, combien il est dangereux d'estimer trop la puissance des hommes, et trop peu celle de Dieu ; et qu'on l'attaque lui-même, lorsqu'on ne révère pas la vérité de sa parole dans la bouche de ses serviteurs, qu'on ne méprise point sans le mépriser lui-même.

L'XIX. *Jézabel mangée des Chiens.*

Joram ayant été blessé dans la guerre qu'il eut contre Hazael, Roi de Syrie, et successeur de Bénadab ; Jéhu, qui suivant un ordre exprès de Dieu, avoit été sacré par un disciple d'Elisée, pour être Roi d'Israël, et pour exterminer toute la maison d'Achab, n'attendit pas qu'il fût mort pour régner au lieu de lui. Il alla à Jezraël, où Joram étoit malade, et où Ochosias, Roi de Juda, l'étoit venu voir. La sentinelle avertit le Roi qu'un gros de gens armés paroissoit de loin. Le Roi envoya diverses personnes pour s'informar de ce que c'étoit. Et comme Jéhu les retenoit tous, Joram, quoique malade, y alla lui-même avec Ochosias. Jéhu les rencontra dans le champ de Naboth ; et ayant percé Joram d'un coup de fleche, il fit jeter son corps aux chiens dans ce même champ, suivant la prédiction d'Eze contre la race d'Achab. Lorsque Ochosias s'enfuyoit, il le fit tuer aussi, et en porta son corps à Jérusalem. Jézabel, alarmée de ce que

se passoit, se farda le visage, elle se mit à la fenêtre; et lorsque Jéhu passa, elle lui parla avec beaucoup de fierté, en lui reprochant la mort du Roi. Mais Jéhu commanda à ceux qui étoient auprès d'elle, de la jeter par la fenêtre; ce qu'ils firent. Et lorsqu'elle fut en bas, les chevaux la foulèrent aux pieds. Jéhu ayant voulu ensuite, par quelque sentiment de compassion, qu'on ensevelit son corps à cause de sa qualité, on ne trouva plus que le haut de sa tête, et l'extrémité des mains et des pieds, parceque les chiens avoient mangé le reste, selon qu'Elie l'avoit prédit. Telle fut la fin de cette malheureuse Princesse, qui fut un grand instrument de la justice de Dieu, pour purifier ses serviteurs par les violences qu'elle exerça contre eux.

LXXX. Mort réussie.

Jéhu sachant qu'il avoit été établi Roi pour perdre la maison d'Achab, fit tuer tous ceux qui étoient de la race de ce Prince, sans en épargner un seul, selon la parole que le Seigneur avoit prononcée par Elie. Il extermina ensuite tous les Prêtres et les Prophetes de Baal, il détruisit le temple, et brisa l'idole de ce faux Dieu. Le Seigneur loua lui-même Jéhu du zele qu'il avoit témoigné pour sa gloire. Mais il ne persévera guere dans cette droiture; il tomba dans les mêmes désordres que Jéroboam, et il attira la colere de Dieu sur lui et sur tout Israël. Pendant que ceci se passoit dans Israël, Ochosias, Roi de Juda, ayant été tué par Jéhu, Athalie, sa mere, femme impie, voulant régner, fit cruellement tuer tous les enfans du Roi mort. Mais la sœur d'Ochosias ayant pris son neveu Josias, fils du Prince, son frere, qui étoit encore tout petit, elle le cacha, et le fit nourrir en secret. Lorsque Athalie eut régné ainsi durant sept ans, le Grand Prêtre Joad fit amener le petit Joas dans le Temple, où il fut reconnu de tout le peuple pour Prince légitime, avec de grands cris de réjouissance.

Athalie fut tuée, et Joas régna en paix, n'étant âgé alors que de sept ans. Ce fut vers ce tems que le prophète Elisée mourut ; et il arriva que des personnes qui ensevelissoient un mort, ayant tout-à-coup aperçu des Moabites qui couraient tout le pays pour piller, quitterent le corps qu'ils ensevelissoient, et le jetterent sur le tombeau d'Elisée. Ce mort par un touchement des os de ce saint Prophète, ressuscita à l'heure même. Que ne pouvant point les prières et les mérites des Saints en faveur de ceux qui, désirant imiter leurs vertus, les supplient d'interceder pour eux auprès de Dieu, surtout lorsqu'ils s'agit principalement des besoins de leur âme, puisque la seule présence des saintes reliques d'Elisée a pu exciter Dieu à faire un miracle si éclatant, lors même qu'on ne pensoit point à le lui demander ?

LXXXI. Zacharie lapidé.

Joas étant élevé sur le trône des Rois de Juda par les soins de Joiada, Grand-Prêtre, fut reconnoissant de ce bon office, et respecta toujours celui de qui il tenoit son Royaume. L'amitié qu'il eut pour ce saint homme, le rendit bon lui-même, et l'entretint dans la piété, qui lui fit procurer, autant qu'il put, la gloire de Dieu. Il vit avec douleur les désordres que l'impie Athalie, son aïeule, avoit commis dans le Temple, dont elle avoit enlevé toutes les richesses, pour en orner le temple et l'idole de Baal ; et il résolut de réparer ces outrages. Ne pouvant satisfaire lui seul à de si grandes dépenses, il fit avertir le peuple de son besoin, afin que ceux qui s'y sentiraient portés par leur piété, y contribuassent de quelque chose. On trouva un nouveau moyen de recueillir les aumônes du peuple, en faisant une petite ouverture à un coffre, où chacun mettoit ce qu'il avoit résolu d'offrir à Dieu ; et on vidait tous les jours ce coffre en présence du Roi et du Grand Prêtre. Après que le Temple eut été rétabli dans son premier état, et que tous ses

vices eurent été réparés; il arriva, malheureusement pour Joad, que le Grand-Prêtre Joïada mourut, étant âgé de cent trente ans. Joad l'honora même après sa mort, et voulut qu'il fût enterré avec les Rois de Juda. Mais son esprit changea bientôt après, et il fit voir que souvent les hommes deviennent tels que ceux qu'ils fréquentent: car l'Écriture marque qu'auvôtôt après la mort du Grand-Prêtre, ce jeune Prince écouta des flatteurs, et les fit ses favoris. Dès lors il abandonna Dieu; et au lieu de ce soin si religieux qu'il avoit témoigné jusques-là pour son Temple et pour son Autel, il adora les idoles, et commit des crimes qui attirèrent la colère de Dieu sur lui et sur tout le Royaume de Juda. Zacharie, Grand-Prêtre et fils de Joïada, ne put souffrir ces impiétés; et étant animé de l'Esprit de Dieu, il alla reprendre, avec une liberté toute sainte, et le Roi, et les premiers de sa Cour, de ce qu'ils abandonnoient Dieu pour adorer les idoles. Mais cette liberté lui coûta la vie; car Joad, oubliant ce qu'il devoit à la mémoire de Joïada, qui lui avoit mis la couronne sur la tête, fit lapider Zacharie à l'entrée du Temple même. Dieu punit un si grand crime, en rendant la suite de la vie de ce Prince aussi misérable que le commencement en avoit été heureux. Il suscita contre lui les Syriens, qui, avec un très petit nombre de gens, défirent toutes ses armées, le traitèrent avec les derniers outrages, et se retirèrent ensuite, le laissant dans un état pitoyable. Il n'eut pas même le bonheur de mourir paisiblement; car deux de ses serviteurs le tuèrent dans son lit, sans qu'on lui fit l'honneur, après sa mort, de l'ensevelir dans le sépulchre des Rois.

LXXXII. Ozias frappé de lepre.

Amasias qui avoit succédé à Joad son père, ayant été tué, laissa en sa place Ozias, son fils, qui est aussi appelé Azarias dans l'Écriture. Il eut assez de piété, et il consulta les Prophètes en toutes choses, pour

ceve
Érus.
Jérus
ceur
vieux
lui-m
tre A
tres l
terité
coit c
le ce
seren
retire
le fra
rie, p
Prêtr
des or
dre su

LX

Oz
verne
avoir
noms
toutes
de ses
fût de
d'Isra
seul j
donné
ces p
voulu
Roya
glath
qui ét
dans l
lix T

à savoir d'eux la volonté du Seigneur. Il réussit dans ses combats, et il rétablit les anciennes ruines de Jérusalem. Mais ces prospérités élevèrent enfin son cœur. Il négligea le culte de Dieu ; et étant déjà vieux, il entra dans le Temple, et voulut offrir l'encensoir lui-même sur l'Autel des Parfums. Le Grand-Prêtre Azarias, surpris de cet attentat, alla, avec les autres Prêtres, lui remontrer qu'il entreprenoit sur l'autorité du Sacerdoce. Mais comme ce Prince menaçoit de les perdre, en tenant toujours l'encensoir, Dieu le couvrit de lepre, à la vue des Prêtres, qui le chassèrent hors du Temple, d'où lui-même se hâta de se retirer, lorsqu'il sentit cette plaie honteuse dont Dieu le frappoit. Il demeura lepreux jusqu'à la fin de sa vie, pour servir d'exemple à ceux qui méprisent les Prêtres du Seigneur, et qui, se confiant en leur richesses ou en leur pouvoir, ont la témérité d'entreprendre sur les fonctions saintes du Sacerdoce.

LXXXIII. *Les dix tribus transportées par les Assiriens.*

Ozias étant lepreux, fut contraint d'abandonner le gouvernement du Royaume à son fils Joathan, qui, après avoir régné seize ans, laissa le Royaume à un fils unique, nommé Ahas. Ce Prince renouvela dans Jérusalem toutes les abominations de l'idolâtrie. Dieu irrité de ses crimes et de ceux de son peuple, permit qu'il fût défait par le Roi de Syrie, et ensuite par le Roi d'Israël, qui lui tua six vingt mille hommes en un seul jour ; parce, dit l'Écriture, qu'ils avoient abandonné Dieu. Ahas, au lieu de s'humilier de toutes ces pertes, s'aigrit de plus en plus contre Dieu, et voulut s'allier avec les Assiriens, et leur rendre son Royaume tributaire ; ce qui donna occasion à Théglathphalassar, leur Roi, d'enlever tous les Israélites qui étoient au-delà du Jourdain, et de les transporter dans l'Assirie. Environ vingt ans après, le reste des dix Tribus, qui composoient le Royaume d'Israël, fut

obligé de quitter le pays ; ce qui arriva de cette sorte : Phacé étant devenu Roi d'Israël, par la conspiration qu'il fit contre Phaccia, qui l'avoit précédé, perdit le Royaume par la même voie par laquelle il y étoit entré, c'est-à-dire, par la conspiration d'un de ses sujets, nommé Osée, qui régna en sa place. Salmanassar vint alors lui faire la guerre, et se l'assujettit en rendant son royaume tributaire. Mais comme Osée voulut secouer le joug, en s'appuyant des forces de l'Égypte, Salmanassar revint contre lui avec de nouvelles forces, mit le siège devant Samarie, et la prit au bout de trois ans. Il transporta les Israélites dans ces terres, c'est-à-dire dans la Médie et dans l'Assirie, d'où ils se sont répandus dans toutes les parties septentrionales de l'Asie, sans être jamais revenus en leur pays. C'est ainsi que finit le Royaume d'Israël, 255 ans après qu'il se fut séparé de celui de Juda.

LXXXIV. *Ezéchias rétablit le culte de Dieu,*

Pendant que le Royaume d'Israël étoit ainsi affligé par tant de méchans Rois qui se succédoient les uns aux autres, par une suite de meurtres et de violences, le Royaume de Juda respira un peu de cette longue misère, sous laquelle il avoit gémi durant le règne de l'impie Achaz. Car son fils Ezéchias, qui lui succéda, changea toute la face de la Judée, et fit régner la piété et la vertu, au lieu de l'impiété qui dominoit avant lui dans tout le Royaume. Il ouvrit les portes du Temple du Seigneur, que son père avoit fermées. Il ordonna aux Prêtres et aux Lévites de se sanctifier, pour purifier ce lieu saint qui avoit été profané. Il abattit tous les bois sacrilèges, et il brisa le serpent d'airain que Moïse avoit fait élever autrefois par le commandement de Dieu, parce que les Juifs l'adoroient alors comme une idole. Il rétablit les Prêtres et les Lévites dans toutes les fonctions de leurs charges, et eut soin de ce qui regardoit leur subsistance, en faisant servir la loi des dîmes et des prémices. Dieu pri-

plaisir à bénir ce Prince dans tous ses desseins, et à récompenser sa piété par l'heureux succès de ses armes et de toutes ses entreprises. Il secoua le joug du Roi d'Assyrie. Il fit une cruelle guerre aux Philistins, prit leur principales villes, et les réduisit à se tenir resserrés dans les bourgs de leurs Eats. Ce fut sous ce Roi si pieux que vivoit le saint Prophete Isaië, qui étoit du Sang Royal, qui fut toujours avec lui en parfaite intelligence, et que Dieu lui envoya pour être son consolateur dans toutes ses peines.

LXXXV, *Défaite de Sennacherib.*

Dieu voulant éprouver la fidélité du Roi Ezéchias, permit que Sennacherib, Roi des Assyriens, envoyât Rabzacès lui faire de grandes menaces en présence de tout le peuple, et se moquer de la confiance qu'ils avoient en Dieu, contre les forces d'un Prince à qui jusqu'alors toute Puissance n'avoit résisté. Ezéchias, méprisant ces cruelles insultes, qui répandoient encore plus contre Dieu que contre lui, déchira ses vêtements, se couvrit d'un sac, alla ainsi dans le Temple, et envoya dire à Isaië qu'il étoit accablé de douleur. Isaië lui fit dire qu'il ne craignoit point ces menaces, et que Dieu combatroit pour lui. Il l'assura que Sennacherib n'entreroit point dans la ville, et qu'il ne passeroit pas; que malgré toutes ses forces et la multitude de ses chariots de guerre, Dieu le feroit retourner honteusement par le même chemin par lequel il étoit venu. Ezéchias reçut cette parole du Prophete, lorsqu'il répandoit son cœur en prières dans le Temple du Seigneur. Ses prières ne furent point sans effets. Lorsque Sennacherib se promettoit de plus en plus de perdre Ezéchias et son Royaume, Dieu envoya un Ange pendant la nuit, qui tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes du camp de Sennacherib. Le Prince se levant le matin, fut étrangement surpris de voir un grand carnage de tous ses gens. Il ne pensa qu'à s'enfuir promptement pour se retirer à Ninive.

nire, où il ne trouva pas même sa sûreté ; car lors, qu'il adoroit les idoles, il fut tué par deux de ses fils, qui s'enfuirent ensuite dans l'Arménie. Teilt fut la fin de Sennachérib. Ce Prince, qui s'élevoit au-dessus de Dieu, et qui le déshonoroit par ses blasphèmes, ne servit enfin qu'à faire éclater davantage sa toute-puissance. Dieu n'oposa à toutes les forces de ce Roi impie qu'un seul de ses Anges, qui, selon la remarque de saint Jérôme, ne voulut pas envelopper ce Prince avec ses sujets, comme l'avoit été autrefois Pharaon ; afin qu'il n'échappât de la main d'un Ange, que pour mourir par celles de ses enfans.

LXXXVI. *Ezéchias reçoit la santé,*

Le Roi Ezéchias, en même temps qu'il étoit vivement pressé par l'armée de Sennachérib, tomba dans une maladie mortelle. Dieu, sans doute, voulut l'éprouver de toutes sortes de manières, pour reconnoître davantage sa foi, et en même temps pour faire mieux voir les effets de sa puissance. Aussi Ezéchias ayant prié avec une grande ardeur, Dieu lui fit dire par Isaïe, qu'il l'auroit guérir si promptement, que dans trois jours il iroit au Temple ; qu'il lui donneroit encore quinze années de vie ; qu'il le délivreroit des mains de Sennachérib, et qu'il se rendroit le protecteur de la ville de Jérusalem. Pour marque de la vérité de ce qu'il lui disoit, il fit remonter l'ombre de soleil de dix lignes sur le cadran d'Achas. Tant de miracles faits en faveur d'Ezéchias, eurent des suites malheureuses. Les Ambassadeurs du Roi de Baby lone vinrent à lui avec de riches présens, pour se congratuler de sa santé, et pour s'informer plus particulièrement du prodige qui venoit de paraître à son sujet. Ezéchias en eut de la vaine gloire ; il fit voir à ces Ambassadeurs toutes ses richesses, et tout ce qu'il avoit de plus magnifique. Dieu, qui voyoit la vanité cachée dans le cœur de ce Prince, envoya Isaïe lui dire de sa part, que tous ces trésors qu'il avoit mes-

rés aux Babyloñiens, passeroient en Babyloñe ; et que ses propres enfans, et ceux qui descendroient de lui, seriroient dans le palais du Roi des Babyloñiens.

LXXXVII. *Crime et pénitence de Manassés.*

Manassés, fils d'Ezéchias, lui succéda, et il devint plus méchant que tous les Rois qui l'avoient précédé. Il rebâtit tout ce que son pere avoit détruit, et détruisit tout ce qu'il avoit bâti. Il fit tuer même le Prophete Saia, sans être touché ni de sa sainteté, ni de sa qualité de Prince, ni de son âge, qui étoit alors de plus de cent ans. En un mot, il surpassa tous les crimes des Amorrhéens. C'est pourquoi Dieu suscita contre lui le Roi d'Assyrie, qui prit Manassés captif, le chargea de chaînes, et le mena en Babyloñe. Ce malheur le fit rentrer en lui-même. Il regarda Dieu qui le châtoit, il le pria de tout son cœur, et témoigna qu'il étoit touché d'une sincere pénitence. Tant d'humiliations d'un Prince captif, et des prieres si ardentesséchirent Dieu. Il le fit incontinent revenir à Jérusalem, et le rétablit dans son Royaume, où il ne songea plus qu'à servir Dieu, et à lui rendre graces d'une grande misericorde. Manassés connut, dit l'Ecriture, que le Seigneur étoit véritablement Dieu. C'est aussi ce que doivent reconnoître ceux qui lisent ces grands événemens. Et on ne sçait ce qu'on y doit plus admirer, ou la toute-puissance de Dieu qui regne souverainement sur les hommes, ou sa justice qui punit sur les Rois mêmes, ou sa bonté qui écoute les prieres d'un si grand coupable, et qui rétablit sur le throne un Prince qui avoit abusé si long-temps de l'autorité Royale, pour violer toutes les loix de Dieu, et pour deshonorer son Temple.

LXXXVIII. *Piété de Josias.*

Le Roi Manassés étant mort, son fils Amon régna à sa place, n'imitant son pere que dans ses impiétés.

et non dans sa pénitence. C'est pourquoi Dieu l'abaissa, donna; et ses propres serviteurs ayant conspiré contre lui, il finit un misérable règne de deux ans par une mort violente. Le peuple ayant ensuite fait mourir les meurtriers de son Roi, éleva sur le trône son fils Josias, qui n'étoit encore âgé que de huit ans. Ce fut un excellent Prince, et d'une rare piété, qu'il commença de faire voir dès sa grande jeunesse, et dont il ne paroît point qu'il se soit jamais démenti. Il extermina toutes les idoles de Baal, réduisit en poudre toutes ses statues, et brula les os de ses Prophetes sur les autels mêmes de cette idole, selon la prophétie que Dieu en avoit fait annoncer à Jéroboam, trois cents cinquante ans auparavant. Il purifia ainsi non-seulement Jérusalem et Juda; mais il étendit même son zèle sur une grande partie d'Israël, détruisant dans plusieurs villes considérables tous les autels et les bois profanes qu'il y trouva. Lorsqu'on faisoit réparer le Temple que Manassés avoit presque tout ruiné, on trouva le Livre du Deutéronome que Moïse avoit écrit. Ce Prince ayant vu les menaces effroyables que Dieu y prononce contre ceux qui s'écartent de la Loi, il déclara ses vêtements, fit assembler tout le peuple dans le Temple, et lui-même leur lut tout ce qui étoit contenu dans ce Livre. Il protesta ensuite qu'il s'engageoit de tout son cœur à obéir à toutes les ordonnances qui y étoient écrites, et il conjura tous ceux qui étoient présens, de les observer avec grand soin. Ses puissantes exhortations, jointes à son exemple, firent que tout son peuple demeura fidèle à Dieu jusqu'à sa mort, qui lui arriva d'une blessure qu'il reçut en combattant contre Néchao, Roi d'Egypte. Dieu se hâtoit, dit saint Ambroise, de le retirer de ce monde, pour lui épargner les maux qu'il alloit faire pleuvoir sur la terre.

LXXXIX. *Prise de Jérusalem.*

Le Roi Josias étant mort, Sallum, autrement Je-
shas, le plus jeune de ses fils, fut mis par le peuple

en sa place. Mais Nécho, Roi d'Egypte, au retour
 de la guerre qu'il avoit entreprise contre les Assiriens,
 étant entré dans Jérusalem, le déposa, et l'ayant char-
 gé de chaînes, l'emmena avec lui en Egypte ; et ayant
 imposé de grands tribus à la Judée, fit régner au lieu
 de lui, son frere, qui s'appelloit Eliachim, à qui il
 donna le nom de Joachim. Ce Prince régna douze
 ans : il eut sous son regne quantité de grands Pro-
 phetes, et cependant il tomba dans toutes sortes de
 crimes. Lorsque la prophétie de Jérémie lui fut
 montrée, où il prédisoit les malheurs qui le mena-
 coient, il la jeta au feu. Mais Dieu commanda au
 Prophete de récrire ces memes menaces dans un autre
 volume, et d'y en ajouter encore plusieurs autres. Ce
 fut la quatrième année de son regne, que Nabucho-
 donozor vint assiéger Jérusalem. Il prit le malheu-
 reux Roi, et le chargea de chaînes, pour l'emmener
 à Babylone. Néanmoins, il le relâcha depuis, se con-
 tentant de lui imposer un grand tribut. Mais s'étant
 écoulé un bout de trois ans, il fut enfin pris par les
 Chaldéens, qui le tuèrent et le jetterent sans sépul-
 cre. Son fils Joachim, autrement nommé Jého-
 chaz, fils de Josias, qui fut aussi méchant, Nabucho-
 donozor le vint encore prendre, et l'emmena à Baby-
 lone avec sa mere, ses femmes, ses enfans, les Grands
 de sa Cour, et dix mille hommes de Jérusalem. Ce
 fut aussi qu'il prit tous les trésors du Temple, et les
 autres biens que Salomon avoit fait faire. Il établit
 pour Prince de la Judée, Sédécias, son oncle. Sédé-
 cias, sans respecter Jérémie, qui lui parloit de la part
 de Dieu, et qui ne laissoit point de lui donner des
 avis très-utiles, continua toujours de vivre dans ses
 impiétés ordinaires. Le peuple suivit son exemple,
 et commist toutes les abominations des payens, sans
 vouloir écouter les avertissemens que Dieu lui faisoit
 donner tous les jours par ses serviteurs. Ils se rail-
 loient, dit l'Ecriture, de ceux qui leur parloient de
 la part de Dieu ; ils méprisoient ce qu'ils disoient,
 et se jouoient insolemment des Prophetes. C'est

conduite alluma contre eux la colere du Seigneur, qui résolut de s'en venger sans faire aucune merci-corde. Lorsque Sédécias étoit sur la neuvième année de son regne, Dieu suscita contre lui Nabuchodonozor, qui ne pensant qu'à venger ses injures particulières, vengea en effet celles de Dieu. Le siege de Jérusalem, qu'il tint longtems environnée de toutes ses troupes, la réduisit à une famine effroyable ; et après deux ans de siege, on donna à la ville un grand assaut, et on fit une brèche. Les Juifs se trouverent alors dans une si grande consternation, que tout ce qu'il y avoit de gens de guerre s'enfuit pendant la nuit. Sédécias lui-même se sauva par une porte secrète. Mais Nabuchodonozor l'ayant fait poursuivre, on l'attrapa près de Jéricho. On le mena devant le Roi de Babylone, qui fit tuer en sa présence ses deux enfans ; et après ce spectacle si funeste, il lui fit crever les yeux, le chargea de chaînes, et le mena en ce état à Babylone.

XC. Captivité de Babylone.

Nabuchodonozor envoya ensuite Nabuzardan à Jérusalem, pour achever d'en emmener tout le peuple, de piller toutes les richesses qui pourroient y être restées, de brûler le Temple, le Palais du Roi et toutes les maisons, et d'abattre toutes les murailles, ne laissant que très-peu de gens pauvres dans le pays, pour avoir soin de cultiver les terres et de travailler aux vignes. Ce fut là l'état funeste où fut réduite Jérusalem et tout le Royaume de Juda, pour les péchés de son Prince et de son peuple. Dieu qui ne punit les hommes qu'à regret, les en avoit menacés longtems auparavant, afin qu'ils évitassent d'y tomber. Jérémie en avoit souvent parlé, et avoit mieux aimé s'exposer aux persécutions des Grands, qui le regardoient comme leur ennemi, que de ne pas donner aux Juifs des avis qui leur pouvoient être si utiles. Il les avertit en même temps de prendre garde, lorsqu'il

seroient captifs à Babylone, de ne pas imiter les mœurs de ces peuples, mais de demeurer fermes dans le culte du vrai Dieu qu'ils avoient appris de leurs pères; et il les consolait dans cette affliction, en leur promettant très-certainement que Dieu les en délivreroit au temps qu'il avoit marqué. Ce saint Prophète ayant trouvé grâce auprès de Nabuzardan Général de l'armée de Nabuchodonosor, et étant libre de choisir d'aller en Babylone, pour y vivre en paix, il préféra mieux demeurer en Judée pour consoler le peu de gens qui y étoient demeurés. Mais Godolias, qui avoit été établi par Nabuchodonosor, pour avoir autorité sur le peuple qu'il laissoit dans la Judée, ayant été tué: le reste des Juifs qui étoient en Judée, craignant la fureur du Roi de Babylone, voulut chercher sa sûreté en fuyant dans l'Égypte. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein; mais il ne fut point cru de ce peuple. Ils s'opiniâtrèrent à vouloir aller chez les Égyptiens. Alors Jérémie et Baruch, son disciple, voyant qu'il n'y avoit point moyen de les en détourner, aimèrent mieux les y accompagner, que de les abandonner. Et y étant arrivés, ils prédirent que le Roi de Babylone alloit perdre l'Égypte, comme il avoit détruit la Judée. Ainsi ce peuple, autrefois si chéri de Dieu, cherchoit inutilement d'éviter, par la fuite, les effets de sa justice, au lieu d'avoir recours à la pénitence, qui pouvoit seule le délivrer de tant de maux.

XCI. Retour de la Captivité.

La colère de Dieu sur le peuple Juif étant enfin cessée, et les soixante dix années que les Prophètes avoient marquées pour sa captivité étant écoulées, Dieu toucha le cœur du Roi Cyrus, qu'il avoit rendu maître de tout l'Orient. Ce Prince permit aux Juifs de s'en retourner en leur pays. Il tira du trésor des Rois de Babylone tous les vases du Temple qu'on y avoit transportés: et les Juifs marchèrent au nombre

de quarante deux mille personnes sous la conduite de Zorobabel. Ils jetterent les fondemens du Temple avec de grands cris. Le peuple de Samarie ne put le souffrir ; il sollicita fortement toutes les Puissances, et il fut cause que cet édifice demeura interrompu jusqu'à la seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspes. Alors les Prophetes Aggée et Zacharie ayant exhorté les Juifs à recommencer cet ouvrage, ils le firent sans craindre ceux qui s'y opposerent. Darius ordonna qu'on achevât le Temple, et fournit même tout ce qui étoit nécessaire à cette dépense, et quatre ans après il fut achevé. Ce Roi idolâtre eut soin même d'envoyer Esdras à Jérusalem, pour y enseigner la Loi de Dieu ; et ce saint homme ayant donné un grand jeûne à tous les Juifs qui étoient à Babilone, pour recommander à Dieu ce voyage, vint à Jérusalem avec un grand nombre de peuple. Il apprit avec douleur que les Juifs qui étoient arrivés avant lui, avoient contracté des mariages avec les filles des idolâtres ; et il leur fit voir dans une grande assemblée combien cette action étoit contraire à la Loi de Dieu. Il leur parla avec tant de force sur ce sujet, qu'ils résolurent tous d'un commun accord de renvoyer ces femmes étrangères, et de n'avoir plus aucun commerce avec les nations idolâtres.

XCII. Jérusalem rebâtie.

Après que Zorobabel et Esdras eurent commencé de rendre à Jérusalem quelque forme de ville, qu'ils eurent rebâti le Temple, et réglé les mœurs des Juifs en rétablissant la sainteté des mariages, ils furent secondés par Néhémias, qui étoit Juif, mais très-considéré dans toute la maison du Roi Artaxerxès. Ce saint homme s'informant très-particulièrement de l'état où étoit Jérusalem, et en demandant des nouvelles à tous ceux qui en revenoient, fut touché jusqu'au fond du cœur, lorsqu'il apprit quelle étoit la ruine de cette ville, et la destruction de ses murailles.

Sa charité sentit de loin les maux qu'il ne voyoit pas ; et la tristesse qu'il cachoit dans son cœur étoit peinte sur son visage. Le Roi la reconnut, lorsque Néhémias, selon l'obligation de sa charge d'échanson, lui donnoit à boire à table. Il lui en demanda la cause. Néhémias la lui avoua sincèrement, et le conjura de lui permettre d'aller revoir encore une fois la ville où reposoient ses pères. Le Roi lui ayant accordé sa demande, Néhémias le supplia de lui permettre aussi de rétablir les murs de cette Ville, et d'en rebâtir les tours. Ce qui fut encore accordé par ce Prince, qui donna tous les ordres nécessaires. Lorsque Néhémias fut à Jérusalem et eut reconnu l'état des tours de la Ville, il assembla les principaux habitans, leur dit sa résolution, et la permission que le Roi lui avoit donnée. On commença aussitôt cet ouvrage avec une ardeur prodigieuse. Mais les Samaritains et tous les autres peuples d'alentour résolurent de le traverser. Néhémias en fut percé jusqu'au fond du cœur ; mais il ne perdit point courage. Il opposa la vigilance à leurs embûches : les Juifs tenoient la truelle d'une main, et l'épée de l'autre, pour être toujours prêts à combattre ceux qui voudroient troubler leurs travaux. Enfin, il acheva son entreprise, et les murs de Jérusalem furent entièrement rétablis. Ce saint homme a été une excellente image de la manière avec laquelle les Chrétiens doivent s'appliquer à l'ouvrage de leur salut ; toujours attentifs à découvrir et à repousser les efforts de l'ennemi, pendant que d'ailleurs ils travaillent sans relâche à leur propre perfection.

XCHL. *Tobie perd la vue.*

Le saint homme Tobie étoit Juif de la tribu de Nephtali. L'Écriture dit de lui, qu'il fut sage dès son enfance. Il ne suivit point la foule du peuple pour adorer les veaux d'or que Jérobœam avoit élevés, mais il alloit à Jérusalem offrir à Dieu des sacrifices. Quand Dieu lui eut donné un fils, il eut un seul tra-

particulier de l'élever dans la crainte de Dieu, et il considéra cette occupation comme le premier de ses devoirs. Tant de vertus n'empêcherent pas qu'il ne fût enmené captif à Ninive, par Salmanasar, Roi d'Assyrie, avec sa femme et son jeune fils Tobie. Mais sa captivité ne lui fit point abandonner la voie de Dieu, et il tâcha de rendre à ceux de son peuple qui avoient été enmenés captifs avec lui, tous les devoirs de charité qu'il pouvoit. Dieu, qu'il servoit si fidèlement, lui fit trouver grace devant le Roi Salmanasar, qui lui donna la liberté d'aller par tout où il lui plairoit dans son Royaume. Ce saint homme n'usa de cette liberté que pour aller consoler les autres captifs, entre lesquels ayant trouvé Ragès, Gabelus, qui étoit pauvre et de sa tribu, il lui prêta sous une simple promesse dix talents d'argent, que Salmanasar lui avoit donné. Mais Salmanazar étant mort, Sennacherib lui succéda; et comme ce Prince haïssoit étrangement les Juifs, Tobie redoubla son zèle: il alloit tous les jours visiter ceux de sa parenté, il les consoloit, et distribuoit de son bien à chacun d'eux, selon son pouvoir. Il nourrissoit ceux qui n'avoient pas de quoi manger, revêtoit ceux qui manquoient d'habits, et donnoit avec grand soin la sépulture aux corps de ceux qui étoient morts. Le Roi-même en ayant fait tuer plusieurs, Tobie ensevelit leur corps: ce qui lui ayant été rapporté, il commanda qu'on le fit mourir, et il lui ôta tout son bien.

Tobie étant depouillé de tout, s'enfuit avec son fils et sa femme; il trouva moyen de se cacher, parcequ'il avoit beaucoup d'amis. Mais quarante cinq jours après, le Roi ayant été tué par ses deux fils, Tobie revint dans sa maison, et on lui rendit tout son bien. Le danger dont il venoit de sortir, ne le rendit pas plus timide; et ayant un jour, à l'occasion d'une grande fête, préparé un festin, où il avoit invité quelques personnes qui craignoient Dieu comme lui, comme on lui eût dit qu'un Juif qu'on avoit tué, étoit pendu dans le ras, il se leva de table sans manger,

alla
pour
sa co
péril
craig
de ce
son,
que s
repos
dant
la fie
Il ne
meur
insult
fit bie
ayant
avoit
prit
quelq
ere,
toutes
quand
étoit
sultes
à fern
prière
main
pour
incen
il dev
pote
rempe
e qu
arini
loi n
Tob
e mo

alla enlever ce ceps mort, et le cacha jusqu'à la nuit, pour l'ensevelir sûrement. Tous ses amis blâmoient sa conduite et lui disoient : *A peine êtes-vous sorti du péril de la mort, et vous vous y rejettez !* Mais Tobie, craignant plus Dieu que le Roi, emportoit les corps de ceux qui avoient été tués, les cachoit dans sa maison, et les ensevelissoit au milieu de la nuit. Il arriva que s'étant un jour fatigué à un travail si saint, il se reposa au pied d'une muraille, et s'endormit. Pendant qu'il dormoit, il tomba d'un nid d'hirondelle, de la fiente chaude sur ses yeux : ce qui le rendit aveugle. Il ne fut point troublé de cet accident ; mais il demeura ferme dans la crainte du Seigneur, malgré les insultes de ses proches et de sa femme même, qui lui fit bien de la peine dans son état. Un jour Tobie ayant entendu chez lui un chevreau que sa femme avoit gagné par le travail de ses mains, lui dit qu'elle prit bien garde que ce chevreau n'eût été dérobé à quelqu'un : ce qui mit cette femme dans une telle colère, qu'elle lui dit avec aigreur, qu'on voyoit bien que toutes ses espérances avoient été vaines, et que ses vandoes étoient inutiles. Mais ni la pauvreté où il étoit réduit, ni l'aveuglement qu'il souffroit, ni les insultes de ses proches, ne purent ébranler tant soit peu la fermeté de sa foi. Il offroit sans cesse à Dieu ses prières et ses actions de grâces. Il s'humila sous sa main puissante, Il adora sa justice qui le châtoit, pour n'avoir pas marché devant lui dans toute la sincérité et la droiture qu'il demandoit. En un mot, il devint un modèle de patience, et un grand sujet de louange aux Chrétiens, qui ne peuvent faire, après les exemples de l'humilité de Jésus-Christ et des Saints, ce qu'a fait ce saint homme au milieu des idolâtres, parmi un peuple si grossier, et avant la lumière de la Loi nouvelle.

XCIV. Avis que Tobie donne à son fils.

Tobie croyant que Dieu devoit bientôt le retirer de ce monde, appella son fils, lui donna d'excellentes

instructions, qu'on peut appeller comme la regle et l'abrégé de ce qu'un sage pere doit commander à ses enfans : " Mon fils, (lui dit ce saint homme) écoutez mes paroles, et mettez-les dans votre cœur comme le fondement sur lequel vous établirez votre conduite. Lorsque Dieu aura reçu mon ame, ensevelissez mon corps : et honorez votre mere tous les jours de sa vie, car vous devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert, et à combien de périls elle a été exposée lorsqu'elle vous portoit en son sein. Et quand elle aura aussi elle même achevé le temps de sa vie, ensevelissez-la auprès de moi. Ayez Dieu dans l'esprit tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché, et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu. Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez votre visage d'aucun pauvre : car si vous ne faites ainsi, le Seigneur ne détournera point son visage de dessus vous. Soyez charitable en la maniere que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup : si vous avez peu, ayez soin de donner de ce peu de bon cœur. Car vous vous amasserez ainsi un grand trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité : parceque l'aumône délivre de tout péché et de la mort, et qu'elle ne laissera point tomber l'ame dans les tenebres. L'aumône sera le sujet d'une grande confiance devant Dieu pour tous ceux qui l'auront faite. Veillez sur vous mon fils, pour vous garder de toute impureté ; hors votre femme, évitez tout ce qui peut tendre au crime. Ne souffrez jamais que l'orgueil de l'ame ou dans vos pensées, ou dans vos paroles ; et c'est par l'orgueil que tous les maux ont commencé. Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, payez-le aussitôt ce qui lui est dû pour son travail ; et que la récompense du mercenaire ne demeure point chez vous. Prenez garde de ne faire jamais à un autre ce que vous seriez fâché qu'on vous fit. Mangez votre pain avec les pauvres et avec ceux qui ont faim, et ouvrez de vos vêtements ceux qui sont nus. Gardez

vous de manger et de boire avec les pécheurs. Demandez toujours conseil à un homme sage. Bénissez Dieu en tout temps, et demandez-lui qu'il vous conduise, et que tous vos desseins demeurent fermes en lui. Ne craignez point, mon fils : il est vrai que nous sommes pauvres ; mais nous aurons beaucoup de bien, si nous craignons Dieu, si nous nous éloignons de tout péché, et si nous faisons de bonnes œuvres.

XCV. Le jeune Tobie conduit par un Ange.

Le jeune Tobie écouta tous ces avis avec respect ; mais comme son père lui avoit déclaré en même temps qu'il lui étoit dû dix talens par Gabélus, à qui il les avoit autrefois prêtés, il lui répondit qu'il ne connoissoit point Gabélus, et ne savoit pas même le chemin de la ville de Rages, où cet homme demuroit. Sur quoi son père lui ayant dit de chercher un guide pour le conduire, dès qu'il fut sorti de son logis, il trouva un jeune homme fort bien fait, qui paroissoit prêt à faire voyage. Le jeune Tobie ignorant que ce fût l'Ange Raphaël que Dieu lui avoit envoyé, lui demanda qui il étoit, et où il alloit. Et ayant sçu de lui qu'il connoissoit Gabélus, il le fit parler à son père, qui l'engagea d'y mener son fils, et lui promit de lui donner une bonne récompense. L'Ange, caché sous l'apparence d'un homme, mena donc Tobie avec le soin qui a toujours été regardé depuis comme la mesure du soin invisible que nos Anges Gardiens nous donnent. Comme le jeune Tobie, après le premier jour de chemin, se lavoit les pieds dans le Tigris, il apperçut un poisson monstrueux qui venoit sur le dévorer. Il s'écria aussitôt, et l'Ange lui dit de le prendre par les ouïes, et de le tirer sur le sable, où il mourut. L'Ange lui en fit mettre à part le cœur, le fiel et le foie ; et en ayant fait rôtir la chair, elle leur servit pendant leur voyage. Quelques jours après, comme ils approchoient de Rages, ville des Medes, l'Ange dit à Tobie d'aller loger chez Raguel.

son parent, et de demander sa fille unique en mariage. Le jeune Tobie répondit qu'il sçavoit que les sept maris qu'avoit déjà eus cette fille, avoient été tués par le démon ; et qu'étant fils unique, son père seroit étrangement affligé si le même accident lui arrivoit. Mais l'Ange l'ayant rassuré, et lui ayant dit que les personnes sur qui le démon a du pouvoir, sont ceux qui, en s'engageant dans le mariage, bannissent Dieu de leur cœur et de leur esprit, et ne pensent qu'à satisfaire leur passion : il l'avertit de passer en prières les trois premiers jours de ses noces, et de prendre cette fille dans la crainte du Seigneur, et dans le désir d'avoir des enfans, plutôt que par un mouvement de passion, afin que Dieu bénît leur mariage.

XCVI. Mariage du jeune Tobie.

Le jeune Tobie étant entré avec l'Ange chez Raguel, il le reçut avec joie, quoiqu'il ne le connût pas d'abord. Mais sçachant après que c'étoit le fils de Tobie, il l'embrassa avec beaucoup de tendresse, et lui prépara un grand festin. Tobie lui protesta qu'il ne se mettroit point à table, s'il ne lui accordoit auparavant Sara, sa fille unique. Raguel fut saisi de crainte à cette parole. Quoique ce parti fût si avantageux à sa fille, il appréhenda le malheur qui en pourroit arriver. Mais l'Ange l'assura que c'étoit à Tobie que Dieu réservoit cette fille, et que les autres n'étoient morts, que parcequ'ils n'étoient pas dignes d'elle. On fit donc venir Sara, qui avoit long-temps gémir devant Dieu de son malheur, qu'elle rendoit infame au monde, et lui attiroit le mépris de ses propres servantes. On les maria sur l'heure, en leur souhaitant toutes sortes de bénédictions. Après le festin des noces, s'étant retirés dans leur chambre, Tobie se souvint des avis de l'Ange, et passa les trois premières nuits de son mariage en prières, et eut continence avec sa nouvelle épouse. Cependant Raguel craignant que le démon ne traitât Tobie

comme il avoit fait des sept autres maris de Sara, fit creuser une fosse durant la nuit ; afin que si le malheur arrivoit, il pût l'ensevelir avant le jour. Mais il fut agréablement surpris, lorsqu'on le vint avertir qu'il étoit dans une parfaite santé. Il fit aussitôt remplir la fosse et préparer un grand festin, où il invita tous ses voisins et amis ; et il prit ensuite Tobie de demeurer quelque temps avec lui. Tobie ne put le refuser ; mais la crainte où il étoit que ce retardement ne causât de l'inquiétude à son pere, l'obligea de prier l'Ange qui l'accompagnoit, d'aller chez Gabelus, pour lui demander les dix talens qu'il devoit. L'Ange voulut bien se charger de ce soin, rendit à Gabelus son obligation, et reçut de lui tout l'argent qu'il devoit à Tobie ; il lui raconta aussi tout ce qui étoit arrivé au jeune Tobie, et le fit venir avec lui au festin des noces, où l'Écriture/ remarque qu'on se conduisit avec la crainte du Seigneur. Enfin, Raguel après beaucoup d'instances, permit à Tobie de s'en retourner. Il lui mit sa fille entre ses mains, et la moitié de tout ce qu'il possédoit. Alors le pere et la mere embrassant leur fille, la laisserent aller, l'avertissant d'honorer son beau-pere et sa belle-mere, d'aimer son mari, et de se conserver irrépréhensible en toutes choses.

XCVII. *Tobie recouvre la vue.*

Cependant le pere et la mere du jeune Tobie voyant qu'il ne revenoit point, étoient dans une profonde tristesse : sa mere sur-tout ne pouvant se consoler, alloit tous les jours sur les avenues, pour voir si elle ne le découvroit pas de loin. Elle l'apperçut enfin, et elle vint aussitôt en avertir son mari, qui, tout aveugle qu'il étoit, alla au-devant de son fils. L'ayant rencontré, il l'embrassa, et sa mere ensuite, et ils commencerent tous deux à pleurer de joie. Dès qu'ils furent entrés dans la maison, leur premier soin fut d'adorer Dieu, et de lui rendre grâces : après quoi le jeune Tobie frotta les yeux de son pere avec le fiel du

poisson qu'il avoit pris, et presque aussitôt ce saint vieillard recouvra la vue. Sara étant ensuite arrivée avec ses troupeaux et une grande somme d'argent, les deux Tobie voyant qu'ils ne pouvoient assez reconnaître les services que l'Ange (qu'ils croyoient un homme) venoit de leur rendre, le prièrent instamment de vouloir bien recevoir la moitié de tout ce qu'on avoit apporté. Mais l'Ange leur répondit : " Bénissez le Dieu du Ciel, et rendez-lui gloire devant tous les hommes, parcequ'il vous a fait ressentir les effets de sa miséricorde. La priere, accompagnée du jeûne et de l'aumône, vaut mieux que tous les trésors que l'on peut amasser. Car l'aumône délivre de la mort, elle efface les péchés, et elle fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. Mais ceux qui commettent l'iniquité, sont les ennemis de leur ame. Je vous découvrirai la vérité, et je ne vous cacherai point une chose qui est secrète. Lorsque vous priez Dieu avec larmes, et que vous ensevelissiez les morts, que vous quittiez pour cela votre diner, et que vous cachiez les morts dans votre maison durant le jour, pour les ensevelir pendant la nuit, j'ai présenté vos prieres au Seigneur. Et parceque vous étiez agrable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. Maintenant donc le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir, et pour délivrer du démon Sara, la femme de votre fils ; car je suis l'Ange Raphaël, l'un des sept qui sommes toujours présens devant le Seigneur. " A ces paroles, ils furent saisis de frayeur, et ils tombèrent le visage contre terre. Mais l'Ange leur dit : " La paix soit avec vous, ne craignez point. Car lorsque j'étois avec vous, j'y étois par la volonté de Dieu. Bénissez-le donc, et chantez ses louanges. Il vous a paru que je burois et que je mangeois avec vous ; mais pour moi, je me nourris d'une viande invisible, et je me sers d'un breuvage qui ne peut être vu des hommes. Il est donc temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé ; mais pour vous bénissez Dieu, et publiez toutes ses merveilles.

Après ces paroles, il disparut. Alors les deux Tobie, s'étant prosternés le visage contre terre pendant trois heures, ils bénirent Dieu ; et s'étant levés ensuite, ils raconteront tous les miracles qu'il avoit faits en leur faveur. Tobie avoit été aveugle durant quatre ans. Il vécut depuis quarante-deux ans dans une très-heureuse vieillesse ; et il mourut âgé de plus de cent ans, laissant pour imitateur de sa piété le jeune Tobie, qui, après la mort de sa mère, s'en retourna chez son beau-père et sa belle-mère : il les trouva encore en santé dans une heureuse vieillesse. Il eut soin d'eux, et il leur ferma les yeux. Il vit les enfans de ses enfans jusqu'à la cinquième génération : et après avoir vécu quatre-vingts-dix-neuf ans, il mourut dans la crainte du Seigneur. L'Écriture ajoute que tous ses alliés et ses enfans persévérèrent avec tant de fidélité dans une bonne vie et dans une conduite sainte, qu'ils furent aimés de Dieu et des hommes.

XCVIII. *Judith coupe la tête à Holopherne.*

Nabuchodonosor, Roi des Assiriens, (différent de celui qui prit Jérusalem) ayant formé le dessein aussi ridicule qu'ambitieux, d'assujettir toute la terre de son empire, choisit Holopherne pour commander ses armées. Ce Général passa comme un feu dans les Provinces, couvrit toute la terre de ses soldats et de ses chariots, jetta l'épouvante dans toutes les villes, détruisit celles qui se rendoient, et fit passer au fil de l'épée celles qui lui faisoient quelque résistance. Les Juifs appréhenderent pour eux et pour le Temple ; et l'exemple de tant d'autres leur fit juger combien étoit grand le péril qui les menaçoit. Quelques préparatifs qu'ils eussent faits, ils en reconnurent l'inutilité ; et leur refuge fut la prière, le jeûne et l'aumône. Lorsque Holopherne eut appris que les Juifs ne pouvoient point se rendre, et qu'ils sembloient même se préparer à la guerre, il entra dans une colère étrange. Il voulut savoir quel étoit ce peuple ; et alors Achier

Général des Ammonites, qui s'étoit venu rendre à lui, fit un excellent discours pour lui faire connoître la grandeur du Dieu des Juifs, et les merveilles par lesquelles il avoit fait paroître sa puissance dans tous les siècles. Il l'assura que tant que ce peuple servoit fidelement son Dieu, il étoit toujours invincible ; et qu'à moins qu'ils ne l'eussent irrité par quelque offense, il s'efforceroit inutilement de les vaincre. Holopherne ne put retenir sa fureur ; et admirant qu'il y eût un homme assez insolent pour croire que personne pût résister au Roi son maître, il commanda à ses gens de prendre Achior, de le mener vers Béthulie, et de le mettre entre les mains des Juifs ; afin qu'après la prise de cette ville, il fût puni avec eux, d'avoir ôté préferer la puissance de leur Dieu à celle de Nabuchodonosor. Achior fut donc lié à un arbre auprès de Béthulie, où les Juifs l'étant venu prendre, le conduisirent dans la ville. Il leur dit en présence de tout le peuple ces nouvelles effrayantes ; mais ils le consolèrent, en lui disant, qu'au lieu que Holopherne l'avoit menacé de le faire mourir si cruellement après avoir pris leur ville, ils espéroient au contraire que Dieu lui feroit voir la protection qu'il donneroit à son peuple, et la ruine d'Holopherne.

La consternation où le peuple fut réduit aux paroles d'Achior, fut bien encore plus grande, lorsqu'ils virent Holopherne s'approcher de plus en plus avec une armée de six-vingt mille hommes de pied, et de vingt-deux mille chevaux. Ils se jetterent tous par terre, et reconnurent que leurs secours en cette occasion ne leur pouvoit venir que du Ciel. Holopherne ayant investi Béthulie, et considéré tous les dehors, vit qu'elle n'avoit de l'eau que par un aqueduc qu'il fit couper, afin de les obliger par la soif à se venir rendre. L'eau manqua en peu de jours dans toute la ville, et ses habitans pensoient déjà à finir le tourment d'une longue soif, en se rendant à Holopherne, lorsque Judith entreprit de les délivrer. C'étoit une veuve d'une excellente vertu, qui, depuis la mort de son

mari, passoit sa vie dans la retraite, dans le jeûne et dans le cilice. S'étant depuis longtems fortifiée par ces saints exercices, elle se sentit, dans cette extrémité de son peuple, poussée d'un dessein qui ne pouvoit venir que Dieu. Elle fit appeller les Prêtres, et après leur avoir reproché leur peu de confiance en Dieu, elle leur déclara qu'elle avoit un dessein, mais qu'elle ne leur droit pas, et qu'elle leur recommandoit seulement de prier pour elle pendant qu'elle seroit hors de la ville. Lorsque ces Prêtres se furent retirés, elle entra dans son oratoire, elle soupira longtems devant Dieu, prosternée en terre ; et s'étant relevée ensuite, elle se para de tous ses ornemens, et sortit ainsi de Béthulie, tout le monde la regardant avec admiration, mais ne lui osant parler. Les soldats d'Holopherne la menerent à leur Général, qui étant charmé de sa beauté et de la sagesse de ses discours, donna ordre qu'on la traitât magnifiquement. Mais Judith lui déclara qu'elle ne pouvoit toucher à toutes les viandes défendues par la Loi, et qu'elle s'étoit fait apporter par sa servante celles dont elle pouvoit manger. Et elle observa ainsi exactement la Loi de Dieu, lors même qu'elle étoit seule au milieu de ses ennemis. Peu de jours après Holopherne la fit inviter à souper. Judith, qui avoit une ferme confiance en Dieu, y alla sans rien craindre. Holopherne but avec excès, et tous les officiers s'étant retirés. Judith se voyant seule avec cet homme ivre, ne pensa plus qu'à exécuter son dessein. Elle se tint debout quelque tems, et pria Dieu en silence. Elle le conjura de la fortifier à ce moment, afin qu'elle achevât ce qu'elle avoit en pouvoir faire par son assistance. Elle s'approcha ensuite de la colonne du lit, où pendoit le sabre d'Holopherne, le retira du fourreau, et tenant Holopherne par les cheveux, elle s'adressa encore une fois à Dieu, et lui dit : *Seigneur, mon Dieu, fortifiez-moi à cause de ce jour de heurs.* Aussitôt elle frappa deux fois sur le cou d'Holopherne, lui coupa la tête, la prit et la donna à sa servante, qu'elle avoit mise en sentinelle à la porte.

Elles s'en allèrent ensuite toutes deux au travers des gardes comme pour prier, selon la coutume, dans la campagne. Judith étant près des portes de la ville, cria qu'on les lui ouvrit. On la reçut aux flambeaux ; et toute la ville étant venue audevant d'elle, elle fit faire un grand silence. Elle exhorta tous ceux qui y étoient, de rendre grâces à Dieu, et leur montra cette tête qu'elle portoit. Ils jetterent tous de grands cris de joie, pour bénir Dieu d'une victoire si inespérée, et pour élever la gloire de celle qui s'étoit si visiblement exposée pour leur salut. Judith fit venir Achior, et lui montra la tête de celui qui avoit si fierement juré sa perte. Il tomba par terre en la voyant ; et étant revenu à lui, il se jeta aux pieds de Judith, crut en Dieu qu'elle adoroit, et se fit Juif. Dès que le jour fut venu, et que l'armée d'Holopherne eut sçu ce qui s'étoit passé, elle fut saisie d'une extrême frayeur. Ceux de Béthulie la poursuivirent vivement ; et après en avoir tué un grand nombre, ils partagerent les riches dépouilles des Assiriens. Tout le peuple vint ensuite à Jérusalem pour remercier Dieu, lui offrir des sacrifices, et s'acquiescer des vœux qu'il avoit faits. Ils honorerent cette victoire par une réjouissance publique, qui dura trois mois, et ils établirent une fête pour en conserver la mémoire. Judith ayant offert à Dieu les dépouilles d'Holopherne, se renferma dans son silence et dans sa retraite ordinaire, ne parut plus qu'un jour de Fête. L'Histoire de Judith contient plusieurs de ces actions extraordinaires, que le Saint Esprit nous propose quelquefois dans l'Écriture, non comme des exemples que nous devons imiter, mais comme des sujets d'admirer la puissance et la sagesse de Dieu, qui sait quand il lui plaît confondre les superbes, délivrer ceux qui ont recours à lui, par des moyens qui sont au-dessus de la prudence humaine.

XCIX. Générosité d'Estér.

Aseuerus, Roi de Perse, ayant élevé Aman, son favori, au plus haut comble de gloire, Mardochee, q

était Juifs, et l'un de ceux qui avoient été transportés de Juda en Babylone par le Roi Nabuchodonosor, la première fois que son armée vint investir Jérusalem, ne voulut point rendre à cet homme ambitieux les marques d'honneur qu'il croyoit défendues par la Loi de Dieu. Ce refus, qui n'étoit pas un refus d'orgueil, comme le crut Aman, mais un effet de la piété de Mardochée, attira, non seulement sur lui, mais encore sur tous les Juifs un cruel arrêt de mort; car ce Ministre irrité, ne se contentant pas de sacrifier à sa colère le seul Mardochée, dont il se croyoit offensé; mais la faisant passer sur tout le peuple de Dieu, il le déclara auprès du Roi, comme un peuple séditieux, qui avoit des Loix et une Religion particulières, méprisait ses ordonnances. Le Roi Assurus, sans rien examiner davantage, crut cet imposteur, et lui permit sur ce rapport, de dresser une déclaration telle qu'il lui plairoit, et d'ordonner qu'en tout son Royaume, en jour qu'il marqua, tous les Juifs fussent tués, hommes et femmes, vieillards et enfans, sans qu'on en épargnât un seul. Esther, niece de Mardochée, et qui, par une conduite toute particulière de Dieu, étoit devenue femme d'Assurus, sentit vivement le malheur de tout son peuple, quoiqu'elle n'y fût pas comprise, parceque le Roi ne savoit pas qu'elle fût Juive. Mardochée donc l'avertit de s'en aller se présenter devant le Roi, et de demander grace pour son peuple. Esther représenta d'abord à Mardochée, que c'étoit s'exposer visiblement à la mort, qui étoit inévitable à ceux qui entroient chez le Roi sans y avoir été appelés. Mais Mardochée lui répondit: *Qu'elle ne crût pas que dans cette perte commune des Juifs, elle seule pût sauver sa vie, parcequ'elle étoit dans le palais d'Assurus. Que si la crainte la tenoit dans le Silence, Dieu trouveroit bien un autre moyen de délivrer son peuple; qu'elle et la maison de son pere périroient, et que ce n'étoit peut-être que pour cette occasion unique, que Dieu l'avoit fait monter sur le trône.* Cette sainte femme, après cet avis, n'hésita plus, et résolut au me-

ment même de se sacrifier pour tout son peuple. Et s'étant préparée par les larmes, par les prières et par les jeûnes, elle alla jusques dans la chambre du Roi, et parut en sa présence. L'éclat qui environnoit son trône, la magnificence de ses ornemens, mais plus que tout cela, la fureur qui paroissoit déjà dans les yeux de ce Roi, fit qu'Esther tomba en défaillance ; mais Dieu ayant changé en même temps le cœur du Roi, il alla lui-même la relever. Il lui demanda ce qu'elle desiroit de lui, et il lui dit qu'il étoit prêt de lui donner jusqu'à la moitié de son Royaume. Esther le pria seulement qu'il lui fit la grace de venir le lendemain dîner chez elle avec Aman, et le Roi le lui promit.

C. Triomphe de Mardochée.

Assuérus ne pouvant se reposer durant la nuit, se fit lire les mémoires de son Royaume. On tomba sur l'endroit qui marquoit une conspiration que firent autrefois contre lui deux de ses Officiers, et que Mardochée avoit découverte. Le Roi demanda à celui qui lisait, quelle récompense avoit reçu Mardochée pour ce service ? Il répondit qu'il n'en avoit reçu aucune. Assuérus demanda s'il y avoit quelqu'un dans son anti-chambre. Aman y étoit venu de grand matin, pour prier le Roi de lui permettre de faire pendre Mardochée. Etant donc entré dans la Chambre d'Assuérus, ce Prince lui demanda ce qu'on pourroit faire à un homme que le Roi desiroit d'honorer beaucoup. Aman s'imaginant qu'il étoit celui que le Roi pensoit honorer de la sorte, lui dit qu'il falloit que cet homme fût revêtu de la pourpre royale, qu'il montât sur le cheval du Roi-même, qu'il eût son diadème sur la tête et qu'il fût conduit dans cet état par toute la ville, par le plus grand du Royaume, qui tiendrait les rênes de son cheval, et qui crieroit : *Que d'étoit ainsi que seroit honoré, celui que le Roi voudroit honorer.* Le Roi lui ordonna de faire punctuellement tout ce qu'il venoit de dire, et de conduire ainsi Mardochée

par toute la ville. On vit donc alors l'humble Mardochée recevoir le plus haut comble de gloire, par le conseil même et par le Ministère d'Aman, son plus grand ennemi ; et on vit le superbe Aman forcé, par sa propre bouche, de plier devant celui qu'il fouloit aux pieds dans son cœur.

CI. Punition d'Aman.

Assuérus étant allé dîner pour la seconde fois, chez la Reine Esther avec Aman, pressa Esther de lui déclarer ce qu'elle désiroit de lui. Esther prenant un visage et un langage de suppliante, ne demanda au Roi pour toute grace que sa vie, et la vie de tout son peuple. Elle lui déclara la malignité d'Aman, et par quelle imposture il avoit surpris sa facilité : et comme abusant insolemment du nom et de l'autorité du Roi, il avoit proscrit tous les Juifs. Ce Prince, qui avoit naturellement de la bonté et de la justice, fut surpris quand on lui repré senta jusqu'où sa crédulité et la cruauté de son Ministre avoit pu aller ; et le regret qu'il en eut, fit qu'il quitta le festin, se retira dans un petit bois qui étoit proche. Pendant que le Roi étoit sorti, Aman voyant l'extrême peril où il étoit, approcha du lit sur lequel la Reine, selon la coutume des anciens, étoit couchée pour manger ; et il conjura d'obtenir sa grace. Mais dans ce moment le Roi étant rentré dans la Chambre, et le voyant en cet état, entra dans une grande colere ; et ordonna qu'on le fit mourir. Alors un des officiers qui étoient présent, dit au Roi qu'Aman avoit préparé une potence haute de cinquante coudées, pour pendre Mardochée. Le Roi commanda aussitôt qu'on l'y attachât lui-même, et il établit ensuite Mardochée en la place d'Aman, et envoya, par toutes les Provinces de son Empire, un nouvel édit, qui non seulement empêchoit que les Juifs fussent exterminés, mais qui leur donna même l'autorité de punir leurs persécuteurs. C'est ainsi que la fermeté d'un vrai serviteur de Dieu qui

ne vouloit point se rendre agréable aux hommes, sans dépens de sa conscience, et que la générosité d'une Princesse qui s'exposa à perdre la couronne et la vie pour sauver son peuple, triomphèrent de la fausse et cruelle politique d'Aman ; et que cet homme superbe trouva sa perte avec celle de ses complices dans les mêmes moyens dont il avoit résolu de se servir pour perdre ceux qu'il baissoit.

CII. Job sur le fumier.

Le saint homme Job, qui est devenu si fameux par son humble patience, avoit durant toute sa vie acquis deux choses bien difficiles, une grande vertu avec de grandes richesses. Il étoit, dit l'Écriture, juste, simple et craignant Dieu. Il ne se contentoit pas de se retirer du mal ; mais il ne se lassoit point d'instruire aussi ses enfans dans la crainte de Dieu, et lui offroit souvent des sacrifices pour les fautes secrètes qu'ils auroient pu commettre contre lui. Le démon ne put souffrir une si grande vertu, sans lui donner quelque atteinte. Il osa porter ses calomnies jusqu'à Dieu même ; et ne trouvant rien dans la vie de Job qui pût blâmer, il accusa ses intentions cachées ; soutenant devant Dieu, qu'il ne le servoit qu'à cause de ses avantages temporels qu'il en recevoit. Dieu, pour confondre ce calomniateur, lui donna la puissance de lui ravir tout son bien. Le démon usa de ce pouvoir avec toute sa malignité ; et pour mieux accabler ce saint homme par un grand nombre de maux, il fit en même temps piller ses troupeaux par des voleurs, périr ses bœufs par le feu du ciel, emmener ses chameaux par les ennemis, et mourir tous ses enfans sous les ruines d'une maison qu'il fit tomber pendant qu'ils étoient à table. Job reçut en même temps ces tristes nouvelles, sans que sa vertu en fût ébranlée. Il se prosterna en terre, il bénit Dieu, et dit ces paroles qui depuis sont devenues si célèbres : *Dieu me a donné, Dieu me l'a ôté ; et en est arrivé comme il*

Job au Seigneur : que son saint nom soit béni. L'innocence que ce saint homme conserva en cette rencontre, qui ne servit qu'à rendre sa vertu plus pure, plus ferme et plus éclatante, mit le démon au désespoir. C'est pourquoi il demanda encore à Dieu le pouvoir de le frapper dans sa chair; parce qu'il ne pouvoit rien contre les Saints, qu'autant que Dieu le lui permettoit. Dieu lui accorda sa demande, pour confondre encore plus sa malignité, et pour faire voir qu'il n'y avoit rien que de très sincère dans la vertu de son serviteur: mais il lui défendit de le faire mourir. Le démon alors frappa Job d'un ulcère épouvantable, qui lui couvroit tout le corps. Il fut réduit à s'asseoir sur un fumier, et à racler avec un morceau de pot de terre la pourriture qui sortoit de ses plaies, et les vers qui s'y formoient. Il ne lui restoit alors, de tout ce qu'il possédoit autrefois dans le monde, que sa femme seule, qui lui fut un nouveau sujet de tentation: car cette femme s'étant persuadée à la vue des malheurs qui arrivoient à son mari, que la piété de ce saint homme étoit inutile, tâcha de le porter au blasphème et au désespoir. Mais Job se contenta de lui dire:

Qu'avez-vous parlé comme une femme insensée: puisque nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi ne recevrons-nous pas aussi les maux? Ces trois amis de Job ayant appris les malheurs qui lui étoient arrivés, partirent chacun de leurs pays, ayant pris jour pour le venir voir ensemble, et le conforter. Dès qu'ils l'eurent apperçu de loins, ils commencèrent à verser des larmes, et à témoigner, par toutes les marques les plus sensibles, la part qu'ils avoient à son affliction. Mais lorsqu'ils virent de plus près l'état effroyable où ce saint homme étoit réduit, ils demeurèrent comme interdits; ensorte qu'ils restèrent assis auprès de lui sur la terre durant sept jours et sept nuits, sans lui dire aucune parole. Ils rompirent enfin ce long silence, que pour lui eût été un nouveau surcroit d'affliction, Car Job ayant commencé à parler et à représenter, par de fortes ex-

pressions, l'excès de sa douleur; ses amis, qui ne jugoient de l'état où ils le voyoient que par des vœux purement humains, s'efforcèrent de lui prouver, par de longs discours, qu'il falloit qu'il eût commis de grands crimes; et que les maux dont il étoit accablé, ne pouvoient être que des effets de la colere de Dieu justement irrité contre lui. Job fut extrêmement sensible à ces reproches: il avoua qu'à la vérité personne n'étoit entièrement exempt de péché devant Dieu; quand il reconnoitroit en soi quelque trace de justice, il n'oseroit pas répondre à un juge éclairé; mais qu'il le conjuroit humblement de lui pardonner: et il ajouta que, quand Dieu n'ôte la vie, il ne laisseroit pas d'espérer en lui; qu'il sçavoit que son Rédempteur étoit vivant: que son corps malgré toute la pourriture dont il étoit couvert, ressusciteroit au dernier jour, et seroit rétabli dans sa première vigueur; qu'en cet état il auroit le bonheur de voir son Dieu; et que cette espérance qui faisoit toute sa consolation, demeureroit toujours dans son cœur. Il crut cependant devoir justifier son innocence attaquée par les jugemens téméraires de ses amis; mais il se seroit inutilement efforcé de persuader ces esprits prévenus, si Dieu même n'eût parlé en sa faveur. Dieu déclara donc qu'il étoit en colere contre les amis de Job, à cause des discours qu'ils avoient tenus, et qu'ils ne leur pardonneroit qu'à la priere de son serviteur. Il lui rendit le double de toutes les richesses que le démon lui avoit enlevées; il lui donna un nombre d'enfans égal à celui qu'il avoit perdu, et il ajouta une longue et heureuse vieillesse: ensorte que ce saint homme vécut ce quarante ans après cette rude épreuve, et qu'il eut la consolation de voir les enfans de ses enfans jusqu'à la quatrième génération. Mais comme il n'avoit point souffert en vue de ces avantages temporels, nous devons aussi les regarder que comme une foible image de cette gloire ineffable dont Dieu couronne la sainte patience dans le Ciel, et que Jésus-Christ a proposée à ses Disciples comme le prix de leurs travaux.

CE

L.

Juda

Roi

me t

lat

servi

d'An

leur

phioie

jeune

Mais

de D

plus g

viand

bien i

ce ne

mais l

ce sai

comm

songe

que J

inter

euch

le son

impos

comme

anna

et, pr

Dieu e

azarie

lara q

Tabuc

er, et

rophe

n Ciel

and

envei

CHL. *Daniel élevé à la Cour de Nabuchodonosor.*

Le Prophete Daniel étoit de la race des Princes de Juda : il fut emmené tout jeune en Babylone par le Roi Nabuchodonosor. Il fut durant sa captivité même très-exact à observer la loi de Dieu, et il ne voulut point manger des viandes que la Roi lui faisoit servir de sa table. L'Officier qui avoit soin de lui, d'Ananie, de Misaël et d'Azarie, eut peur que s'il ne leur donnoit que des légumes, comme ils l'en supplioient, ils ne devinssent plus maigres que les autres jeunes captifs, et qu'il n'irritât ainsi le Roi contre lui. Mais en ayant fait l'essai durant dix jours à la priere de Daniel, leurs visages se trouverent plus beaux et plus gras que ceux des autres, qui se nourrissoient des viandes les plus délicates. Dieu fit voir ainsi combien il aime l'abstinence qui vient de son ordre, et que ce ne sont pas proprement les viandes qui nourrissent, mais la bénédiction qu'il y donne. Dieu, pour élever ce saint Prophete en gloire, commença à le signaler, comme il fit autrefois Joseph, par l'interprétation d'un songe, qui avoit épouvanté le Roi. Mais il fit plus que Joseph, en ce qu'il lui découvrit non-seulement l'interprétation du songe, mais le songe même. Nabuchodonosor avoit inutilement consulté tous les sages de son royaume. Ils lui avoient tous déclaré qu'il étoit impossible aux hommes de deviner ce qu'un autre homme avoit songé ; c'est pourquoi ce Prince les condamna tous à la mort. Daniel ayant reçu ce cruel arrêt, pria qu'on le suspendît ; et après avoir invoqué Dieu durant quelque temps avec Ananie, Misaël et Azarie, il vint se présenter devant le Roi, et lui déclara quel avoit été son songe, et ce qu'il signifioit. Nabuchodonosor admira Daniel, jusqu'à le vouloir adorer, et l'éleva en grand honneur. Mais cet humble prophete lui avoit déclaré d'abord, que ce n'étoit que le Ciel qu'il avoit reçu cette lumière : et l'un que demandant qu'il lui fit, fut d'honneurs des marques de sa surveillance Ananie, Misaël et Azarie ; afin que,

comme ils l'avoient aidé à détourner ce malheur par leurs prieres, ils eussent part aussi à la gloire où ce Prince vouloit l'élever.

CIV. *Les trois jeunes hommes dans la fournaise.*

Nabuchodonosor ayant fait faire une statue d'or d'une grandeur prodigieuse, commanda à tous ses sujets de l'adorer. Quelques esprits malicieux en ayant pris occasion de nuire à Ananie, Misaël et Azarie, les accusèrent devant le Roi de ce qu'ils n'adoroient pas la statue comme les autres sujets. Ce Prince les menaça de les faire jeter dans une fournaise ardente. Mais ils lui répondirent généreusement que le Dieu qu'ils adoroient, pourroit bien, s'il le vouloit, les tirer d'entre ses mains ; mais que quand il ne lui plairoit pas de le faire, ils n'adoreroient pas néanmoins sa statue, ni ses autres Dieux. Nabuchodonosor ne put souffrir cette fermeté si sainte ; et se croyant méprisé par ces jeunes hommes qui ne lui préféroient que Dieu seul, il les fit jeter dans une fournaise ardente. Mais un Ange du Seigneur parut visiblement dans la fournaise avec ces trois jeunes hommes, et il arrêta la violence du feu qui épargna même leurs habits, et ne consuma que leurs liens. Pendant qu'ils étoient ainsi au milieu des flammes, ils chantoient ensemble les louanges de Dieu et ils invitoient toutes les créatures à le bénir avec eux. Le Roi, surpris de ce prodige, les fit sortir de la fournaise ; il bénit Dieu qui avoit fait ce grand miracle ; et par un édit solennel, il défendit à tous ses sujets, sous peine de la vie de proférer aucun blasphème contre lui. Les Saints Peres remarquent que ces trois jeunes hommes dans la fournaise sont l'image des Saints dans l'affliction. Le feu ne brule que leurs liens ; l'affliction de même ne consume que ce qu'il y a de foible et de moins pur dans les serviteurs de Dieu. Un Ange descend avec eux dans la fournaise ; Dieu est lui-même dans le cœur de ceux qui souffrent pour lui. Et comme le feu de la fournaise devant une ro-

pour ces Saints, et consuma ceux qui les avoient jettes; ainsi les maux des justes, les consolent et les sanctifient, et ils retombent enfin, soit en ce monde, soit en l'autre, sur ceux qui les leur font souffrir.

CV. *Nabuchodonosor réduit à vivre avec les bêtes.*

Le Roi Nabuchodonosor, après la conquête de l'Égypte, et la victoire remportée sur ses ennemis, s'oublant dans les prospérités de son Royaume, et laissant de jour en jour croître son orgueil, Dieu voulut en faire un exemple, pour apprendre aux hommes à ne se pas enfler de leur prospérité, et se souvenir toujours qu'ils ne sont qu'un néant devant lui. Car lorsque ce Roi admiroit la grandeur de la ville de Babylone, qu'il avoit bâtie pour être la capitale de son Royaume, il fut tout d'un coup frappé de la main de Dieu, suivant la prédiction qui lui avoit été faite un an auparavant par Daniel, et dont il avoit négligé de détourner l'effet en cessant de pécher, et en rachetant ses fautes passées par de grandes aumônes, comme ce Prophète lui avoit conseillé. Ayant donc perdu le sens il fut chassé de la compagnie des hommes, il habita avec les animaux et avec les bêtes farouches; il se nourrit, comme les bêtes de l'herbe des champs; il demeura comme elles exposé aux injures de l'air, et leur devint en quelque façon semblable; car ses cheveux lui crurent d'une manière extraordinaire, et ses ongles devinrent comme les griffes des oiseaux. Il demeura sept ans dans ce déplorable état, jusqu'à ce que Dieu lui ayant touché le cœur, il s'humilia en sa présence, et il reconnut le néant de toutes les grandeurs humaines. Alors étant revenu à son bon sens, les grands de sa Cour le vinrent chercher; et il fut rétabli dans son Royaume. Nabuchodonosor est l'image de l'homme pécheur; en s'élevant contre Dieu par son péché, non seulement il perd la grace et le droit au Royaume du Ciel, mais il devient encore semblable

aux bêtes et aux démons ; il faut pour sortir d'un état si funeste, qu'il ait recours à Dieu avec une humilité sincère, et qui soit accompagnée de la pénitence.

CVI. *Balthazar condamné.*

Balthazar, Roi de Babylone, ayant fait un magnifique festin à tous les Grands de son Royaume, voulut joindre à son luxe l'impiété et la profanation des choses saintes : car ayant fait apporter les vases sacrés que Nabuchodonosor avoit emportés de Jérusalem, il but dedans avec toutes ses femmes et les Grands de sa Cour. Au même instant Dieu irrité de ce sacrilège, fit paroître comme une main qui écrivoit sur la muraille. A cette vue Balthazar, saisi d'une frayeur extraordinaire, fit assembler tous les sages de Babylone ; mais comme ils ne pouvoient pas même lire cette écriture, la Reine lui persuada de faire venir Daniel. Ce saint Prophète dit au Roi, avec une liberté toute sainte, que puisque loin de profiter de l'exemple de son aïeul Nabuchodonosor, dont l'orgueil avoit été si sévèrement puni, il avoit encore irrité Dieu par un nouveau sacrilège, Dieu lui marqueroit l'arrêt de sa condamnation dans les trois mots qu'il voyoit écrits sur la muraille : que le premier signifioit que Dieu avoit compté les jours de son regne, et qu'ils étoient enfin accomplis ; que par le second Dieu marquoit qu'il l'avoit pesé dans sa juste balance, et qu'il l'avoit trouvé trop léger ; qu'enfin le troisième mot signifioit que son Royaume seroit divisé et partagé entre les Medes et les Perses. Ces prédictions ne furent pas longtems sans être accomplies ; car cette même nuit, pendant que les Babyloniens, se confiant trop dans les fortifications de leur ville, ne songeoient qu'à se divertir ; les ennemis y entrèrent par adresse et Balthazar fut tué, laissant un terrible exemple de la sévérité des jugemens de Dieu contre ceux qui sont assez impies pour abuser des choses saintes.

CVII. *Daniel dans la fosse aux lions.*

Darius étant devenu maître des Etats de Balthazar, honora le Prophete Daniel, et il eut même la pensée de l'établir sur tout son Royaume. Mais les Seigneurs de sa Cour, jaloux de l'élevation de ce Prophete, résolurent de le faire périr. Comme sa vie étoit irréprochable, ils tâcherent de le surprendre en un point où la Loi de son Dieu l'empêcheroit d'obéir à celle du Prince. Ils persuaderent donc au Roi de faire publier un édit par lequel il condamnoit à mort ceux qui, durant trente jours, feroient quelque priere à tout autre qu'à lui seul. Daniel ne se crut pas obligé d'obéir à un édit si formellement contraire à la Loi de Dieu. Il continua donc d'adorer Dieu, et de le prier à son ordinaire trois fois le jour. Ses ennemis, qui l'observoient, le défererent au Roi ; et ils firent de si fortes instances, que ce Prince fut obligé, malgré lui, de faire jeter Daniel dans la fosse aux lions. Mais le Roi qui avoit toujours quelque espérance que Dieu délivreroit Daniel de ce péril, étant allé le lendemain dès le point du jour à la fosse des lions, le trouva plein de vie et sans aucune blessure. En même tems il commanda que ses accusateurs fussent jetés dans la fosse avec leurs femmes et leurs enfans ; et à peine y furent-ils jetés, que les lions les prircnt entre leurs dents et leur briserent les os.

Dieu avoit déjà (plusieurs années auparavant, et sous un autre Roi) préservé encore une fois Daniel de la gueule des lions : car ce Prophete ayant fait connaître au Roi les fourberies des Prêtres de Bel, renversé l'idole et le temple de ce faux dieu, et fait mourir un grand dragon que les Babylooniens adoroient, les peuples vinrent séditieusement trouver le Roi, et le contraignirent de leur abandonner Daniel, qu'ils jetterent aussitôt dans la fosse des lions, où il demeura sept jours, sans que ces animaux lui fissent aucun mal, quoiqu'on ne leur donât point alors ce qu'on avoit coutumé de leur jeter pour leur nourriture.

pendant un Ange du Seigneur enleva le Prophete Habacuc qui étoit dans la Judée, et le transporta jusqu'à Babylone. où il le mit au dessous de la fosse aux lions, afin qu'il donnât à Daniel le dîner qu'il avoit préparé pour ses moissonneurs. Daniel le reçut en rendant grâces à Dieu avec une profonde reconnaissance ; et l'Ange remit aussitôt Habacuc dans le même lieu où il l'avoit pris. Enfin le septieme jour, le Roi étant venu pour pleurer Daniel, et l'ayant trouvé plein de vie, il admira la puissance de Dieu, et ayant fait retirer Daniel de la fosse, il y fit jeter en même temps ceux qui avoient voulu perdre ce saint Prophete, et les lions les dévorèrent en un moment.

Ceux qui ont les yeux de la foi, se regardent à tous momens comme étant environnés de lions cruels, qui ne cherchent qu'à les dévorer. S. Pierre nous avertit que ces lions sont les ennemis de notre salut, qui tournent sans cesse autour de nous : mais si à l'exemple de Daniel nous préférons Dieu à toutes choses, si nous avons recours à la mortification et à la priere, Dieu qui a préservé ce saint Prophete de la gueule des lions auxquels il fut exposé, nous protégera contre la fureur de ces autres lions bien plus redoutables, qui cherchent à nous ôter la vie de l'ame.

CVIII. *Susanne délivrée de la calomnie.*

Susanne étoit femme de Joakim, le plus considérable de tous les Juifs qui demeuroient à Babylone. Elle étoit parfaitement belle, mais elle n'étoit pas moins vertueuse. Deux vieillards que l'on avoit établis pour être les Juges du peuple, l'ayant vue chez son mari, où ils alloient d'ordinaire pour rendre justice, conçurent pour elle une passion criminelle. Après avoir longtems nourri cette plaie honteuse dans leur-cœur, ils concerterent entr'eux le détestable dessein de la séduire lorsqu'elle seroit seule. S'étant donc un jour cachés dans le jardin, et ayant pris le moment que les filles qui accompagnoient Susanne

étoient sorties, ils coururent à elle ; et après lui avoir fait connoître leur désir infame, ils la menacèrent que, si elle n'y consentoit, ils déposeroient publiquement qu'ils l'avoient trouvée seule avec un jeune homme. Susanne jetta un grand soupir et leur dit : " Je ne vois de toutes parts que de grandes extrémités ; car si je consens à ce que vous désirez, je me rends coupable d'un crime dont je n'ai point moins d'horreur que de la mort ; et si je n'y consens point, je n'échapperai point de vos mains : mais j'aime mieux tomber entre vos mains étant innocente, que de commettre un péché devant Dieu, qui me voit." Aussitôt elle jetta un grand cri ; et les vieillards s'étant aussi écriés, l'un d'eux ouvrit la porte du jardin, et ils dirent aux serviteurs de la maison qui accoururent au bruit, qu'ils avoient surpris Susanne dans l'adultère. Le lendemain lorsque le peuple fut assemblé dans la maison de Joakim, ils demandèrent qu'on envoyât chercher Susanne. Elle vint accompagnée de toute sa famille, qui fondoit en larmes. Ces deux vieillards la voyant devant eux, lui firent ôter son voile de dessus le visage ; et ayant mis la main sur sa tête, ils témoignèrent devant tout le peuple, qu'ils l'avoient surprise avec un jeune homme qui s'étoit sauvé, parce qu'ils n'avoient pas été assez fort pour le retenir. Toute l'assemblée les crut, comme étant anciens, et les Juges du peuple ; et ils condamnèrent Susanne à la mort. Pendant qu'on l'accusoit, elle leva, en pleurant, les yeux au ciel, parcequ'elle avoit une ferme confiance en Dieu ; et lorsqu'elle se vit condamnée, elle jetta un grand cri, et elle dit : " Père Eternel, qui pénétrez ce qui est de plus caché, et qui connoissez toutes choses, avant même qu'elles soient faites, vous savez qu'ils ont porté contre moi un faux témoignage, et cependant je meurs sans avoir rien fait de tout ce qu'ils ont inventé si malicieusement contre moi." Le Seigneur exauça sa prière ; et comme on la conduisoit au supplice, il suscita le jeune Daniel, qui n'étant alors âgé que de douze ans, cria à haute

voix : *Je suis innocent de la mort de cette femme.* Tout le peuple se tourna vers lui, et comme on crut qu'il pouvoit être inspiré de Dieu, il les engagea à revenir et à examiner l'affaire de nouveau. Daniel fit séparer les deux vieillards ; et les ayant interrogés l'un après l'autre, le peuple, convaincu qu'ils étoient des calomniateurs, par la contradiction qui se trouva dans leur réponse, les condamna au même supplice qu'ils avoient voulu faire souffrir à la chaste Susanne. Alors Joskim, son mari, et toute sa famille, rendirent grâces à Dieu, qui lui avoit donné la force de ne point succomber à une si violente tentation : et nous devons aussi, en lisant cette Histoire, adorer et louer Dieu comme le véritable protecteur de la chasteté et de l'innocence.

CIX. *Jonas dans la baleine.*

Dieu ayant commandé à Jonas d'aller à Ninive pour prédire à cette grande ville que Dieu l'alloit détruire à cause des crimes de ses habitans, le Prophète, au lieu de le faire, s'enfuit et s'embarqua pour aller à Tharsis. Mais Dieu voulant montrer que rien de tout ce qui est contre ses ordres ne peut subsister, et qu'il accomplit ses desseins par la résistance même que les hommes y apportent, excita une grande tempête sur la mer, qui contraignit les mariniers de jeter tout ce qui étoit dans le vaisseau. Jonas reconnut la main de Dieu, il leur avoua qu'il étoit la cause de ce malheur, et il leur dit qu'ils le prissent et le jettassent dans la mer, afin que sa mort fût le salut de tous les autres. Le danger si pressant et les paroles de Jonas persuadèrent les mariniers de le jeter dans la mer, qui reprit aussitôt son calme. Dieu en même temps commanda à une baleine de recevoir ce Prophète dans ses entrailles. Et Jonas reconnoissant que Dieu, par une miséricorde inouïe, le conservoit en sûreté au milieu d'un si grand péril, lui chanta un cantique d'action de grâces. Il devint ainsi trois

jours
après
toire
arriver
pour
jours
suite
sons
sont
été de

Apr
Dieu
à Niniv
obéissa
avait a
quelqu
une for
pour ab
marché
dans qu
vites ét
Seigneur
réurent
plus pet
ade, la
tendit
revêtir
e conte
ou exer
a que
ous ses
ement
aura pé
de
nérauc
sur le

jours et trois nuits dans le ventre de cette baleine, après lesquels elle le revoyoit sur la terre. Cette Histoire figuroit huit cens ans auparavant ce qui devoit arriver à Jesus-Christ, qui après s'être livré à la mort pour le salut de tous les hommes, demeureroit trois jours et trois nuits dans le tombeau, pour en sortir ensuite plein de vie par sa résurrection glorieuse. Disons donc à ce sujet, après les Saints Peres, combien sont admirables les vérités dont les figures mêmes ont été de si grands miracles.

CX. *Pénitence des Ninivites.*

Après que Jonas eut échappé à un si grand péril, Dieu lui fit un second commandement d'aller prêcher à Ninive. Ce Prophete fit voir alors, par sa prompte obéissance, que l'affliction lui avoit été utile, et lui avoit appris à ne plus résister aux ordres de Dieu, quelques pénibles qu'ils pussent être. Ninive étoit une fort grande ville, et il falloit trois jours de chemin pour aller d'un bout à l'autre. Quand Jonas y eut marché durant un jour, il éleva sa voix, et prédit que dans quarante jour Ninive seroit détruite. Les Ninivites étonnés de cette menace, crurent à la parole du Seigneur et de son Prophete: ils jeûnerent, et se revêtirent de cilices, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits; afin que comme la corruption étoit générale, la satisfaction le fût aussi. Le Roi même descendit de son trône, quitta ses habits royaux pour se revêtir d'un sac, et se coucher sur la cendre. Il ne se contenta pas d'exciter ses sujets à la pénitence par son exemple, il le fit encore par ses édits. Il ordonna que ni homme ni bête ne bût ni ne mangeât; que tous ses sujets se revêtissent de sacs, implorassent formellement la miséricorde de Dieu, et se convertissent de leurs péchés. *Qui sait, disoit-il, si Dieu n'a pas pitié de nous, et ne nous pardonnera point?* Leur pénitence ne fut point trompée. Dieu qui ne veut point la mort, mais la conversion du pécheur, voyant

le peuple changé. révoqua la sentence, qu'il ne leur avoit fait prononcer qu'afin de les porter à prévenir, par leur pénitence, la peine dont sa justice les menaçoit. Cet exemple doit confondre tous ceux qui ne font point pénitence, puisque les menaces que Jésus-Christ fait dans son Evangile, nous doivent être d'autant plus redoutables, qu'il est plus grand sans comparaison que Jonas, et que nous sommes plus éclairés que les Ninivites.

CXI. *Persécution d'Anthiochus. Mort d'Eléazar.*

Après la mort d'Alexandre le-Grand, à qui les Juifs avoient été contraints de se soumettre, ses Etats ayant été partagés entre plusieurs de ses Officiers, la Judée demeura assez long-tems paisible. Elle étoit dans le voisinage des Rois de Syrie. Un d'entr'eux, nommé Anthiochus, fit le sicaire dont Dieu se servit pour punir les fautes dont les Juifs se trouverent alors coupables. Il vint à Jérusalem, la prit par force et ne se contenta point de profaner le Temple de Dieu, qu'il voulut consacrer aux idoles : il remplit encore cette grande ville de sang et de carnage et voulut forcer tout le monde de renoncer à la Loi de Dieu. Il entreprit ce dessein avec tant de fureur, que deux femmes ayant été accusées d'avoir circonci leurs enfans, suivant la Loi de Moïse, furent menées publiquement dans toute la ville, ayant ces enfans pendus à leur cou, et furent ensuite précipitées du haut des murailles. Plusieurs s'étant assemblés dans des cavernes pour y célébrer secrètement le jour du Sabbat furent consumés par le feu, n'ayant osé se défendre par la cause du grand respect qu'ils avoient pour l'observation de ce saint jour. Mais pendant que la cruauté des supplices jettoit l'épouvante dans tous les cœurs, Dieu fit voir un exemple de courage capable d'animer les plus timides. Eléazar, qui étoit un vénéralable vieillard, et l'un des premiers d'entre les Docteurs de la Loi, fut pressé de manger de la chair de porc.

On vouloit même l'y contraindre, en lui ouvrant la bouche par force. Mais ce saint homme priant une mort glorieuse, à une vie criminelle, alla volontairement au supplice. Ceux qui l'accompagnoient, touchés d'une injuste compassion, à cause de l'ancienne amitié qu'ils avoient pour lui, le prirent à part, et le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes, dont il lui étoit permis de manger ain qu'on pu leindre qu'il avoit mangé des viandes du sacrifice, selon le commandement du Roi; et qu'on le sauvât ainsi de la mort. Mais Eléazar considérant ce que demandoit de lui une vieillesse si vénérable, la gratitude du cœur qui lui étoit naturelle, et la vie innocente et sans tâche qu'il avoit menée depuis son enfance, répondit aussitôt qu'il aimoit mieux mourir que de consentir à ce qu'on lui proposoit. "Car il n'est pas digne (ajouta-t-il) de l'âge où nous sommes, d'user de cette fiction, qui seroit cause que plusieurs jeunes hommes s'imaginant qu'Eléazar, âgé de quatre vingt-dix ans, auroit passé de la vie des Juifs à celle des payens, seroient eux-mêmes trompés par ce déguisement dont j'aurois use pour conserver un petit reste de cette vie corruptible; et ainsi j'attirerois une tache honteuse sur moi, et l'exécration des hommes par ma vieillesse. Car quand je me déhvrerois présentement des supplices des hommes, je ne pourrois néanmoins fuir la main du Tout-Puissant, ni pendant la vie; ni après ma mort. C'est Pourquoi mourant pouragement, je paroitrai digne de la vieillesse où je suis, et je laisserai aux jeunes gens un exemple de fermeté, en souffrant avec constance et avec joie une mort honorable pour nos saintes Loix." Aussitôt qu'il eut achevé ces paroles, on le traîna au supplice. Ceux qui le conduisoient, attribuant à l'orgueil une réponse si sainte et si généreuse, changerent leur air en colere. Enfin lorsque ce saint vieillard fut prêt d'expirer sous les coups dont on l'accabloit, il fit un grand soupir, et il dit : *Seigneur, vous connoissiez qu'ayant pu me délivrer de la mort, je serois*

dans mon corps de très-sensibles douleurs ; mais dans l'ame je sens de la joie de les souffrir pour votre crainte. Il mourut ainsi en nous instruisant, par son exemple, à éviter avec soin tout ce qui peut être un sujet de scandale au prochain, et à ne jamais user de déguisement lorsque nous sommes obligés d'observer la Loi de Dieu, et de confesser son saint Nom.

CXII Martyre des Machabées.

Au martyre d'Eléazar, l'Écriture joint celui des sept Freres, qu'on nomme ordinairement les Machabées. Ils avoient été arrêtés avec leur mere ; et le Roi, pour les contraindre à abandonner la Loi de Dieu, les fit d'abord déchirer avec des fouëts et des escourges faites de cuir de taureau. Mais l'aîné d'entr'eux lui dit généreusement, qu'ils étoient tous prêts de mourir plutôt que de violer les Loix de Dieu. Le Roi entrant en colere, commanda qu'on fit chauffer des poëles et des chaudières d'airain ; lorsqu'elles furent toutes brulantes, il ordonna qu'on coupât la langue à celui qui avoit parlé le premier, qu'on lui arrachât la peau de la tête, et qu'on lui coupât les extrémités des mains et des pieds à la vue de ses freres et de sa mere. Après qu'il l'eut fait ainsi mutiler par tout le corps, il commanda qu'on l'approchât du feu, et qu'on le fît rôtir dans la poële pendant qu'il respiroit encore. Pendant qu'on le tourmentoit, ses autres freres s'encourageoient l'un l'autre, avec leur mere, à mourir constamment. Le premier étant mort, les bourreaux tourmenterent le second ; et après qu'on lui eut arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui arracha des viandes défendues, et on lui demanda s'il en vouloit manger plutôt que d'être puni dans tous les membres de son corps. Mais il répondit avec fermeté qu'il n'en feroit rien. Il souffrit donc les mêmes tourmens que le premier ; et lorsqu'il fut prêt de rendre l'esprit, il dit au Roi : *Vous nous faites perdre la vie présente ; mais le Roi du Ciel nous ressuscitera un jour*

pour
la dé
O
et il é
ance
priè
j'espè
me et
cher
siléro
qu'il t
lorsqu
tageu
que D
pour v
Le ci
Alors
que vo
mes, q
mais n
aband
est la
il vous
mena
troupe
c'est p
épouva
demeu
tre con
ne per
dans la
périr e
leur m
Dieu.
des dis
point r
l'esprit
pour e
abonde

pour la vie éternelle, après que nous serons morts pour la défense de sa Loi. On vint ensuite au troisième. On lui demanda sa langue, qu'il présenta aussitôt; et il étendit de même ses mains, en disant avec confiance: "Dieu m'a donné ces membres, mais je les méprise maintenant pour la défense de sa Loi; parce que j'espère qu'il me les rendra un jour." Le tyran même et ceux qui l'accompagnoient, ne purent s'empêcher d'admirer le courage de ce jeune homme, qui considéroit comme rien les plus horribles tourmens. Après qu'il fut mort, on tourmenta de même le quatrième; lorsqu'il fut près de mourir, il dit: "Il nous est avantageux d'être tués par les hommes, dans l'espérance que Dieu nous rendra la vie en nous ressuscitant; car pour vous, votre résurrection ne sera point pour la vie." Le cinquième fut ensuite traité comme les autres. Alors regardant le Roi, il lui dit: "Vous faites ce que vous voulez, parce que vous commandez aux hommes; quoique vous soyez vous-même un homme mortel; mais ne vous imaginez pas que Dieu ait entièrement abandonné notre nation: vous verrez bien-tôt qu'elle est la grandeur de sa puissance, et de quelle manière il vous punira vous et votre race." Après lui, on mena le sixième au supplice. Il dit au tyran: "Ne vous trompez pas vous-même; car si nous souffrons ainsi, c'est parce que nos péchés nous ont attiré ces faveurs si épouvantables; mais ne vous imaginez pas que vous demeurerez impunis après avoir entrepris de combattre contre Dieu même." Cependant sa mère, qu'on ne peut assez admirer, et digne de vivre éternellement dans la mémoire de ceux qui aiment la vérité, voyant périr en un jour ses sept enfans, souffroit constamment leur mort, soutenue par l'espérance qu'elle avoit en Dieu. Elle les exhortoit chacun en particulier par des discours pleins de force et de sagesse. "Ce n'est point moi (leur disoit-elle) qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, ni qui ai joint tous vos membres pour en composer votre corps; c'est le Créateur du monde qui vous a formés, et qui vous rendra l'esprit et

la vie par sa miséricorde, en récompense de ce que vous vous méprisez maintenant vous-même.” Antiochus voyant que le plus jeune restoit encore, s’efforça de le séduire par de belles paroles : il l’assura même avec serment, qu’il le rendroit riche et heureux, et qu’il le mettroit au rang de ses favoris, s’il vouloit abandonner la Loi de ses peres. De si grandes promesses n’ayant pu ébranler la fermeté de cet enfant, le Roi pour faire un dernier effort, appella sa mere pour l’engager à se conserver du moins le seul fils qui lui restoit, en lui faisant changer de sentiment. Mais cette généreuse femme adressant la parole à son fils, lui dit en se moquant de ce cruel tyran : “ Mon fils, ayez pitié de moi qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri de mon lait pendant trois ans, et qui vous ai élevé jusqu’à l’âge où vous êtes. Je vous conjure, mon fils, de regarder le ciel et la terre avec toutes les choses qui y sont renfermées, et de bien comprendre que Dieu les a créées de rien aussi-bien que tous les hommes. Ainsi vous ne craignez point ce cruel bourreau ; mais vous vous rendrez digne d’avoir part aux souffrances de vos freres, et vous recevrez la mort de bon cœur, afin que vous me soyez rendu avec vos freres dans cette vie bienheureuse que nous attendons de la miséricorde de Dieu.” Elle parloit encore, lorsque ce jeune homme dit tout haut, qu’il n’obéiroit point au Roi, mais à la Loi de Moïse. Et adressant la parole au tyran, il le menaça des jugemens de Dieu, et de la punition terrible qui lui étoit réservée. Il prédit que Dieu, qui n’affligeoit son peuple que pour le corriger, se reconcilieroit de nouveau avec ses serviteurs, et que les effets de cette juste colere finiroit par sa mort et par celle de ses freres. Antiochus, irrité de ces reproches, le fit traiter avec plus de cruauté que tous les autres. Enfin cette généreuse mere qui avoit souffert sept fois le martyre dans la mort de ses enfans, consumma après eux son sacrifice par une mort glorieuse. Imitons la vertu de ces saints Martyrs, si nous prétendons avoir part à leurs couronnes.

Autant qu'ils ont fait paroître de sagesse et de constance dans leurs tourmens, autant soyons fermes pour résister à toutes les passions déréglées, à la colere, à l'avarice, à l'impureté, à la vaine gloire. Car si nous avons la force de surmonter toutes les flammes criminelles des passions, de même qu'ils ont surmonté les feux qui brûloient leurs chairs, nous pouvons espérer d'avoir une place avec eux dans le Ciel.

CXIII *Judas Machabée retablit le culte de Dieu.*

Mathias, qui étoit de la race d'Aaron, touché jusqu'au fond du cœur de l'état misérable où la cruauté d'Anthiochus avoit réduit Jérusalem, se retira dans la ville de Molon. Les Officiers de ce Prince le presserent de sacrifier aux idoles, ils lui firent même de grandes promesses ; mais il leur répondit courageusement : *Quand tous obéiroient à Anthiochus, nous n'obéirons ni moi, ni mes enfans, ni mes freres, qu'à la Loi de Dieu.* Comme il cessoit de parler, un Juif s'avança pour sacrifier aux idoles devant tout le monde. Ce saint homme, animé d'un zèle que la qualité de Prêtre, le rang qu'il tenoit dans la ville, la Loi de Moïse, et un mouvement particulier de l'Esprit de Dieu autorisoient en cette occasion, tua sur l'heure le Juif idolâtre et l'Officier d'Anthiochus, qui contrainoit le peuple de sacrifier. Après cette action, il se retira avec ses enfans dans les lieux écartés, où les Juifs les plus courageux et les plus attachés à la Loi de Dieu s'étant joints à lui, ils chasserent les idolâtres, et détruisirent les autels profanes. Mathias étant mort, son fils Judas Machabée, qu'il avoit nommé pour commander avec lui, ayant ramassé de toutes parts ceux qui avoient été fideles à Dieu, il composa une armée, à qui il tâcha d'inspirer la même confiance en Dieu, dont il étoit rempli, en représentant à ses soldats, que leur premier soin devoit être de se rendre favorable par les jeûnes, par les prieres et par les larmes ; qu'après cela ils ne devoient plus craindre

les armées si nombreuses de leurs ennemis, parceque Dieu est le maître de la victoire. En effet, Dieu le rendit plusieurs fois victorieux, quoique les troupes ennemies fussent sans comparaison plus fortes et plus nombreuses que les siennes : on vit même paroître en une occasion des Anges, dont quelquesuns l'accompagnoient, et les autres lançoient des traits sur les ennemis, afin que les Juifs connussent visiblement que leurs victoires étoient un effet de la protection du Ciel. Aussi Judas Machabée n'en usa que pour rétablir le culte de Dieu. Dès qu'il en eut la liberté, il alla à Jérusalem, où il eut soin de purifier et de rétablir le Temple qui avoit été profané et détruit par les idolâtres. On rétablit l'Autel et le Sanctuaire, on fit de nouveaux vases sacrés, on recommença à offrir des sacrifices selon la Loi, et on célébra solennellement la dédicace de l'autel, avec une joie incroyable de tout le peuple. On fortifia en même tems la montagne de Sion, pour mettre le Temple plus à couvert des insultes des idolâtres.

CXIV. Mort d'Anthiochus.

Ce fut alors que la justice divine commença à éclater par la punition d'Anthiochus. Ce Prince retournoit de la Perse, où il avoit été mis en fuite, lorsqu'il apprit que Judas Machabée avoit défaits ses troupes, renversé l'idole qu'il avoit fait élever sur l'Autel de Jérusalem, et rétabli les fortifications du Temple ; il jura qu'il iroit à Jérusalem, et qu'il en feroit le tombeau de tous les Juifs. Dès qu'il eut proféré cette parole, il fut attaqué d'une douleur effroyable dans les entrailles. Cette maladie ne l'arrêta point ; au contraire, se laissant aller au transport de son orgueil, et ne respirant que feu et flammes contre les Juifs, il voulut hâter son voyage ; mais comme son chariot alloit avec impétuosité, il tomba d'une chute violente qui lui meurtrit tout le corps. L'humiliation de ce Prince superbe fut un témoignage évident de la puni-

avec le Dieu. Il sortoit de son corps comme une
 vapeur le vers, toutes les chairs lui tomboient par
 morceaux, il jetoit une odeur insupportable à lui-même,
 à ses domestiques et à toute son armée. Tant de
 maux joints ensemble arracherent cette confession de
 sa bouche : *Il est juste que l'homme soit soumis à
 Dieu, et qu'un mortel ne s'égalé pas à lui.* Le souve-
 nir des excès qu'il avoit commis dans Jérusalem, joi-
 gnoit aux douleurs de son corps les remords de sa con-
 science, et il reconnut que c'étoit pour l'en punir que
 Dieu le frappoit d'une plaie si violente dans une terre
 étrangère ; c'est pourquoi il promit de mieux traiter
 les juifs à l'avenir, de faire des dons précieux au
 Temple, et de fournir les dépenses nécessaires pour
 les sacrifices. Il promit même de se faire Juif, et de
 parcourir toute la terre pour publier la toute-puissan-
 ce de Dieu. Enfin, il écrivit aux Juifs une lettre
 pleine de témoignages d'estime et d'affection. Et
 néanmoins Dieu, qui voit le fond des cœurs, ne lui
 fit pas miséricorde ; parceque ce n'étoit point le ré-
 gret de l'avoir offensé, mais le seul désir d'être déli-
 vré d'une maladie si cruelle, qui engageoit cet impie
 à donner toutes ces marques extérieures de pénitence.
 Ainsi ce Prince cruel et blasphémateur finit une vie
 criminelle par une misérable mort : laissant aux hom-
 mes un exemple redoutable afin qu'ils n'attendent pas
 à l'extrémité à demander pardon à Dieu, et qu'ils
 vivent d'une telle sorte, que leurs bonnes œuvres leur
 obtiennent la grace de bien mourir. Car cette parole
 de Saint Augustin est bien remarquable : *Voulez-vous
 bien mourir ? vivez bien. Celui qui vit bien ne peut
 mourir mal. La bonne mort est la récompense de la
 bonne vie.*

CXV. *Suite de l'Histoire de Judas Machabée et
 de ses freres.*

Judas Machabée continua de vaincre en plusieurs
 occasions les ennemis du peuple de Dieu ; il est :

entr'autres une armée formidable, ensuite d'une vision dans laquelle le saint Pontife Onias lui apparut, et lui montra Jérémie, en l'assurant que ce saint Prophète ne cessoit point d'offrir ses prières à Dieu pour tout le peuple. Il donna des marques de piété envers les morts, par les sacrifices qu'il fit offrir à Jerusalem pour les péchés de quelques Juifs qui avoient été tuez, et il combattit généreusement jusqu'à la mort pour le salut de sa patrie. Jonathas, son frere, fut choisi pour lui succéder, et remplit dignement, par sa piété et par son courage, la qualité de Chef du peuple de Dieu. Après sa mort, Simon eut le bonheur d'achever ce que ses freres avoient entrepris, et d'affranchir entièrement la Judée du joug des Princes voisins qui l'opprimoient. Comme il ne cherchoit que le bien de son peuple, sa conduite fut si agréable aux Juifs, ses descendans, la qualité de Prince et de Souverain Sacrificateur de leur nation: ce qui dura jusqu'à ce qu'Hérode, qui étoit Idumien, avoit usurpé le Royaume à la faveur des Romains, qui s'étoient emparés de la Judée, le peuple Juif cessa d'avoir un chef de sa nation. Ce fut sous le regne de ce Prince, que Jésus-Christ vint au monde, pour faire succéder à Loi de grace aux figures de l'ancien Testament, dont il étoit l'accomplissement et la fin.

FIN

